

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

ART
CIVILISATION
HISTOIRE
PHILOSOPHIE
LETTRES
ENSEIGNEMENT

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF:

Me Émile Massicotte, président
M. Étienne Crevier
M. Ignace Brouillet, 2e vice-président
Me Claude Demers, secrétaire
M. Pierre R. Gendron, trésorier
M. Roger Duhamel, président du Comité de
Publication
M. Jules Labarre, président sortant de charge
Dr Louis-Charles Simard, ancien président
Dr Stephen Langevin, ancien président
Président d'honneur: M. Edouard Montpetit

CONSEIL GÉNÉRAL:

Le Comité Exécutif et les délégués suivants:

Agronomie: M. René Monette et
M. Édouard Ducharme
Chirurgie dentaire: Dr Louis Lépine et
Dr Jacques Demers
Droit: Me G.-Henri Séguin
H.E.C.: M. Joseph Ste-Marie et
M. Rosaire Courtois
Lettres: Mlle Madeleine Gariépy et
M. Gérard Aumont, p.s.s.
Médecine: Dr. Origène Dufresne et
Dr. Eugène Robillard
Médecine vétérinaire: Dr Henri-Paul Marois et
Dr Jacques St-Georges
Optométrie: M. Paul Lippens et
M. Jean Hotte
Pharmacie: M. J. Rodrigue Désilets et
M. Rodolphe Dagenais

Philosophie: M. Jacques Lavigne
Polytechnique: M. Fernand Leblanc et
M. Roland Bureau
Sciences: M. Pierre-E. Duranceau
Sciences sociales: Mme Rose du Tilly et
M. François Desmarais
Théologie: M. le chanoine Emilien Frenette et
M. l'abbé Irénée Lussier
Le président de l'Association générale des
étudiants;
Trésorier honoraire: l'honorable Henri Groulx;
Vérificateur honoraire: M. Jean Valiquette
(H.E.C.)
Administrateur: M. Jean-Pierre Houle.
Conseillers juridiques: Me Roger Brossard c.r.,
Me Damien Jasmin, c.r.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS:

M. A.-S. McNichols, Me Maurice Trudeau, c.r., Me Raymond Dupuis, Dr Ernest Charron, Dr Stéphen Langevin, Dr Louis-Charles Simard, Me Daniel Johnson, M. Oswald Mayrand, Hon. Alphonse Raymond, M. J.-A. M. Charbonneau, Me Emery Beaulieu, M. Étienne Crevier, secrétaire, M. Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tel. AT. 9451

Impression et expédition: L'Imprimerie Populaire Ltée, Montréal, P.Q.

Abonnement: \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Le retable de l'Agneau</i>	JEAN MOUTON.....	3
<i>La civilisation latine</i>	PAUL TOUPIN.....	31
<i>La séparation des pouvoirs est-elle conforme à la loi naturelle</i>	MARIE-LOUISE DUFRESNOY....	40
<i>Les deux guerres canado-américaines</i>	ROGER DUHAMEL.....	47
<i>Andersen et ses contes</i>	CLAIRE GERVAIS.....	66
<i>L'enseignement de la géographie dans les universités américaines</i>	PIERRE CAMU, jr.....	71
<i>Le livre d'art</i>	MADELEINE GARIÉPY.....	77
<i>A travers la vie artistique</i>	JEAN VINCENT.....	80
<i>Courrier des Lettres</i>	ROGER DUHAMEL.....	87
<i>Échos et Nouvelles</i>		97

Rédacteur en chef: JEAN-PIERRE HOULE

Comité de Publication

MM. ROGER DUHAMEL, *président*, ROBERT CHARBONNEAU,
DOLLARD DANSEREAU, JEAN-MARIE MORIN, LOUIS-MARCEL RAYMOND

LE RETABLE DE L'AGNEAU

par

HUBERT ET JEAN VAN EYCK

JEAN MOUTON

Attaché culturel de l'Ambassade de France

A l'automne de 1928, lorsque j'arrivai à Gand,¹ la gare principale de la ville — gare aujourd'hui détruite — marquait un terminus. Cette station en cul de sac révélait assez bien (ce que je ne savais pas encore, mais je devais en faire l'expérience pendant neuf ans) le degré d'indépendance et même d'isolement atteint par cette cité; à quatre heures de chemin de fer de Paris, je tombais dans un autre monde, monde mystérieux, où l'accueil offre d'ailleurs une rare douceur. Ville de rêve aux maisons décorées à la façon de jolis coffrets, dont les fenêtres laissent transparaître des reflets verts comme les vitrines d'un aquarium abandonné; ville surmontée de flèches dorant leurs cimes au milieu d'un ciel limpide; ville gorgée de certaines jouissances qui épaississent les corps et leur donnent, les soirs de mardi gras, dans l'obscurité des carrefours, l'aspect de cauchemar que revêtent chez Jérôme Bosch les démons de la gourmandise. Ville pleine d'intérieurs chauds et duvetés où grandissent, comme dans des serres, de belles jeunes femmes, longues et minces. Telles les vierges des préraphaélites, elles balancent doucement, au-dessus de leur taille souple, l'ondulation de leur chevelure qui brille au soleil comme un feuillage d'automne. Une des surprises de la Flandre est que les femmes n'y ressemblent pas toutes aux modèles de Rubens. L'image de Mélisande aux cheveux d'or plus longs que ses bras, plus longs qu'elle-même, d'une Mélisande à la peau laiteuse, aux membres frêles, aux grands yeux douloureux et secrets, ne pouvait naître que dans le rêve d'un homme de Gand, de ce Mæterlinck aux épaules carrées et aux fortes joues.

Dès la sortie de la gare, un ami me rendit l'inestimable service de me conduire jusqu'à la cathédrale de St. Bavon, où, dès la première

1. Jean Mouton fut professeur à l'Institut des Hautes Études de Gand de 1928 à 1937.

heure de mon arrivée, je fus mis en présence du triptyque des frères Van Eyck; pendant neuf ans, je devais bien souvent rendre visite à cette œuvre dont Jérôme Münzer, lors de son passage dans la ville en 1495, pensait qu'elle représentait *non seulement une peinture, mais l'art de peindre tout entier.*

Les nefs de l'église, où l'absence des chapiteaux allonge encore l'immensité des colonnes, paraissent plus hautes que toutes les nefs que l'on a pu voir jusqu'alors. Plus que dans une de ces forêts que, depuis Chateaubriand, nous avons tendance à superposer à notre vision d'une cathédrale, nous avons l'impression de pénétrer dans une grotte profonde, aux multiples recoins, dans une de ces grottes merveilleuses où des brigands de légende entassent des trésors que protègent des cachettes toujours plus lointaines et toujours plus secrètes. Ainsi, dans le vaisseau de droite où le visiteur passe sous des revêtements de marbre noir et de marbre blanc, l'on finit par atteindre une chapelle fermée, dont le retrait accroît encore le silence auguste. L'Agneau, dans cette première rencontre, m'apparut comme une veilleuse dont la flamme réchauffait cet après-midi finissant. Première rencontre, à laquelle beaucoup d'autres devaient s'ajouter dans la suite des jours. Combien de fois, tout seul ou accompagnant un visiteur de passage, je m'approchai du seuil de cet oratoire. En revoyant le gardien à la calotte usée, qui demeurait assis à côté du retable, et qui tendait de temps en temps une loupe au spectateur, j'évoquais par contraste le visage si frais et si rose du jeune Ion d'Euripide qui gardait les trésors du temple de Delphes et décorait son portail avec des rameaux de laurier. Vie silencieuse et souvent peut-être bénie de ceux qui veillent sur ces images sacrées.

La chronique relative à l'Agneau abonde en péripéties variées et, le plus souvent, douloureuses. Tout d'abord, cette œuvre essentiellement une connut les tristesses de la dislocation. Au début du XIX^e siècle, certains panneaux se dispersèrent et le retable se trouva un moment divisé entre le musée de Berlin, le musée de Bruxelles et la Cathédrale de Gand. A la suite du traité de Versailles, tous les panneaux du triptyque furent regroupés en leur unité primitive. Le Président Wilson avait spécialement tenu à cette réunion d'une famille trop dispersée.

Pendant mon séjour à Gand, je fus témoin d'un épisode particulièrement triste dans l'histoire du chef-d'œuvre, le vol du panneau

représentant les *Juges intègres*. Peu de temps après, un agent de change des environs de Gand, homme respectable, mourut subitement au cours d'une réunion politique. L'examen de ses papiers, trouvés après son décès, prouva de façon indiscutable qu'il n'était autre que le voleur. Sa maison fut soumise à une investigation totale par les enquêteurs qui la détruisirent à moitié, battant tous les records de détectives dans la "Lettre volée" d'Edgar Poe. Le voleur emporta son secret, et les fouilles les plus minutieuses n'ont jamais permis jusqu'ici de faire revenir au jour l'œuvre égarée. Mort sinistre qui illustrerait assez bien les réflexions de certains traités d'édification sur les surprises terrifiantes qui attendent le pécheur non repent (1).

L'Agneau de Gand est une œuvre fermée et qui doit s'ouvrir à notre contemplation. Les volets qui protègent la partie centrale n'ont pas le rôle mesquin de ces rideaux verdis qui cachent certains tableaux dans les églises et contribuent par là aux petits gains du sacristain. Ici, les volets nous ménagent une transition pour notre accession au trésor, pour nous mettre en quelque sorte en état de mérite; telles les anciennes basiliques dont la façade était précédée d'un narthex destiné à accueillir les cathéchumènes, ceux qui allaient consommer leur adoption dans la communauté chrétienne. Ne nous étonnons pas si les volets extérieurs tiennent encore à la terre.

Nous partons donc de la terre, et de la terre dans ce qu'elle a de plus substantiel, avec le portrait du donateur, ce Jodocus Vydts, au type flamand très prononcé et dans lequel mes amis et moi nous nous plaisions à reconnaître un banquier de la ville. Son corps lourd s'agenouille au milieu de plis épais qui soulignent la qualité confortable du vêtement; un visage presque bovin, mais où l'éclat des yeux rappelle que, lui aussi, l'esprit l'habite, que chez lui aussi, derrière ses bajoues, la contemplation trouve place. Ainsi aimons-nous à nous représenter le visage de Ruysbroeck l'Admirable, comme celui

1. Un matin, le gardien, en pénétrant dans la chapelle, constata la disparition du panneau des "Juges intègres" et du panneau complémentaire extérieur consacré à Saint-Jean Baptiste. Ce dernier morceau devait être retrouvé quelques semaines plus tard dans de bizarres circonstances, puisqu'il fut renvoyé par le ravisseur lui-même. Voulant obtenir une rançon pour les "Juges intègres", il entendit prouver par là qu'il était bien réellement le voleur. C'est seulement quelques mois plus tard que se déroula l'aventure rocambolesque que nous venons de raconter. Le nom de cet étrange agent de change était Goodertier, autrement dit le "bon animal".

d'une bonne tête de bœuf dont la lourdeur indique seulement le poids des pensées et des rêves. N'est-ce pas peut-être grâce à son visage épais, qui semble attiré vers le sol par la largeur de ses pommettes, que Maeterlinck a composé la partie la plus solide de son œuvre, œuvre que des circonstances trop faciles ont, par ailleurs, effilochée, comme ces beaux tapis qui ne résistent pas à l'usure répétée de ceux qui les foulent.

Le bœuf qui symbolise l'évangile de Saint Luc représente au plus haut point cette lenteur de la pensée qui engendre la science de l'esprit, l'appétit de méditation, source elle-même des plus hautes révélations. Elle est particulièrement estimable chez les Flamands, cette "gravité" qui signifie plénitude et qui fait dire de quelqu'un que son jugement a du poids.

Il n'est point question d'un tableau qui enferme dans son cadre une scène unique; nous nous trouvons devant une infinité de sujets qui se relie à une tige centrale comme les ramifications d'un polypier. Un tableau reproduit souvent un événement qui suit ou précède des événements confiés à la surface d'autres toiles; telle la série que le tendre et timide Eustache Le Sueur consacra à la vie de Saint Bruno. En parcourant le parloir du couvent principal des Chartreux à Paris, on assistait à l'éveil de la vocation chez le saint, à son entrée en clôture, aux diverses missions du fondateur de l'ordre, enfin à sa mort douce et austère au milieu de ses frères dont le visage s'illumine du propre rayonnement de celui qui les a quittés.

A plus forte raison, la fresque est animée par ce sentiment de multiplicité et de continuation dans le temps des aventures humaines. Toutefois, à mesure que l'on approche de l'époque moderne, le tableau constitue de plus en plus un monde bien clos. Son rôle est de fixer un moment, le passage d'une action divine ou humaine, qui, extraite du vaste écoulement des choses, se voit exposée en quelque sorte dans une gloire.

Le triptyque des frères Van Eyck se situe dans une autre direction; il ne veut pas extraire un fait de la marche générale de la vie, mais saisir cette marche en suivant le déroulement des siècles et, dans la mesure où l'on peut parler d'étendue à propos du monde divin, la saisir dans l'immensité de l'espace. En réalité, le sujet du triptyque,

si on voulait le réduire à une dénomination, ce n'est ni plus ni moins que l'histoire des rapports de l'homme avec Dieu. Un faisceau de petites fenêtres s'ouvrent ainsi sur l'éternité; et ce n'est plus à proprement parler la succession des siècles que nous percevons, mais plutôt leur suspension. Telles les "mansions" dans le théâtre du Moyen-âge qui, par leurs divisions cellulaires, figurent, comme dans un tracé graphique, la complexité de l'univers.

L'ensemble de la composition dans le panneau central et dans les volets atteint à une rare harmonie; et, si l'on supprimait les limites tracées par chaque cadre, tous les personnages pourraient rester à la même place et faire les mêmes gestes. Mais cet encadrement qui n'enferme qu'en apparence les diverses scènes leur donne, en réalité, une amplitude infinie. Ces rectangles de bois doré qui séparent les juges intègres des chevaliers ou de l'adoration de l'Agneau équivalent à des distances incommensurables que la lumière, malgré sa course vertigineuse, pourrait à peine relier. Avec quelques mètres carrés de surface, ce retable se confond avec l'immensité et rejoint une échelle qui dépasse la dimension des mondes.

Mais revenons à la façade, à ces portes d'or du ciel que constitue le jumelage des deux panneaux fermés. Comme le prêtre qui, pendant la procession des rameaux, frappe avec la hampe de la croix l'un des deux battants qui ouvrent sur l'église, nous devons nous laisser baigner par la grâce avant d'oser pénétrer à travers cette ouverture qui mène à Dieu.

Et d'abord l'image des donateurs, de ceux qui ont voulu manifester leur piété par l'offrande de cette belle surface colorée. Les historiens nous disent que cette commande fut entreprise pour Guillaume IV de Hollande, mais que celui-ci étant mort avant l'achèvement du travail, les deux frères reprirent la propriété de leur œuvre, et le cédèrent à Jodocus Vydts, grâce à la munificence duquel ils le terminèrent.

La présence des donateurs donne à cette création toute sa valeur de présent, disons mieux de sacrement; la terre et le ciel ont noué un lien de plus, comme le ferait un motet composé en l'honneur d'une grande fête liturgique.

Le corps de Jodocus Vydtz agenouillé disparaît dans l'ampleur de sa robe; la ceinture, placée très bas, achève d'effacer tout rappel du corps chez cet homme qui a dû porter le négoce un peu au même plan qu'un moine les offices religieux. Cette ceinture resserre les plis ouatés de ce vêtement opulent qui s'écartent en dessus et en dessous comme de lourds faisceaux.

Et les longues mains se sont jointes; ces mains habituées à sentir sous leurs doigts la frappe des pièces d'or ou à signer des effets de commerce veulent, pour un instant, cesser tout contact avec les choses concrètes; elles ne veulent plus être qu'un geste, qu'une direction marquée, un élan vers le ciel. Ces deux mains réunies certifient que l'homme rassemble pendant quelques instants les parties de lui-même les plus opposées et que maintenant il a réalisé l'unité de sa personne. Ce marchand qui a su grossir sa fortune, se sent atteint par un goût d'éternité.

Sa femme, Isabelle Vydtz, s'absorbe plus naturellement dans sa prière; et son application se manifeste moins que celle de son mari. La familiarité plus grande qu'elle a de la méditation lui permet justement de distraire une pensée pour les soins de la maison qu'elle dirige. Son autorité de bonne intendante s'affirme mieux grâce à ce voile blanc qui encadre son visage et en souligne mieux le hiératisme. Sa robe dont les plis tombent avec la même lourdeur que ceux de son époux se teinte d'un beau violet, qui se marie aux larges parements verts des manches. Si on lui posait la question du prophète Isaïe: "Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent dans la cuvée?" elle pourrait répondre: "Le violet, couleur des raisins bien mûrs, le vert couleur des pampres, rappellent que j'exerce à l'automne une de mes plus hautes fonctions, la surveillance de la vendange pour faire le vin". L'habitude d'envisager les réalités quotidiennes en fonction du rythme des saisons a tout simplement incliné le regard d'Isabelle vers le point où ce rythme s'arrête, au seuil de l'éternité. Elle ne prête pas une seconde d'attention aux visiteurs qui pourraient l'observer; elle appartient bien au Moyen-âge, tout entier tourné vers la certitude de l'au-delà divin; tourné vers cette certitude, mais avec tranquillité, sans appréhension. On ne sent pas chez elle cette préoccupation de *faire son salut*, préoccupation un peu trop voyante dans les yeux du

chanoine Van Der Paele, et qui fait que cette tête boursouffée et parcheminée de vieil ecclésiastique se dirige avec lenteur et crainte vers le visage de la Vierge à qui il a dédié son ex-voto. Chez la grande bourgeoise flamande, aucune arrière-pensée d'un salut qui ressemblerait plutôt à un sauvetage; aucune trace même du plus petit sentiment d'égoïsme qui s'allie souvent à cette obsession des fins dernières. *Qui veut sauver sa vie la perdra*; seule cette conviction parvient à donner à l'âme sa pleine ouverture. Et, à l'inverse, l'absence de cet oubli de soi peut fermer jusqu'à les cadenasser les visages dont l'architecture se réfère cependant aux lignes les plus nobles. C'est le cas, sans aller plus loin de l'épouse de Jean Van Eyck, de cette Marguerite, dont l'air hautain ne cesse pas d'en imposer, mais dont les yeux trop étroits se contentent d'une vue bien limitée sur les choses, et dont les lèvres minces sont trop serrées pour qu'un souffle un peu vivifiant puisse passer à travers sa poitrine. Ce portrait de la femme du peintre laisse peser quelque inquiétude; et, à certains jours où notre vue se trouble un peu, on pourrait prendre les deux côtés de son hennin en forme de croissant pour deux amorces de cornes tant soit peu diaboliques. Sécheresse, voilà l'état de cette Marguerite en qui semble s'être évaporée la plus petite goutte de bonté, s'être dissipée la plus légère bulle d'affection; tel un sarment aride, déjà presque friable, et qu'aucune rosée ne pourrait plus amollir. Curieuse rançon due par Jean Van Eyck, pour avoir reçu un tel génie, celle de nous avoir donné, à l'occasion du portrait de son épouse, le signe même de la défiance et du refus.

Les demi-cintres qui ornent le haut des volets nous renvoient aux témoignages les plus reculés et les plus solennels de l'ancien Testament. En premier lieu, les prophètes: Zacharie, revêtu d'un grand manteau de cérémonie doublé d'hermine, ouvre le grand livre, et d'un geste plein d'autorité montre ce qui est écrit, il découvre à l'avance les grandes tablettes de l'humanité *Liber scriptus proferetur*. Michée qu'enveloppe un vêtement non moins somptueux vient, lui de fermer le livre; après la lecture achevée, il place sa main gauche contre sa poitrine et incline la tête; il se recueille devant la grandiose série des siècles qui, comme une première ébauche, vient de défilier dans sa vision intérieure. Princes chargés d'annoncer une voie royale, les prophètes ont naturellement haute allure. Ils savent qu'un appareil de majesté doit entourer la lecture des livres saints et ils préludent

à la solennité du rite suivi par le diacre, lorsqu'il lit l'évangile que le sous-diacre tient appuyé sur son front.

Quant aux sibylles, celles de Cumes et d'Erythrée, elles se présentent comme de charmantes jeunes femmes, coiffées de chapeaux compliqués de type oriental. Elles n'ont pas l'imposante stature des sibylles de Michel-Ange, qui s'incorporent au plafond de la Sixtine comme des pièces mêmes de l'architecture; elles sont plus humaines, plus délicatement féminines. L'une, très élégante, relève soigneusement le pli de sa robe pour mieux s'agenouiller; l'autre semble jouer avec les banderoles dont elle explique et déchiffre sagement, en s'accompagnant d'un geste de la main droite, les inscriptions. Cette prophétesse, dont le nom évoque la fin tragique des temps (*Teste David cum sibylla*), voudrait que nous oubliions devant sa grâce l'horreur du cataclysme final.

Descendons la ligne prophétique qui nous amène jusqu'à la réalisation de l'ancien Testament par le nouveau, jusqu'aux deux saints Jean, le précurseur et l'évangéliste, nés pour affirmer que Dieu a tenu la promesse d'un Messie. Pour ajouter plus de corps à leur témoignage, pour en souligner la solidité, Jean Van Eyck leur a donné les apparences de deux statues en trompe-l'œil. Les deux grisailles représentant les deux apôtres contiennent peut-être un souvenir de la sainte Barbe d'Anvers, qui n'est qu'un travail préliminaire, un simple dessous destiné au revêtement de couleur; cette sainte Barbe aussi délicate que la palme souple qui récompense son martyr est aussi majestueuse que la tour de cathédrale qu'un peuple affairé d'ouvriers échafaude derrière elle. Il est plus vraisemblable de penser que Jean Van Eyck conçut cet état des deux saints Jean comme définitif, qu'il voulut leur assurer, par le dessin où il a conservé l'absence de couleur, la dureté de la pierre.

On se souvient que John Ruskin, dans les "Sept lampes de l'architecture", analyse fort bien le sens des draperies chez les artistes chrétiens par opposition à l'usage qu'en tiraient les artistes grecs. Chez les sculpteurs de l'antiquité, les voiles qui recouvrent le corps tendent à former de nombreux plis légers et pleins d'agitation. Ainsi, cette Victoire au fronton du temple d'Olympie qui plonge du ciel au milieu des tourbillons de sa tunique claquant au vent. Les artistes chrétiens, et en particulier les auteurs de notre retable, tentèrent au contraire

d'exprimer par l'immobilité des plis du vêtement le calme de l'âme. sa tranquillité enfin obtenue après l'exaltation des passions qui secouent tout le corps. Les lourdes étoffes qui descendent vers le sol en longs sillons bien arrondis apparaissent comme un double, comme une nouvelle incarnation de l'âme des saints qui, en les enveloppant, traduit à nos regards leurs sentiments les plus intérieurs.

Saint Jean l'évangéliste tient la coupe empoisonnée d'où sortent les têtes sifflantes des serpents, têtes sifflantes et menaçantes, comme la rage de nos vices. Et les yeux clos de l'apôtre bien aimé, la sérénité de son attitude, tout démontre qu'il n'a à redouter aucun poison, même le plus violent, ni pour son corps, ni pour son âme.

Nous voilà au centre de ces portes; nous n'avons pas de meilleure clef pour nous aider à les franchir que le mystère de l'Annonciation, moment où le Sauveur s'est incarné. L'ange s'agenouille dans la nudité d'une maison flamande; mais son corps garde une certaine force ascensionnelle, et l'on ne saurait dire exactement s'il plane encore dans les airs ou s'il touche déjà au sol. Là encore, la paisible ordonnance du manteau blanc nous prouve que le messager de Dieu peut se mouvoir avec une extrême promptitude, sans pour cela qu'il y ait dans le souffle de sa respiration et dans l'élan de son âme la moindre fièvre de hâte. Seul, le long lys traditionnel serré dans la main gauche indique une sorte de balancement qui se prolonge après l'impétuosité du vol; tels ces oiseaux tout frémissants, dont le plumage oscille encore lorsqu'ils se sont posés, comme un rappel de l'effort intense auquel ils viennent de forcer leurs ailes.

La Vierge, bien flamande par son opulente beauté, par la blondeur de ses cheveux, par la netteté de la petite chambre où elle vit, reçoit la vie du Saint-Esprit avec un sentiment d'humilité, de naïveté et d'infinie reconnaissance. La colombe blanche qui s'est posée sur son front n'a interrompu qu'un instant sa lecture des saints livres, lecture pour laquelle elle venait de s'agenouiller. Ce grand acte qui va bouleverser la marche du monde s'accomplit dans une maison où chaque objet est à sa place; des ustensiles bien luisants, et des livres bien rangés remplissent la petite logette qui s'ouvre au-dessus du prie-Dieu. Les poutres du plafond, brillantes et parallèles, ajoutent encore à ce sentiment d'ordre, parfaitement en harmonie avec les prévisions bien réglées de la divinité.

Nous pourrions transposer les vers de Baudelaire qui s'abandonnait à un rêve limpide dans un pays du nord :

*Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme...*

Mais il ne saurait être question de *volupté*; car nous sommes bien loin des madones langoureuses de Guido Reni. Ici la Vierge ne peut voir l'ange à qui elle tourne presque le dos, mais elle n'a pas besoin de le voir, il lui suffit de sentir sa présence. *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru*, dit le Seigneur à saint Thomas. Si l'ange fait avec le doigt un signe d'appel, ce signe s'adresse à l'âme de la jeune femme plus qu'à son regard. Le tressaillement qui l'a saisie lui révèle suffisamment la naissance qui s'opère en elle; c'est la consécration de sa foi et de sa reconnaissance.

Au dehors, à travers les fenêtres à arceaux, nous voyons les oiseaux traverser les airs à tire d'ailes; c'est un matin de printemps et le lys de l'ange vient nous le rappeler. D'après la Légende dorée, saint Bernard avait dit: *La fleur a voulu naître, d'une fleur, dans une fleur, au temps des fleurs*. Il semble que tous les parfums de la terre, avec les cris des hirondelles, remplissent la cellule de la mère du Sauveur. Dans le cadre placé immédiatement à côté de celui où se trouve la Vierge, et comme proposé en exemple par cet isolement, figurent les attributs essentiels du ménage. Un récipient de cuivre, bien arrondi, destiné à verser de l'eau sur les mains, est suspendu au-dessus d'une bassine; à côté, une serviette accrochée à un support tombe comme un beau rectangle blanc. Objets familiers, symboles mêmes de la purification; il faut que tout soit clair dans la maison qui abrite le grand mystère. Pourquoi la Vierge, qui est la femme par excellence, interromprait-elle les travaux de la vie quotidienne? C'est une tâche noble de travailler à l'entretien du corps par la préparation de la nourriture et par les soins domestiques. Il est sans doute plus émouvant, et certainement plus utile, de faire reluire un ustensile que de partager les querelles d'ambition où s'égarèrent les hommes. La Vierge possède, dans son cœur, cette merveilleuse assurance qu'il n'arrivera jamais rien dans le monde de plus important que ce qui lui arrive. Au reste, ce Dieu qui naîtra d'elle, ne sera-t-il pas un homme? Pourquoi ne continuerait-elle pas à vivre comme une femme? Une fenêtre, coupée en deux par une colonnette, s'ouvre sur la rue, et par-dessus la rue, sur

le bleu de l'éther. Même au milieu du mystère, et même surtout dans le mystère, la présence de l'homme demeure nécessaire. On ouvre les portes des palais pour la naissance des rois. A plus forte raison, l'univers entier doit savoir qu'une vierge enfantera. L'univers se réduit d'ailleurs à une paisible rangée de maisons, que les archéologues identifient avec un quartier de Gand. Cette rangée de maisons suffit pour que nous ayons le sentiment de toute la dimension de cet univers. Poussés par la même vision, les peintres hollandais se plaisent à éclairer ou plus encore à agrandir une scène d'intérieur comme un repas ou la conversation d'une femme avec sa servante; à cette intention ils poussent une porte, ils écartent un volet qui nous découvre un pont se reflétant dans l'eau brillante ou une place encadrée de maisons chauffées par le soleil et que traverse un promeneur. Ouverture vers un autre monde, dont le paysage qui transparait forme le premier chaînon d'une longue suite indéfinie.

Les portes d'or, pour nous qui avons été ainsi préparés et instruits, peuvent maintenant s'écarter. Quand le gardien, aux inévitables lunettes à verres embués et à monture rouillée, fait tourner sur leurs gonds les deux volets, nous franchissons les siècles et pénétrons dans l'éternité.

Nous y sommes accueillis par nos premiers parents Adam et Eve, dont l'allure présente un singulier mélange de dure souffrance et de fier triomphe. Leurs visages reflètent assez de tourments pour bien marquer la conscience de leur faute; et ces mêmes visages, ils les tiennent assez haut pour affirmer que cette faute a été heureuse puisque, ainsi que le chante le diacre le matin du samedi saint, elle a valu à l'humanité un tel Sauveur.

Le corps de l'homme se dessine dans une puissante et sèche architecture, à qui le péché a cependant déjà imposé une certaine flétrissure: la chevelure tout spécialement et la barbe en brousaille rappellent le désordre et la dureté de cette vie primitive. En couvrant son corps de fourrures pour le préserver du froid et en le condamnant au travail, il en a rendu les surfaces protégées plus frileuses, plus pâles et toutes gênées de subir le contact de l'air. Au contraire, les surfaces exposées au vent ont pris un aspect terreux ou rocheux; les pieds noueux, les mains aux doigts gourds ne sont plus en harmonie avec le reste de la charpente. Les tendons du cou s'étirent comme des cordes; les veines qui saillent au dos des mains accusent le résultat de pénibles labeurs.

Tous les membres évoquent l'aspect de fruits rabougris qui pendant à un arbre encore fécond.

Dans la stature du premier homme, se superposent toutes les étapes de son existence; l'ancienne nudité qui s'adaptait à la fraîcheur du paradis terrestre; puis le durcissement et la fatigue qui desséchèrent les muscles contraints de peiner sur l'outil. Il en est comme si l'Adam des Van Eyck avait depuis longtemps quitté le paradis terrestre et qu'il ait, pour un moment, dans l'atelier du peintre, enlevé ses peaux de bêtes, signe de sa punition.

Eve a mieux su garder la ligne élégante de son corps et la finesse de ses attaches; ce qui n'empêche pas son ventre gonflé de contenir en lui tous les germes de la future humanité. Elle tient la pomme, non pas comme l'objet de son repentir, mais plutôt comme l'occasion d'une protestation. Depuis cette pomme en effet, toute sa descendance a vécu de cette condition humaine, condition effroyablement cruelle mais qui du moins lui appartient en propre, qu'elle serait prête à considérer comme une sorte de création originale. L'humanité hérita du malheur, mais il semble qu'Eve puisse trouver une certaine satisfaction à savoir qu'elle ne doit son malheur qu'à sa propre initiative. Nos premiers parents dissimulent à peine en eux une certaine fierté d'être devenus ce qu'ils sont; ils se considèrent maintenant comme l'œuvre de leurs mains. Ils affirment la direction amère, mais solide, qu'ils ont imposée à l'humanité.

Tous deux cachent leur sexe, puisque la honte est la rançon de leur faute. Mais le corps d'Eve, comme celui d'Adam, présente un raccourci de sa vie. En effet, ce geste de pudeur date de la sortie du paradis terrestre; d'autre part, la lourdeur de son ventre, présageant l'enfantement dans la douleur, n'a accablé ses flancs qu'au moment où ils doivent s'éloigner la première phase de leur destin, celle du bonheur. Farouches et un peu inquiétants, tels nous apparaissent Adam et Eve; mais aussi doués d'une réelle noblesse, car leur absolue nudité prouve au moins qu'ils ne possèdent plus rien d'autre au monde que leur courage et l'habileté de leur intelligence.

Au faite du triptyque, l'empyrée se découvre, et les personnes de la cité sainte sont assises somptueusement parées. La beauté de leurs vêtements convient à leur gloire.

Il faut que la grâce le soulève bien haut pour que l'homme ose décrire le bonheur céleste, et l'on sait que dans chaque chant du

Paradis, Dante proclame son impuissance à exprimer ses visions, impuissance qui augmente à mesure que sa course l'entraîne plus haut. Elle devient totale lorsqu'il arrive au firmament et que ses yeux ne peuvent se fermer devant la contemplation de la sainte Trinité dont la lumière l'éblouit par son intensité.

Fra Angelico, dans son *Couronnement de la Vierge* présente l'apothéose d'un drame édifiant, où l'assemblée sage et recueillie des anges, des saints et des saintes ne demande rien d'autre que de porter pendant toute l'éternité leurs belles robes d'un bleu ou d'un rose translucide. La Vierge, agenouillée sous son dais, reçoit la couronne des mains du Seigneur, qui se revêt de la majesté d'un imposant monarque d'orient. Pendant ce temps, les martyrs tiennent devant eux l'instrument de leur supplice, non pas comme un objet de revendication ni même d'attestation, mais comme des récompenses qu'ils viendraient de recevoir sur l'estrade et dont ils seraient momentanément un peu embarrassés. Le Couronnement de Fra Angelico se découpe comme un de ces nuages aux reflets roses et bleus, qui, dans la limpidité de certaines journées, nous apporte une note d'espoir et d'enfantine confiance.

C'est avec fougue qu'au milieu de sa vieillesse, à soixante-dix-sept ans, Tintoret exécuta un "Paradis" pour le sénat de Venise, œuvre grandiose qui parachève toute la production de sa vie. Le vieil artiste dans cette circonstance brossa une assemblée tumultueuse qui, telle une nébuleuse tourmentée, se fixe pour un moment dans un parage des espaces planétaires, et qui pourrait, sous l'effet d'une nouvelle poussée, se transporter dans une toute autre région de l'infini. Anges et saints tourbillonnent comme une éruption volcanique autour de Dieu et de la Vierge et, impossibles à dénombrer, les bienheureux paraissent se confondre avec les volutes sans cesse agitées par le vent d'une colonne de fumée triomphale.

Les Van Eyck, reculant devant l'impossibilité d'une telle représentation, ne se sont pas laissés aller à l'élan d'un Tintoret: plutôt que de représenter des masses, ils ont choisi les figures essentielles. Ils n'ont pas cherché à embrasser l'étendue des foules célestes; ils ont préféré contempler la majesté de Dieu ou de la Vierge.

Au centre, dans sa gloire divine, un personnage coiffé de la tiare tient le sce ptre, attribut, comme le fait remarquer Eugène Fromen-

tin⁽²⁾, des deux personifications les plus redoutées du Moyen âge: l'empire et le pontificat. Les historiens de l'art hésitent à dire s'il s'agit de Dieu le Père ou du Christ. N'est-ce pas la preuve la plus parfaite de l'intime union qui fait des trois personnes de la sainte Trinité un seul être? S'il s'agit du Christ, son triomphe l'auréole, comme au chant XXIII du Paradis, lorsque Béatrice le montre à Dante remontant au neuvième Ciel *tel un soleil, enflammant d'innombrables flambeaux* (3).

Le peintre ne pouvait que se trouver impuissant pour rendre cette "substance lumineuse" qui fournit ses feux aux autres astres et dont le poète est obligé de détourner les regards. Il s'en tient donc à la représentation d'un roi puissant avec tous les attributs de la plus haute souveraineté, la barbe, la tiare et la pourpre du manteau. Surtout, les matières rares, or et argent, viennent apporter tout l'éclat de leur prestige. Devant le ruissellement des pierres précieuses qui entourent cette figure divine, nous sentons revivre en nous la vision de Dante continuant sa course dans les plus hautes sphères de l'éternel royaume, et se trouvant en face d'une rivière au cours d'un rouge fulgurant: "Elle coulait entre deux rives parées des plus merveilleuses teintes printanières, et lançait de brillantes étincelles, qui venaient se poser sur les fleurs du rivage où elles semblaient des rubis sertis d'or" (4). Ici, le fleuve de feu et de diamants se concentre dans une couronne éclatante, mais qui, malgré sa beauté, se trouve aux pieds du Sauveur, comme si cette beauté ne la rendait pas encore assez digne de reposer sur son front. Peut-être cette couronne représente-t-elle au fond la partie la plus séduisante de ce panneau consacré à la gloire du Christ; elle ne joue pas le rôle d'un accessoire, comme ces colliers de pierreries destinés à donner plus de mystère et plus d'éloignement aux blanches

2. Dans ses "Maîtres d'autrefois", Eugène Fromentin a consacré quelques pages à l'"Agneau" de Gand. Les pages qui viennent à la fin de son livre, et qui correspondent au terme de son voyage en Hollande et en Belgique, témoignent d'un peu de hâte.

3. "Vidi sopra migliaia di lucerne
un sol che tutte quante l'accendea".
Paradiso, XXIII (28-29).

4. "E Vidi lume in forma di rivera
fluvido di fulgore, intra due rive
dipinte di mirabil primavera.
Di tal fiumana uscian faville vive,
e d'ogni parte si mettien ne' fiori,
quasi rubin che oro circumscrive". Paradiso, XXX, (61 — 66).

DE RENOMMÉE MONDIALE...

VICHY CELESTINS

EAU MINÉRALE ALCALINE NATURELLE — PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

**POUR VOTRE FOIE,
VOS REINS ET VOTRE DIGESTION.**

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN

Méfiez-vous des contrefaçons
Spécifiez Vichy **Célestins**

QUE FEREZ-VOUS DE VOS FILS ?

DES MÉDECINS ?
DES INGÉNIEURS ?
DES AVOCATS ?
DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Cela dépend naturellement de leurs talents, de leurs goûts,
des besoins de la société et de vos moyens.
Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour
LES CARRIÈRES ÉCONOMIQUES, n'hésitez pas, envoyez-les à

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

Le Canada français a besoin d'hommes d'affaires avertis, et l'École, tant par ses cours du jour que du soir, est en mesure de fournir à tout jeune désireux de réussir en affaires LA COMPÉTENCE nécessaire à son succès.

**DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS GRATUIT
ET VOYEZ LE DIRECTEUR**

**535, avenue Viger,
Montréal**



•

**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

•

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

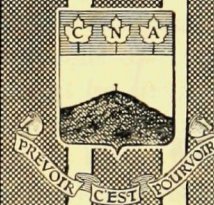
BESOIN EST SON NOM

L'homme, c'est l'être qui a besoin: besoin de travail pour faire vivre la famille; besoin de protection pour sauver veuve et orphelins de la misère; besoin de revenus pour combler le long chômage de la vieillesse. Voilà pourquoi l'assurance-vie et la rente viagère sont aussi indispensables que le salaire. Nous avons l'une et l'autre—adaptées à vos besoins.


HA 3291

**CAISSE NATIONALE
D'ASSURANCE-VIE**

MONTREAL



AMherst 5433

ALA  TRICOTEUSE

779 EST, RUE RACHEL
(Coin St-Hubert)

Guy ROY, prop.

T.-THÉO. VALIQUETTE, Enrg.

Limitée

(Louis RENAUD, prés.)

TABAC — CIGARES — CIGARETTES

BONBONS — PIPES

ARTICLES DE FUMEURS

Gros et détail

425 EST, RUE MONT-ROYAL

HArbour 5197-8 — Montréal

Spécialiste pour les yeux

M.-E.
Talbot
Marché

OPTOMÉTRISTE-OPTICIEN

Tél. CA. 7616

6761 St-Hubert

Montréal

Tél. 171

330 St-Georges

St-Jérôme

Certains
se fient
à la chance—
d'autres
savent épargner



Espérer
ne suffit pas—
épargner
vaut mieux



Commencez
à épargner—
l'habitude
viendra après



**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA**

et diaphanes divinités de Gustave Moreau. La couronne qui repose ainsi aux pieds du Sauveur se propose de traduire plus directement à nos yeux l'incommensurable grandeur du roi des cieux; la légèreté des montures d'or, la limpidité des diamants donnent à ce joyau, une telle transparence, qu'il semble lui-même une de ces vapeurs multicolores que les primitifs condensent comme un suprême hommage aux pieds de Dieu. Par sa valeur d'un prix infini, ce magnifique assemblage de diamants nous révèle indirectement l'infinité du Christ, plus peut-être que son visage même, car si majestueux soit-il, ce visage ne pourra jamais satisfaire tout ce que nous en attendons.

Sans doute aussi le Christ nous paraît-il plus accessible, plus saisissable par nos yeux humains, lorsque nous le contemplons dans sa souffrance, dans le mystère de l'Incarnation, plutôt que dans le triomphe où l'éclat dont il s'enveloppe ne fait, pour nous tout comme pour Dante, qu'accabler la puissance de notre regard.

Le seul triomphe que nous sentions un peu moins hors de notre portée, c'est celui de la sortie du tombeau; car alors, il s'agit encore d'un homme qui a vaincu la mort. Tel le Christ ressuscité de Borgo San Sepolcro que Piero della Francesca nous montre posant son pied victorieux sur la dalle funéraire. La solidité des volumes qui composent son corps lui confère un caractère d'éternité: tel un chevalier, avec son gonfanon dans la main, qui prosterne à terre les soldats aveugles.

La Vierge elle aussi triomphe; elle est vraiment celle dont Salomon dit dans les "Proverbes": *Lorsque Dieu préparait les cieux, elle était là*. Sa couronne, où sont serties les fleurs de lys, rayonne comme une cime illuminée par le soleil levant. Sa robe d'un bleu sombre, avec des reflets noirs et verts, a l'immensité de la voûte étoilée; les plis qui deviennent plus ou moins visibles selon les incidences de la lumière dessinent l'ampleur de sa construction. Un orfroi d'or et de pierreries parcourt tout ce vêtement comme la voie lactée qui sillonne les nuits claires. Toujours dans le même chant XXIII du Paradis⁽¹⁾, Dante nous dit que le manteau de la Vierge recouvre toutes les sphères, Telle la Vierge d'Isebrant à l'église Notre-Dame de Bruges, toute enveloppée d'un manteau à l'abri duquel la douleur de la terre entière peut aisément trouver refuge.

1. "Lo real manto di tutti i volumi del mondo".
Paradiso, XXIII (112-113).

Toutefois, dans la Vierge de Van Eyck, nulle trace de hiératisme comme dans le Christ. La mère du Sauveur participe de plus près à l'humaine condition de son fils. Cette communauté plus étroite se lit dans l'admirable élan de son âme qui, à travers le livre, se tend vers la beauté et la divinité de son fils. C'est le même livre où elle lisait quand lui apparut l'ange de l'Annonciation; car pourquoi ne continuerait-elle pas dans le Ciel les occupations de la terre? Ses lèvres sont parcourues par un frisson, lèvres d'une femme aimante, dont la virginité n'empêche pas l'ardeur. L'expression si belle et si souvent dénaturée de "lèvres qui s'offrent" convient parfaitement à cette bouche qui murmure sa foi, mais qui se tend également vers le plus doux des baisers, puisque c'est un baiser divin.

Saint Jean le précurseur reste celui qui lançait des anathèmes contre Hérode, l'homme du désert, avec sa barbe, ses cheveux hirsutes et sa robe de bure. Mais par-dessus cette bure, il a revêtu une splendide chasuble où le vert et l'or brillent des mêmes reflets. C'est sa robe d'élu, sa robe de baptême, couleur des eaux profondes et limpides, couleur de ces eaux sans la moindre ride, comme celle des lacs de montagne qui inscrivent un disque d'émeraude au milieu des sapins. Sa robe de baptême lui revient de droit, à lui qui a versé le sacrement sur le front de tant d'hommes, et avant tout sur le front du Seigneur.

Le tumultueux prophète lève encore le doigt; mais son geste ne menace pas. Maintenant apaisé, il ne veut plus que témoigner la divinité du Christ qu'il désigne; lui aussi tourne les pages d'un livre, pages dont la chute régulière comme le léger battement d'une horloge marque le paisible écoulement des heures.

Parlant de l'action des anges les uns sur les autres, Paul Claudel dit qu'il faut l'imaginer comme *une mélodie que servent à nourrir et à expliquer les autres phrases concertantes* (1).

Or, de quelle plus haute, de quelle plus primordiale fonction se trouvent investis les anges, si ce n'est de traduire la gloire de Dieu par leurs chants? Ezéchiel ne se contente pas de ses yeux pour entrer en contact avec le monde à la fois terrifiant et enchanteur des anges; il se sert aussi de ses oreilles pour entendre le frémissement que provoque leur passage: *Et j'entendais le son de leurs ailes, comme le son*

1. Paul Claudel: *Présence et prophétie*, Première note sur les anges, p. 229.

des grandes eaux, comme le son du Dieu sublime, comme le son de la multiple, comme le son des camps (2).

Commentant la vision du prophète dans sa "Seconde note sur les anges", Claudel rappelle que le vol des anges produit des vibrations qui *obligent la création matérielle touchée par eux à un témoignage sonore* (3). Au passage des anges, le ciel et la terre résonnent, et cet ébranlement, qui témoigne à chaque seconde de leur existence, monte en louange vers le Créateur. Si, selon saint Paul, les choses visibles constituent un chemin vers les invisibles, comment ne pas penser que les choses audibles nous permettent d'accéder à ce qui ne peut être entendu ? Avec beaucoup de science et d'intelligence, nos deux artistes flamands transposèrent à l'échelle humaine, non seulement la vision d'Ezéchiel mais ce que le prophète a pu saisir, pendant qu'il était à l'écoute, du frissonnement des ailes angéliques. Le pas à franchir pour faire des anges des musiciens s'imposait ; et les Van Eyck devaient les diviser en deux chœurs, celui des chanteurs et celui des joueurs d'instrument.

Aussi les anges se rapprochent-ils de nous et s'alignent-ils sur notre mesure. Les discussions des théologiens byzantins sur le sexe des anges n'étaient peut-être pas aussi dépourvues d'intérêt qu'on l'a si souvent dit ; au reste, éclairer un point de théologie vaut bien les multiples controverses auxquelles s'est laissé entraîner le monde contemporain, controverses qui celles-là engendrèrent en outre des conséquences terriblement funestes. A quelle figuration se sont arrêtés les Van Eyck pour leurs anges ? La pureté de leurs traits, leurs longues chevelures les rapprocheraient du type féminin mais la rondeur de leur visage, la fermeté des lignes qui les composent leur ajoutent un élément de virilité. Ni hommes ni femmes, mais cependant aucune ambiguïté. Ces jeunes lévites, couronnés des bijoux les plus éclatants, font eux aussi partie des constellations et leurs fronts se perdent dans la suite des astres. Ils traversent les espaces qui séparent les étoiles en escadrons si serrés que leur passage se confond avec l'écoulement blanchâtre de la voie lactée.

La chape dont ils sont ici revêtus, spécialement celle de l'organiste, atteint une rare splendeur ; le tissu qui la compose repré-

2. Ezéchiel, I. - 24.

3. Paul Claudel *Ibid.* p. 272.

sente de larges fleurs noires et rondes s'étalant sur un fond mordoré. On se souvient alors que, selon la tradition byzantine, les Trônes étaient figurés comme des roues de feu parsemées d'yeux. D'où avec un réalisme, un sens de la matière qui annonce Manet, cette belle transposition de la tradition byzantine qui enveloppe les anges d'une tunique ocellée comme la queue des paons. Tout leur être est, pour ainsi dire, recouvert d'yeux brillants, ici d'yeux noirs sur une pupille d'or, yeux répandus à profusion qui leur permettent de voir de tous les côtés et de se tenir toujours présents aux ordres de Dieu.

Les anges de l'Agneau n'ont pas d'ailes; l'artiste a pensé que leurs chants et leurs accords sont suffisants pour permettre à leur âme de monter jusqu'à Dieu. Leurs cheveux remplacent chez eux les ailes, ces cheveux flous qui, comme un élément plus léger, semblent déjà participer aux hautes couches de l'air, là où les nuées se dissolvent et deviennent transparentes.

Certes, la présence d'instruments de musique dans un tableau ne suffit pas à le faire chanter. Il faut, en outre, le rythme que seule la composition peut créer; ce rythme qui, de telle bacchanale de Poussin, comme par exemple la "Bacchanale à la joueuse de luth" du Louvre, tire un grave andante et qui transforme le "Triomphe de Pan" de la collection Jamot en le plus trépidant et le plus endiablé des scherzos. Cependant, la présence des instruments aide à donner le ton. Dans le "Concert champêtre" de Giorgione, la flûte que la jeune femme porte à ses lèvres s'allie à la langueur des attitudes et à la tendresse du paysage. Louis Le Nain confie à de charmants enfants le soin d'animer l'intérieur des maisons paysannes par leurs violons ou leurs chalumeaux. Que ce soit avec "Mezzetin" qui pince la guitare en s'accompagnant d'un refrain plus intérieur, ou la "Finette" qui, un peu perdue dans sa belle robe de satin, fait vibrer sa mandoline, Watteau semble considérer la musique, non pas comme un accessoire, mais comme l'élément essentiel de son art; les longs doigts nerveux de ses instrumentistes, doigts en perpétuel état de mobilité, ont charge de faire traverser la composition, le dessin et le coloris comme par un fluide d'enchantement. Et le clavecin de la "Leçon de musique" permet à Fragonard de mêler ces deux impressions un peu inconciliables de prestesse et de mélancolie, mélange qui plonge la scène dans l'ambiance d'une romance de légende.

Les anges de saint Bavon, eux, chantent l'hymne de triomphe, le cantique de gloire en l'honneur du Très Haut; et ils en remplissent toute l'ampleur d'une cathédrale. Ainsi s'explique l'importance donnée à la voix proprement dite; la voix qui, en prenant les mots de notre prière, en en décomposant les syllabes nées de notre esprit pour remuer notre langue, ajoute au sens que leur confère l'intelligence tout le souffle de nos poumons gonflés par tout l'élan de notre âme. Le chant demeure donc la marque bien individuelle de chaque être; ce qui se traduit par une ouverture de bouche différente chez chaque choriste, chacun émettant sa note à lui, comme s'ils voulaient tous bien montrer qu'ils ont leur oraison propre à exhaler.

Et pour soutenir cette symphonie des gorges et des lèvres, peu d'instruments à cordes dans l'orchestre, mais avant tout l'orgue dont les tuyaux conjugués chassent l'air qui se mêle à l'haleine des chanteurs. Souffle qui monte directement vers Dieu tantôt comme une brise, tantôt comme un orage, mais qui exige la présence totale, sans une seconde d'inattention, de celui qui le déchaine. L'ange qui remue les touches destinées à déclencher les tumultes sonores est tout entier fixé sur le jeu de son clavier, comme le tisserand qui ne cesse de surveiller un instant le fonctionnement de son métier qui tourne. Il ne peut, comme le jeune seigneur du Titien qui, dans "L'amour et la musique" du Prado laisse se prolonger les sons mélancoliques de l'orgue par la simple tenue d'un doigt, se retourner pour contempler le beau corps de déesse étendu près de lui, et aux oreilles de laquelle cette musique (bien qu'elle y prête peu d'attention) semble destinée. La musique qui a pour mission de louer et de remercier Dieu ne permet plus de regarder la terre.

Avec le centre du triptyque consacré à l'adoration de l'Agneau, nous atteignons une des œuvres humaines qui, malgré l'infinie distance, approche le plus près de ce que peut représenter la joie paradisiaque et le bonheur des élus. *Pouvez-vous boire à la coupe où je boirai ?* dit le Seigneur à ses apôtres. Certains génies sont parvenus du moins à nous faire entrevoir l'immensité de cette coupe. A ce point d'arrivée dans les hautes sphères, Dante a fermé ses yeux éblouis et laissé la plume tomber de ses mains; à ce point d'arrivée, les Van Eyck osent et serrent leur pinceau dans leurs doigts avec plus de vigueur. Peu d'artistes allèrent si loin et si haut. Les grandes "Passions" de Bach,

cette musique dont André Gide a si parfaitement dit qu'elle évoquait pour lui *un temple astronomique*, se situent justement entre ciel et terre; en outre, sous cet admirable équilibre qui cache le plus vibrant des élans, les "Passions" marquent, plus que la possession du bonheur, une aspiration vers lui. Palestrina et Mozart parvinrent quelquefois à traduire pour nous quelque chose de cette joie tranquille qui doit baigner les étendues du Paradis; mais cette joie ne conserve nul souvenir de l'effort ou de la douleur qui conduisirent les âmes jusqu'à cet état de sérénité. Les coins du paysage éternel que dévoile la musique mozartienne se présentent comme un but déjà atteint à l'avance; et tout rappel de la vie terrestre s'étant effacé, ils apparaissent un peu comme irréels, ou tout au moins réduits à cette blancheur d'ailleurs charmante des chambres enfantines. Certes, le paradis est essentiellement le lieu où il n'y a plus ni angoisse ni attente; mais comment admettre qu'on ne s'y souvienne plus de la terre? A un incroyant déclarant que s'il existait un ciel il ne pourrait y être heureux, car il s'y sentirait dans une terre d'exil et penserait aux souffrances des hommes ici-bas, un catholique rappelait avec beaucoup de justesse le souhait de sainte Thérèse de Lisieux *de passer son Ciel à faire du bien sur la terre*. Le triomphe céleste ne peut pas ne pas conserver en lui, comme un de ses soutiens le plus essentiel, le souvenir de nos épreuves.

L'adoration de l'Agneau nous rappelle que, dans l'éternité, la contemplation se fait face à face. Le temps de la vision par énigme, à travers le miroir, se trouve suspendu. L'hymne de Saint Thomas d'Aquin *Adoro te devote, latens deitas* a réalisé ses intentions et n'a plus de raison d'être puisque la divinité ne se cache plus sous les apparences du Saint Sacrement.

C'est en général au milieu d'une construction aérienne de nuages, dans un coin de l'atmosphère qui semble auparavant avoir été pompé d'air, que la plupart des peintres étagent les grandes assises des saints et des élus autour de la Trinité. Dans le retable de l'Agneau, rien de tel; c'est le sol de notre monde qui forme le ciel. Un des paysages les plus émouvants qui soient s'ouvre devant nous: une large prairie verte, émaillée de multiples fleurs, qui aboutit aux secrets ombrages des sous-bois denses et pleins de fraîcheur. Une végétation luxuriante, composée de pampres abritant des grappes de raisin, d'arbres gonflés de fruits rouges, de myrtes, de palmiers, sépare le premier plan de la

Jérusalem céleste dont on aperçoit dans le fond les multiples clochers. Une fois de plus, nous sommes renvoyés à Dante, dont le génie se rapproche si souvent de celui de notre peintre; nous croyons nous trouver dans cette merveilleuse prairie recouverte de fleurs d'or, sillonnée par des ruisseaux aux eaux transparentes, où le poète rencontre Béatrice à sa sortie du purgatoire. Tels aussi, plus près de nous, les fruits aux couleurs brillantes que le peintre Henri Rousseau suspend aux branches vert foncé de ses arbres de rêve, de ses arbres qu'une vierge noire éveille au son de sa flûte. Telles enfin, non plus ces prairies mais ces *plages au ciel, toutes couvertes de ces blanches nations en joie* que l'âme de Rimbaud contempla dans ses visions au cours de sa "Saison en enfer".

Au delà de la merveilleuse forêt chargée de fruits d'or, se dresse "La Cité de Dieu" dont les édifices témoignent d'une particulière ampleur et d'une particulière abondance. Aux cimes des arbres succèdent les flèches des clochers et des campaniles; et, pour leur construction, les Van Eyck se sont abandonnés à une véritable fièvre. Poussé par le même vertige, Pieter Brueghel construisit sa tour de Babel, le même vertige qui entraîna le cerveau et la main des constructeurs de Manhattan. Ivresse d'architecture qui, par les ajourages des tours, marie la pierre avec les hautes régions de l'atmosphère, et transforme les demeures humaines en des cellules aériennes. Dans cette vision des Van Eyck, aucun élément du paysage qui ne soit un élément humain; mais le paysage humain se trouve éclairé par une lumière plus légère, plus irréelle. Dans le chant XXIII du "Paradis" dont on ne peut pas savoir si les Van Eyck l'ont lu, mais qui semble à l'avance tracer pour eux un véritable programme, Dante parle d'un rayon de soleil qui, tandis que l'ombre abrite nos yeux, traverse un nuage entr'ouvert pour éclairer au loin une prairie en fleurs. Ici, la trouée des bois nous mène à l'horizon des lacs doucement baignés par les reflets bleus de l'air. De ce lointain la colombe du Saint-Esprit envoie ses tendres rayons qui, comme une superposition du merveilleux dans le monde visible, font que le miracle et la vie humaine coïncident exactement.

Les élus doivent se presser dans les champs d'azur comme les étoiles; mais pour donner le sentiment de cette multitude, il est inutile de semer les visages à profusion. Même leur alignement en rangs serrés resterait certainement en deça de la vérité. L'artiste préfère

donner l'idée d'un flot continu qui passe et repasse sans cesse. D'abord, le groupe du premier plan, le groupe de ceux qui adorent; puis le groupe qui s'avance dans le fond et se divise lui-même en deux cohortes symétriques. Cette succession sans fin de nouvelles entrées, ce mouvement d'élus qui ne cessent de se présenter, évêques et vierges martyres en tête, donnent l'impression du temps qui, encore plus au Paradis, s'écoule lentement; tout comme cette source intarissable dont, au milieu des adorateurs, les multiples jets coulent d'une fontaine de cuivre dans un bassin de pierre.

L'éternité, c'est, sur l'autel rouge, l'Agneau de Dieu dont le sang coule, comme le vin du pressoir, dans un calice d'or; ce sont les anges aux ailes bariolées qui dressent comme des témoins la Croix, la colonne de la flagellation, la lance du centurion, l'éponge fixée au bout d'une pique. Ce culte perpétuel, qui ne peut être suspendu un instant, se trouve symbolisé par les thuriféraires dont les encensoirs, à la façon de petits ballons d'enfants, restent suspendus en l'air au bout de leur chaîne d'or incurvée. Les archéologues voient dans cette gaucherie une survivance des habitudes chères aux peintures des primitifs. Certes, des yeux plus habiles à enregistrer les phases d'un mouvement, comme ceux de Degas ou des Japonais, s'y seraient pris tout autrement. Mais auraient-ils aussi bien rendu, grâce à cette sensation que nous pourrions appeler celle du mouvement immobile, cette impression d'éternité? C'est vraiment la flèche de Zénon, cette flèche dont Paul Valéry nous dit dans le "Cimetière marin" qu'elle *vibre, vole* et qu'elle *ne vole pas*.

Au fond de la scène, les grands dignitaires de l'Église, le chœur des vierges qui, portant leurs palmes, forment une procession incessante et pénètrent au sortir de la forêt sur les tapis étincelants de la prairie enchantée. Au milieu, l'Agneau, vers qui monte sans interruption l'adoration des anges et des saints. Rencontre du temps et de l'éternité qui doit se produire à la fin de notre monde.

A gauche de la fontaine de vie, les prophètes et les docteurs se sont agenouillés pour lire les livres saints. De temps en temps, ils quittent le texte des yeux pour constater si la présence de l'Agneau, annoncée par les Écritures, est devenue bien réelle. Les vieillards prosternés, reprenant le geste de la Vierge au moment de l'Annonciation, tournent les pages de leur livre; ils contribuent ainsi, en marquant l'écoulement des heures, à accentuer encore le sens général de toute cette œuvre, qui est la marche du temps, mais d'un temps qui

ne nous accable pas, comme chez les philosophes anciens, du sentiment tragique de notre vanité. *Fugit irreparabile tempus*, disait Horace; au contraire, le temps dont l'œuvre des Van Eyck nous donne presque physiquement la sensation de flux n'est plus irréparable. Par la prière et par cette adoration qui passe du texte sur les lèvres des fidèles, ils nous mettent en contact avec ce qui demeure; ils apportent à notre pensée la plus substantielle des nourritures. Les heures du jour et de la nuit ne se dissipent plus comme des heures creuses, dont la succession accumule le plus vide des totaux; mais les matines, les laudes, les primes, les vêpres et les complies donnent à ces "heures" la plus riche des plénitudes et en font des trésors indestructibles.

Tout le groupe des vieillards se profile dans des teintes sombres, comme il convient à l'humanité cherchante et méditative qui n'a pas encore atteint le plan du mystère. Certains regardent avec un peu d'indifférence ou même un peu de scepticisme; d'autres, lentement, comme des feuilles qui s'amollissent aux premiers feux du matin, commencent à se détendre et leur intelligence est sur le point de comprendre. Un docteur en bonnet fourré, dont un rayon du Saint-Esprit (est-ce une faveur particulière de la grâce?) effleure les lèvres, joint les mains et regarde avec tendresse la victime du sacrifice. Comme les disciples d'Emmaüs, il doit murmurer: *Seigneur, que j'ai mis de temps à sentir votre présence!*

Les visages de ceux qui restent au fond de la foule tendent de plus en plus à ressembler aux personnages de Pieter Brueghel; ces visages sont lourds, encadrés de barbe sauvage, coiffés d'étranges chapeaux qui, comme des casques de guerriers, leur tombent au-dessous des yeux et des oreilles. Tout dans leur être respire l'épaississement de la chair et l'usure des années. Vision de sombre ghetto, vision qui voisine avec le grotesque de Jérôme Bosch; mais à mesure que l'on se rapproche de l'autel de l'Agneau, les yeux s'ouvrent, les regards se font plus attentifs et plus tendres, les mains tiennent respectueusement des rameaux, les vêtements s'éclairent. La plupart d'ailleurs se sont inclinés dans la prière; ceux-là ont reconnu.

A droite, les apôtres agenouillés dans leurs robes lilas (comme si cette couleur printanière rendait hommage à leur éternelle jeunesse), les apôtres agenouillés prient avec ferveur. Pour eux, nul besoin de livre; car les livres contiennent leurs propres paroles. Eux, ils savent; et ils continuent à regarder ce dont, pendant toute leur vie, ils ont été

les témoins; ils revivent à chaque seconde tout ce qui annonçait les derniers jours de la vie du Christ.

Derrière les apôtres, les papes et les évêques en habits de cérémonie, où se marient la pourpre et l'or, forment un pompeux cortège, cortège évoquant le bruit des grandes orgues dans cette scène silencieuse et cependant toute vibrante de musique. Ces accords triomphaux où les tiares, les crosses rutilantes de pierreries des grands prélats s'imposent comme la clameur des cuivres, correspondent et s'opposent à la théorie des vierges qui avec le vert et le bleu de leurs robes, constituent la plus mélodieuse des entrées de flûte. Tous ces personnages, même les saints, surtout les saints, restent des hommes; seul leur bonheur les transfigure.

Des liens étroits relient la terre et le ciel. A côté de l'Église triomphante, se place tout naturellement le spectacle de l'Église militante. La terre des hommes constitue la réserve des milices divines. Nous avons vu les saints et les saintes sortant des forêts, comme de derrière un décor, pour venir entourer Dieu. Les quatre panneaux du bas, qui font suite à l'Adoration, veulent justement nous montrer les inépuisables amoncellements d'âmes, qui se massent derrière cette forêt, et qui se préparent à leur tour à franchir les limites du monde où Dieu peut être contemplé face à face.

Et tout d'abord, parmi les cohortes des voyageurs destinés à l'éternelle récompense, les juges intègres, montés sur de robustes chevaux blancs à la démarche solide et noble, comme il convient à des animaux portant des fonctionnaires aussi graves et aussi réfléchis. La componction et la lenteur d'esprit de ces bons magistrats a passé dans le pas solennel de leurs montures. De larges robes bleues, bordées d'hermine, les habillent; mais ce ne sont pas des chats fourrés. La fourrure ne symbolise pas ici une certaine cruauté hypocrite qui s'abrite derrière le moelleux du toucher. Non, la douceur de leur fourrure est une véritable douceur, une douceur accueillante et sans ambiguïté. On comprend que les artistes aient témoigné beaucoup de respect pour ces personnages si recommandables et que les deux frères n'aient pas hésité (c'est du moins ce que rapporte la tradition) à leur confier leurs propres traits. C'est à la justice dont les hommes ont faim et soif, à cette vertu dont l'Église a toujours rappelé qu'elle devait se trouver au centre même de la vie humaine, que les deux frères tinrent à rendre le plus éclatant des hommages.

Puis les chevaliers, soldats du Christ, dont la croix recouvre les écus et les drapeaux. Les flammes de leurs banderoles qui claquent au vent ne font que multiplier les branches de l'arbre du supplice qui s'étendent vers les quatre points cardinaux et embrassent l'univers. Ils partent, eux, pour la vraie croisade, la seule que Dieu ait jamais tenue pour légitime, l'unique qu'il récompensera jamais, celle qui mène le combat contre les tentations de nos mauvais instincts. François Mauriac pouvait noter dans son "Journal" la nature des seules conquêtes qui soient vraiment dignes de l'homme; et il s'en référait au témoignage d'un héros de Shakespeare dans "Peines d'amours perdues: *Vous êtes des conquérants, vous qui faites la guerre à vos propres passions et à l'immense armée des désirs de ce monde.*

Les saints ermites, conduits par Saint Antoine, s'avancent avec leurs manteaux rugueux, leurs longues barbes négligées, qui témoignent des fatigues de la vie solitaire. Ils ont choisi le chemin du ciel le plus lent et le plus pénible; avant de recevoir leur robe d'élu, ils savent que nul vêtement n'est plus beau que leur cape élimée. Au reste, la vie érémitique, en purifiant le corps, ne l'use pas nécessairement; elle peut lui donner une éclatante beauté, comme à ces deux merveilleuses figures de jeunes femmes, qui, derrière la file des saints vieillards apparaissent dans un fourré d'arbres, à l'orée d'une petite grotte, Sainte Madeleine sans doute et une de ses compagnes. L'antiquité grecque, qui consacrait tous ses soins à la perfection du corps, ne nous offre pas, tout le long de son histoire, de visage aussi émouvant, aussi séduisant, que celui de ces deux saintes. Tendresse des yeux qui s'ouvrent chez l'une, se ferment chez l'autre; cheveux légèrement bouclés et partagés par une raie avec une admirable symétrie; pureté des traits qui ne sont que beauté et tendresse; ces visages contiennent tout ce que la beauté flamande, épurée d'une certaine ampleur rubenienne, peut révéler de contemplation. Fleurs rares, très vives, et qui ont l'éclat des belles tulipes soigneusement cultivées par les horticulteurs de ce pays dans un coin de leur jardin.

Enfin, la foule plus essaimée et plus anonyme des autres pèlerins que Saint Christophe domine de sa grande taille et de son long bâton; tel un acteur antique qui a chaussé ses cothurnes et dirige sa troupe de choristes. Il est vrai que tous les chemins mènent à Dieu, non seulement le jeûne et la contemplation, mais aussi le muscle employé à bon escient.

Tous ces pèlerins, tous ces voyageurs partis pour atteindre la joie à travers les souffrances cheminent le long de durs rochers. Les yeux fixés devant eux, ils ne regardent ni à droite ni à gauche; surtout ils ne voient pas et ne cherchent pas à voir les admirables paysages qui s'étagent au-dessus de ces escarpements, seul premier plan qu'il leur soit permis de contempler. Et cependant ces paysages qui s'étalent au-dessus de leur tête, ces paysages qui constituent la plus belle parure de la terre annoncent déjà la beauté du royaume vers lequel ils tendent. La végétation est plus luxuriante, plus abondante encore que celle qui sert de cadre à l'adoration de l'Agneau, comme si les promesses devaient être aussi séduisantes que la réalisation. Arbres chargés de fruits, bois épais qui s'étendent autour de fraîches clairières, cyprès tournés vers le ciel comme des glaives, pins parasols s'élevant comme une fantaisie que le Créateur a placée au dernier moment sur un horizon trop nu; autant de souvenirs qui relient cette atmosphère des pays du nord à la végétation méditerranéenne (1)

Au premier plan, des forêts, des clochers et des tours, résultat de l'ingéniosité des hommes et réceptacle de leurs prières, se profilent sur de lointaines perspectives où des châteaux forts, comme de gigantesques degrés d'escaliers, s'estompent dans une lumière cendrée de rêve. Autour de ces mystérieuses et imposantes constructions, se groupent tous ces bois et toutes ces crêtes de collines, tous ces amas de verdure qui en forment une sorte de faisceau lancé dans une seule direction ascensionnelle. Et pour mieux établir cette communication entre ce qui est en haut et ce qui est en bas, des multitudes d'oiseaux s'élèvent au-dessus des fourrés comme des bulles d'air au-dessus d'une mer gonflée. Un incessant va-et-vient, un frémissant tourbillon permettent à la nature, à ses animaux, à ses plantes, tout comme aux saints qui adorent l'Agneau, d'adresser sans cesse à leur Créateur leur reconnaissance.

Ces images de notre sol ne tiennent, dans l'harmonie générale du retable, qu'une place réduite; il faut s'approcher de ces paysages, fixer sur eux notre contemplation pour en saisir tous les recoins, qui s'ouvrent chaque fois comme un monde de beauté. Ainsi, certains lieux secrets des âmes ne peuvent être abordés que par l'attention la plus

1. Mr. Georges Hulin de Loo, le grand historien de l'art de l'université de Gand, consacré d'ingénieux et savants travaux aux voyages de Jean Van Eyck.

patiente et la plus minutieuse: la vie spirituelle nécessite, elle aussi quelquefois, l'emploi d'une loupe.

L'homme nous a accueilli au seuil du retable; puis nous avons pénétré ensuite dans le monde divin. Nous finissons par revenir à l'homme et à la terre, avec la représentation de tout ce qui l'embellit. Long trajet circulaire dont l'émotion qui n'a cessé de nous accompagner nous empêche de mesurer les étapes.

Combien de fois n'avons-nous pas pu, en une certaine façon, réciter les heures devant ce texte peint, en venant le visiter à tous les moments de la journée. Le matin, lorsque la lumière douce donnait au bleu du ciel et aux fleurs des prairies une sorte d'humide fraîcheur. A l'heure de midi, lorsque les feux du soleil enflammant les métaux précieux et les diamants des couronnes divines ou des tiaras papales faisaient vibrer, pour le plus solennel des cortèges, la pourpre des manteaux. Cette heure du milieu du jour était l'heure choisie de préférence pour gagner une autre chapelle latérale de l'église Saint Bavon, et pour s'arrêter devant le flamboiement qui embrasait alors le grand tableau de Rubens, autre orgueil de la cathédrale. Nous y voyons Saint Bavon distribuer ses biens aux pauvres, avant de se retirer au couvent. Tout cela dans un accent d'épopée qui fait s'agenouiller le chevalier cuirassé au milieu de sa large cape rouge qui claque au vent. Apothéose un peu théâtrale, mouvement tumultueux qui nous éloigne de l'immuable éternité de l'Agneau. Lorsque le soleil brille, la grande toile de Rubens semble palpiter d'une nouvelle ardeur; la tension de l'effort humain, comme réchauffée par une véritable fournaise, y atteint son maximum. On ne peut regarder trop longtemps une pareille démonstration qui finit par faire ployer nos propres vertèbres; et on revient vers l'Agneau, encore plus émouvant peut-être dans la lumière d'une fin d'après-midi qui donne toute sa tendresse au violet des robes des apôtres, au bleu des robes des vierges, aux ailes bariolées des anges qui entourent l'autel. Un dernier reflet, reflet un peu mélancolique à cette heure, s'allume sur les lacs lointains dont le miroir brille au fond des bois dans l'échancrure des collines.

Il semble alors que le paysage légèrement estompé retrouve toute la beauté de la campagne flamande, où l'humidité de l'atmosphère transporte les couleurs et leur donne une fraîcheur de coin du ciel bien lavé par le vent et la pluie; cette campagne flamande où un toit, d'ardoise, un mur de brique, un parc de gazon s'allument comme des

fleurs d'eau au milieu d'un étang. Dans le retable, ce n'est pas un étang, c'est le ciel même qui s'élargit comme le plus pur des lacs, mais un lac dont les eaux limpides restent suspendues dans les hauteurs, tandis que sur le sol se réfléchit en couleurs chaudes et transparentes tout ce que l'univers porte sur son écorce de plus beau et de plus durable, non seulement les eaux et les plantes mais surtout les hommes et les femmes qui se réjouissent de faire entendre le chant de leur cœur.

Jean Van Eyck accompagnait sa signature de cette devise invariable *Als ik Kann — Comme je peux*. Peu d'hommes, ayant des yeux et des mains, ont, autant que Hubert et Jean Van Eyck, réalisé à ce degré ce qu'ils ont pu, et même plus qu'ils n'auraient pu s'ils n'avaient été soutenus et inspirés par une grâce toute particulière.

Ils partagent avec quelques rares génies le privilège insigne, la gloire unique de nous avoir fait entrevoir, dès notre vie mortelle, quelque chose du bonheur que la Rédemption de Dieu nous a réservé.

LA CIVILISATION LATINE

Paul TOUPIN

Il est des mots que l'on prononce sans hésitation comme si l'usage qui les a consacrés nous dispensait de les penser. On les aspire et les rejette aussi machinalement que la fumée de nos cigarettes. Civilisation est de ces mots-là. Il doit à sa dernière syllabe des sonorités savantes. Dit au hasard, il impressionne. A la fin d'un discours, il convainc; d'un appel aux armes, il mobilise. Il confère de la profondeur à ce qui semble superficiel et du poids à ce qui paraît vide. Les historiens — ceux qui ne se contentent pas seulement de limiter leurs chroniques au passé mais qui les associent au futur — le jouent carte sur table. N'est-il pas leur meilleur atout ? Il conclut en beauté n'importe quelle platitude. Il a cela de commun avec la garde impériale. Il ne se rend pas. Se rendrait-il que l'interrogatoire auquel il serait soumis, les aveux qu'on en exigerait rendraient son silence suspect. S'il était condamné, ce qu'il fit naître et protégea le serait probablement. Et peut-être que tomberait avec lui le régime qui l'aurait hissé au grand mât de son idéal.

Qu'est-ce que la civilisation ? En dirions-nous ce que Bossuet disait de Dieu : *Dieu est tout mais rien de tout ce que je pense...* Ou ce que Goethe répondait à qui lui parlait d'humanité : *Je ne connais pas l'humanité, je ne connais que des hommes.* La définition du mot eut une singulière évolution, calquée sur les idées des siècles. Furetière, en son dictionnaire de 1690 définit la civilisation comme ce qui rend civil, sociable. Diderot voit en elle l'instruction. Balzac, croyant qu'elle est la société, la prétend une maladie humaine. Enfin monsieur Churchill l'assimile à l'Empire britannique.

Il n'est en définitive que l'admirable définition trouvée par Lecomte de Nouy qui répond à une juste conception. *C'est, écrit-il l'ensemble des modifications apportées aux conditions morales, esthétiques et matérielles de la vie normale de l'homme, sous l'influence du cerveau seul.*

La civilisation latine est donc fille de l'esprit latin. C'est l'esprit latin qui la modela, la développa. C'est à l'esprit latin qu'elle devra son caractère homogène fait de trois réalités bien concrètes : réalité géographique de pays occupant le bassin nord de la Méditerranée. Réalité spirituelle de trois chrétientés fondues en une seule religion catholique. Réalité politique de gouvernements se proclamant nationalités. Ce qui n'implique nullement que les mouvements de l'esprit latin aient eu partout, à la même époque, dans chaque pays, la même intensité et la même fécondité. Rome reste le foyer autour duquel rayonnent l'Italie, la France et l'Espagne. Chacune de ces nations élaborera une Renaissance d'après l'italienne. Et l'on verra un siècle d'Or avec les Médicis, un siècle d'Or avec Philippe II, un siècle d'Or avec Louis XIV. Ce chandelier à trois branches éclairera successivement une Europe qui sera tour à tour italienne, espagnole et française. Mais quelques grandes différences que la civilisation latine puisse nous offrir dans la variété de ses aspects, elle demeure toujours fidèle à elle-même. Et que l'on regardât de Florence, de l'Escorial ou de Versailles, c'est toujours Rome qui était regardée. Cette direction du regard suffisait à faire de la copie un autre original inimitable.

Pourtant, la civilisation latine s'est suffi et s'est préférée dans chacune de ses modalités. Les événements qui changeaient changeaient ses points d'appui. Elle apparaissait chaque fois que triomphant des événements elle leur imposait l'ordre de sa vie morale, esthétique et matérielle. Que les événements dérangent cet ordre si difficilement atteint, encore plus difficilement tenable, et permettent à l'un ou l'autre de ses éléments de prévaloir, que la vie matérielle outrepassât la vie spirituelle, que la vie esthétique fût la vie politique, l'équilibre était rompu. La masse penchait du côté de son poids le plus lourd. Et ainsi vit-on des nations promises au plus grand avenir soudainement s'affaïsser, leur culture périliter, soit que vivant trop de l'esprit, l'esprit les perdit, soit que vivant trop du fer, le fer les fit périr. Peut-être verrons-nous également une civilisation de la technique, par la technique se perdre, tant elle a rendu irrespirable, étouffant, son climat spirituel.

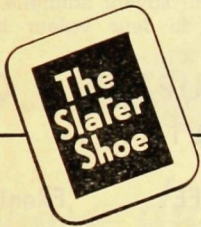
Néanmoins, qui refuserait à la civilisation latine le rôle prépondérant qu'elle joua en Occident ? Comment lui nierait-on ses influences ? Influences infinies. Que voulez-vous ? Pour reprendre une expression classique, les dieux lui furent secourables et les vents favorables. Si favorables que par eux elle implanta dans un Nouveau-Monde qu'elle avait découvert ses racines religieuses et linguistiques. Et le marquait à jamais de son empreinte.

SLATER réunit 4 avantages :

- Élégance
- Résistance
- Chaussant
- Souplesse



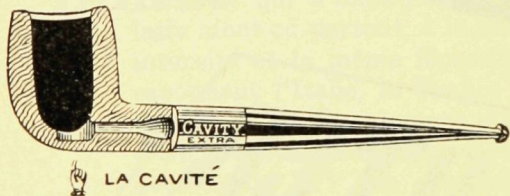
Sans l'ardoise,
nulle chaussure
n'est SLATER



MESSIEURS,

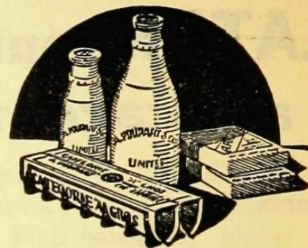
*Délectez-vous en
fumant avec une*

CAVITY DE LUXE



"LA PIPE QUI FUME LE MIEUX"

En vente chez tous les marchands de tabac



Le LAIT est le type de l'aliment complet. Il contient tous les éléments propres à la réparation du corps, à son développement et à l'entretien de la chaleur vitale.

Les travailleurs de la pensée préfèrent le lait et les produits laitiers **POUPART** à cause de leur saveur naturelle, de leur fraîcheur et de leur valeur nutritive.

A. POUPART & CIE
Limitée

1715, rue WOLFE

FRontenac 219

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

LIMITÉE

EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS



AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES

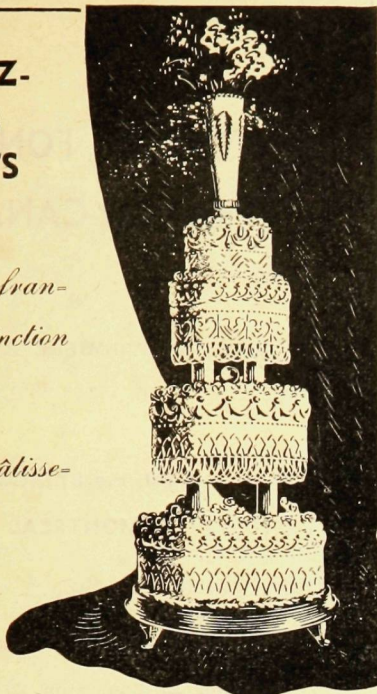
262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1 PL. 3834

**LE RENDEZ-
VOUS DES
GOURMETS**

*Pâtisserie fran-
çaise de distinction*

*Choix de pâtis-
series fines*

DExter 4104



Pâtisserie du Bois
4887 ouest, rue Sherbrooke

Courtiers
en douane

Expéditeurs

transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MArquette 5293

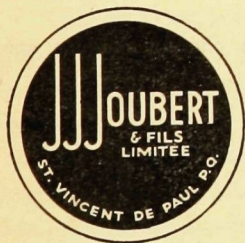
— Montréal

MARINADES

CONFITURES

CONSERVES

MAYONNAISE



JJ JOUBERT & FILS LTÉE

St-Vincent-de-Paul, P. Q.

**COMPAGNIE D'ASSURANCE
SUR LA VIE**

La Sauvegarde

Siège Social :
MONTRÉAL

**CONTRATS D'ASSURANCE-VIE
SOUS TOUTES SES FORMES**

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe est une étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère.

•

AINSI DU LAIT . . .

A prix égal, la qualité **JOUBERT**
l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE
FR. 3121

CRÉDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

5 est, rue ST-JACQUES

MONTREAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg

Régina — Edmonton — Vancouver



Votre téléphone sonne. ● Vous êtes absent. ● Retarderez-vous un client? Un patient? ● Une commande? Non fiez-vous entièrement à

VOTRE SECRÉTAIRE TÉLÉPHONISTE

MA. 9491

•

630 ouest, rue Dorchester

— CH. 320 —

MONTREAL

"20 ans de service sans égal"

LABORATOIRE DESAUTELS, Limitée

Produits pharmaceutiques spécialisés

•

MONTREAL
CANADA

Quelle place, dans l'espace et dans le temps, occupe la civilisation latine... ? Et pourquoi ce temps et cet espace ?

La perspective nous autorise à l'intercaler entre le Moyen Age et les Temps modernes, dans cette période que l'on convient d'appeler la Renaissance.

Deux événements presque apocalyptiques en marquent le commencement et la fin : la chute de Constantinople, la Révolution française.

Le Moyen Age ne devait pas voir fleurir la civilisation latine bien que ses assises l'aient été, car la féodalité et la chevalerie rejoignent l'idée de civilisation latine tout comme le catholicisme médiéval rejoint le catholicisme romain, mais de loin et par un rapport semblable. L'atmosphère en est trop lourde. Ce n'est pas un jeu de mots que d'appeler ces temps gothiques. Ils le sont par leur enthousiasme et leur naïveté, leur ardeur et leur brutalité. C'est l'époque de la Foi totale, absolue, admirablement exprimée dans les cathédrales qui s'édifient, sublimes il est vrai, toutes remplies et ornées de saints et de gargouilles, où tout est structure, où rien ne se tient seul, ne se soutient sans arc-boutant. Tout y est autorité, tout y est dogme. Le corps civil, religieux et linguistique a besoin de contrefort, de château, de fossés et de pont-levis. La dévotion a besoin de statues, la foi de miracles, les familles de blason, l'idéal de devise. L'Europe latine se tient cloîtrée dans les formules de la logique formelle comme le sont les clercs dans les grandes abbayes. L'Eglise n'est pas encore la catholicité. Sa mission humaniste ne lui a pas encore été ordonnée par Jules II. L'idée de la personne humaine, n'est pas encore une pierre d'achoppement, puisqu'elle y est absente. L'homme y est une fatalité dont l'unique liberté est de se débattre entre la rédemption et la damnation, de subsister entre son seigneur et les barbares. Toute la culture de cette période est passagère et les troubadours et les trouvères l'incarnent bien. Le comique y est voisin de la folie. On ne sait pas sourire, on éclate de rire.

Pour des raisons contraires, les Temps modernes s'opposent à la civilisation latine. Cette fois, toute science est science de faits. Le rationalisme a éteint la foi, l'esprit critique jeté le ridicule sur les croyances.

Les avocats brillants de l'Encyclopédie ont fait un procès au christianisme, ce qui n'avait jamais été tenté jusqu'alors. L'idée de la personne humaine est vidée de sa signification spirituelle. Ce n'est plus l'honneur qui parle, c'est le droit. Aux monastères ont succédé les

loges maçonniques. Le clergé s'est sécularisé. Tous les ferments positifs du Moyen Age, qui devaient plus tard former la Renaissance, sont morts. Enfin la Renaissance se présente comme la seule époque capable de répondre aux conditions de vie de la civilisation latine. La spiritualité intense du Moyen Age qui faisait concevoir les Croisades s'allie pour se modérer au scepticisme militant des Temps modernes qui ont conçu les expériences de laboratoires. L'homme n'est plus une fatalité comme il l'était avant et comme il deviendra après. Sa présence est partout. Il occupe tout. Il s'occupe de tout. Il est son art, sa politique. Il devient son théâtre. Le moindre de ses gestes revêt une signification. Il est tel qu'enfin les philosophies anciennes le souhaitaient. Il ose se montrer tel quel, ange et Bête. Il emprunte aux dieux un souci d'éternité, ravit aux insectes la fièvre de l'instant. Le spirituel et le temporel se rencontrent, se juxtaposent, s'identifient même. L'homme réconcilie l'irréconciliable. Il est Grâce et Péchés à la fois. Son destin devient sa vie quotidienne. L'Âme chrétienne se raffine à l'âme païenne. S'il lui reste assez de foi pour croire à son salut et à vouloir le faire, sa foi ne l'occupe pas assez pour qu'il ne puisse pas penser à autre chose. Le doute ne le possède pas encore comme il le possédera en nos temps modernes, alors qu'il est même un credo, mais il possède le doute qui suffit à permettre la distraction aux vérités essentielles.

Encouragé par l'imitation des anciens, l'homme de la civilisation latine sous le plus honorable prétexte de trouver un égal, pour ne pas dire un double de l'âme, lui trouve le corps. Le corps qui avait été l'ennemi le plus irréductible, presque une lèpre, selon le Moyen Age, devient encore une fois, comme il l'avait été chez les Grecs, objet de culte, raison d'art. Il résulte de cette association de l'âme et du corps une esthétique des proportions qui régit tout ce qui s'entreprend alors. Saint Pierre de Rome et Versailles ont la beauté de la proportion avant d'avoir leur beauté particulière. Pour la première fois, l'Europe ressemble comme à elle-même. Elle a trouvé après de longs tâtonnements, d'essais plus ou moins réussis, une commune mesure. Elle sait enfin ses dimensions, tout comme elle sait que la terre est ronde, Et ses dimensions ne sont autres que celles de sa condition, de son *humaine condition*. La contemplation éternelle des choses qu'avait suggérée Athènes se fusionne à leur délectation immédiate, qu'avait suggérée

Rome. Rome elle-même devient ville éternelle. Les monarques ont leur royaume spirituel et le pape son domaine temporel. Il règne une alternance qui ramène tout à l'harmonie.

En politique par exemple, les nations latines aspirent à l'Unité, qu'elle soit la monarchie, la dictature ou le régime totalitaire. Le chef de l'Etat de quelque nom qu'on l'appelle ou qu'il se veut appeler concentre entre ses mains la plus grande somme de pouvoirs possibles puisque l'unité est la condition du pouvoir. De là la formation de sociétés fortement hiérarchisées puisque l'inégalité est un fait naturel. Et pour que règne cette hiérarchie il faut que règne aussi un certain machiavélisme. Et on y préfère l'injustice au désordre.

Machiavélisme d'Alexandre VI ou de Richelieu, fatalement multiforme puisqu'il doit réprimer ici par la force, là par la ruse, afin que converge le mouvement de l'opinion. De là aussi cette utilisation des énergies au service du chef ou du monarque qui séduira les uns et supprimera les autres.

A cette conception et à cette pratique de la politique, la Révolution française mettra un terme. La Révolution française qui était une idée anglaise mais semée en France peut-être pour le plus grand malheur de ce pays. Car le jour où les nations latines cessèrent d'accepter que le monarque fût l'instrument de Dieu, il leur arriva ce qui était arrivé aux Romains qui ne crurent plus leurs Césars fils de Jupiter. Ce fut plus qu'un trône qui tomba mais tout un système social qui s'écroula, mal relevé depuis, car Napoléon ne sera plus qu'une grandiose convulsion impériale et les monarchies qui le suivront dans l'échec, les spasmes d'un corps qui avait été vigoureux mais dont le cœur usé pompait un sang trop pauvre et trop vieilli.

L'autre attentat auquel échappa de justesse la civilisation latine fut celui que perpétra contre sa personne religieuse, la Réforme. Mais un latin de forte trempe para le coup par une Contre-réforme. Ignace de Loyola avait compris dans sa finesse de civilisé ce que Luther avait refusé d'entendre dans sa barbarie, l'humanisme religieux de l'Eglise de Rome. Une rétrospective permet aujourd'hui d'évaluer en gros la perte en spiritualité qu'eût entraîné l'abolition de Rome. Tous ses grands mystiques qui vivaient dans son ombre et qu'elle avait sinon dirigés au moins initiés à un mode de vie dont la valeur dépasse les normes que nous imaginons.

Ainsi voyons-nous la civilisation latine aux prises avec les événements, leur résister ou leur céder selon que l'accompagne ou la délaisse l'esprit latin, qui est son âme et dont elle est le corps.

Mais cet esprit-latin, qui est-il pour exercer tant de pouvoir ? pour tout mener ? Rien de moins, rien de plus, nous a-t-il paru, que ce qui est sa fonction même, la clarté. Car la réduction des formes de vie à l'unité, que ce fût l'unité politique, religieuse ou esthétique, répond à une exigence de clarté. Le Moyen Age, s'il n'eût eu son sens chrétien, eut été un fétiche. Et les gargouilles de ses cathédrales, ses fameuses dames des chevaliers satisfont à un goût de l'obscur et du sombre. La fatalité scientifique de nos temps modernes obéit elle aussi à un fétiche. Mais l'esprit latin en permettant à la personne humaine de se mieux voir lui aura permis de se mieux saisir. L'homme découvre que rien n'est à deux dimensions comme il en était persuadé autrefois, alors qu'il vivait dans le temps et dans l'espace. Il voit enfin qu'il est une dimension qui est la rencontre des deux autres, qui est celle du mouvement, de sa continuité.

Sans doute écrit André Malraux dans sa *Psychologie de l'Art* la découverte technique décisive (d'obtenir le mouvement) appartient-elle à Léonard. Dans toutes les peintures connues jusque-là, vases grecs ou fresques romaines, Byzance, Orient, primitifs chrétiens de toutes les nations, les Flamands comme les Florentins et les Rhénans comme les Vénitiens (et dans presque toutes celles que nous avons découvertes depuis : Egypte, Mésopotamie, Perse, Inde, Mexique) que l'on peignit à fresque, à la miniature ou à l'huile, les peintres avaient dessiné *par le contour*... En estompant les contours, en attirant les limites des objets vers un lointain qui n'était plus le lieu abstrait de la perspective antérieure,... vers un lointain travaillé, dilué par les bleus, Léonard créa un espace qu'on n'avait jamais vu en Europe, qui n'était plus seulement le lieu des corps mais encore attirait personnages et spectateurs à la façon du temps, coulait vers l'immensité. Il fallait d'abord cet estompage pour que Titien brisât la ligne de contour, pour que pût naître le graveur Rembrandt... Il suffit d'adopter la technique de Léonard pour que la figure semblât libérée de la peinture...

Qui mieux que la langue témoignerait de la clarté latine, la langue qui est fonction sociale par excellence. N'est-ce pas un lieu commun que

d'affirmer que les langues latines sont claires? Mais cette clarté, si elle est leur bien est aussi leur triomphe puisqu'elle est leur conquête. Ce n'est pas par le seul jeu de lumière projeté par la mer et le ciel, par tout ce qui confère au paysage méditerranéen sa couleur et sa fraîcheur que le français devint clair. Ni par le seul travail impersonnel des siècles. Il a fallu la Renaissance et avec elle l'intervention directe de ses écrivains, surtout de Montaigne.

Ce conteur d'âme, à la fois librairie et préau, musée et interrogation, découvre à la langue de nouvelles possibilités. Jusqu'aux *Essai*, l'art d'écrire ne se pratiquait pas comme tel. Ecrire était l'occupation officielle des copistes, des traducteurs, le domaine exclusif des érudits ou de quelques originaux. Montaigne, emmuré dans son univers intérieur où il examine les rapports de son moi, c'est-à-dire de sa personnalité, obtient par ses recherches des sonorités qu'on n'avait jamais entendues. Pour la première fois, le matériel sonore qui jusque là avait été la chose où un Rabelais aimait s'ébrouer et qui redeviendra avec Hugo la grotte sonore, pour la première fois, le matériel sonore s'estompe. Au delà de leur signification objective qui avait toujours été celle du dictionnaire, les mots acquièrent une signification subjective qui est celle que leur trouve l'écrivain, La phrase acquiert une structure qui obéit à une ordonnance moins logique qu'intuitive. La personne humaine s'est emparée, s'est saisie du langage pour en faire sa chose à elle. Et l'emploi constant de la métaphore et de l'image dans les *Essais*, c'est-à-dire du sens concret rendu abstrait et du sens abstrait rendu concret indique bien l'ampleur que prend cette révolution.

Grâce à la superposition du sens variable et personnel des mots à leur sens invariable et neutre, la langue étend ses dimensions, s'enrichit de nuances, se précise, enserre davantage la personne humaine à qui elle doit ce nouveau contrôle. Ecrire est devenu un art et les styles peuvent se multiplier. Ils seront ce que sera celui qui écrit... Nerveux, gracieux, fort, âpre, tortueux, éloquent. Et l'histoire des littératures n'est pas ce qu'un Brunetière prétendait et avec lui la Sorbonne, à savoir une évolution des genres. Car en quoi Montaigne critique serait-il moins évolué que Valéry, et Saint-Simon moins bon observateur que Proust? Mais l'évolution de la personne littéraire dont la langue fixe en définitive le reflet.

En n'oubliant pas tout ce que l'art de la peinture et de la sculpture doit à l'Italie, tout ce que la mystique doit à l'Espagne, car les mystiques espagnols au bout de cette nuit des sens qu'ils doivent traverser avant de voir Dieu lancent un grand cri d'amour qui est bien le cri d'une rencontre enfin trouvée, ç'aura été l'honneur de la littérature française d'avoir, en sondant les abîmes du cœur, capté ses battements les plus doux comme les plus forts. soit que ce cœur ait été rongé de passions ou dévoré d'infini. L'amour que Racine désire, le Dieu qui anguisse Pascal, la société que voit Molière, tout ce monde parfois confus mais toujours intelligible et que Montaigne déjà préfigurait sont toutes les manières d'être auxquelles la civilisation avec la Renaissance permet d'accéder. Qu'ils écrivent, l'un, ses tragédies amoureuses, le second son apologétique, le troisième sa satire, chacun contemple à sa façon la personne humaine. Mais il la contemple dans ce frémissement d'un être sur qui jaillit la clarté.

Il en contemple la beauté et parmi tant d'autres découvertes, ce sera la plus importante. Non pas que la beauté commence de se faire apprécier avec la civilisation latine puisque existaient bien avant elle d'autres civilisations qui admiraient d'autres beautés. Toutefois, c'est la civilisation latine qui fait recouvrer à la beauté la place qu'elle détenait en Grèce où elle avait été promue à un rang bien supérieur à celui qu'occupaient ses dieux et ses chefs. Mais le christianisme surgi des catacombes et bouleversant les valeurs établies favorisait peu une beauté qui se proclamait son seul objet. La prise de courant esthétique qui devait transformer le monde s'offrit de la source même du conflit qui aurait pu la tarir. On s'aperçut que les contradictions qui déchiraient l'homme catholique sollicité tour à tour par de vieux rêves païens et par un nouvel idéal chrétien étaient ce qui assurait l'équilibre de la dualité même de la nature. Car si l'homme est hanté par la mort il l'est aussi par la vie. Projeter hors de soi sa part d'immortalité par des moyens mortels avait toujours été le rôle de l'Art. Mais l'art n'avait pas toujours été beau. Il n'avait pas toujours été une stylisation du désir d'être immortel. Ainsi, la civilisation latine renforce la fonction de l'art en l'offrant à la beauté. Du coup, l'homme se délivre du désespoir de se savoir poussière, se dégage des forces obscures du néant, car la civilisation latine lui désigne comme sa vraie patrie ce paradis perdu dont il peut reconstituer la vision tout heureuse.

I — LA SÉPARATION DES POUVOIRS EST-ELLE CONFORME A LA LOI NATURELLE ?

Marie-Louise DUFRENOY
Université de Californie

L'IDÉE DE LOI NATURELLE.

Aristote avait défini, dans son *Éthique*, son concept de la "justice distributive", en posant le principe suivant: "il est nécessaire que l'égalité des choses dépende de celle des personnes,.. car il ne sera jamais juste de donner également à des personnes de conditions diverses... des querelles et des discordes naissent toujours dans la cité, d'une distribution des biens ou des charges qui donne également à des personnes de conditions sociales différentes, ou vice-versa" (V. *Eth.* c.3; 1131 a, 23-24).

C'est pourquoi Saint Thomas déclare dans son commentaire d'Aristote (*Somme théologique*, II-II, q. 61, a, 1-3) qu'il appartient au Chef de l'État de dispenser à chacun sa part des avantages et des charges qui reviennent aux citoyens: l'égalité que requiert la distribution du bien commun et que doit faire respecter le Chef de l'État consiste non pas à faire arithmétiquement la même part à chacun, mais plutôt à mesurer la part de chaque citoyen sur le rapport que celui-ci entretient avec le bien commun lui-même; l'égalité y est proportionnelle: "æqualitas secundum proportionem rerum ad personas". (1, 13)

A. — LA "JUSTICE DISTRIBUTIVE" ET LE POUVOIR ABSOLU.

Nicole Oresme, commentant à son tour le *Livre de Ethiques d'Aristote* (12) fit de la justice distributive l'expression mathématique d'une "loi naturelle" que le Souverain a charge de faire respecter.

Nicole Oresme assujettit le Souverain à la loi naturelle, et, par l'intermédiaire du Souverain, il soumet le Peuple à une loi semblable à celle qui régit le monde physique(12) . .

Avec une remarquable prescience, Nicole Oresme avait reconnu que, dans le domaine sociologique comme dans le domaine des faits physiques, les valeurs dénombrables se multiplient plutôt qu'elles ne s'additionnent, et que ces valeurs se distribuent symétriquement plutôt autour de la moyenne géométrique qu'autour de la moyenne arithmétique.

Oubliée pendant cinq siècles, la signification de la moyenne géométrique fut redécouverte en 1863 par W. Stanley Jevons, au cours de ses recherches relatives à "A serious Fall in the value of Gold", et il faut attendre jusqu'en 1896, la redécouverte, par Pareto, qui y attacha son nom, (11) de la "Loi de Distribution de la Richesse" qui est fondamentalement celle même où Nicole Oresme avait trouvé une expression de la "justice distributive".

B. — LA JUSTICE HARMONIQUE ET LA SÉPARATION DES POUVOIRS.

Comme Nicole Oresme, Jean Bodin voit dans la justice une équitable distribution des biens et des pénalités, ou, pour employer ses propres termes, "le droit partage des loyers et des peines..." (*Rep.* VI. 6, p. 707, édit. franc. de 1593); mais il envisage trois formes de justice qu'il identifie chacune avec l'une des trois filles de Thémis et qu'il représente chacune par l'une des progressions:

a) arithmétique: 3, 9, 15, 21... dans laquelle la différence entre chaque nombre et son voisin demeure constante;

b) géométrique; 3, 9, 27, 81... dans laquelle chaque chiffre, après le premier, est un multiple d'un certain nombre et de son prédécesseur immédiat;

c) harmonique; 2, 4, 6, 8, 12... dans laquelle chaque nombre, après les deux premiers, est un multiple d'un certain nombre et de son pénultième prédécesseur; en particulier, les nombres 4, 6, 8, 12, représentent symboliquement: *lex, aequitas, legis actio, judicis officium* (*De Rep.* VI, p. 1094; édit. latine de 1591).

La théorie de la justice, exprimée en nombre, par laquelle Jean Bodin termine sa République, "peut se ramener à la différence de la

proportion arithmétique et de la proportion géométrique. La justice arithmétique, qui correspond à l'une, est fondée sur l'égalité absolue. Elle a pour expression la démocratie, et pour dernier résultat logique la communauté des biens. La justice géométrique est non plus commutative, mais distributive... elle établit des classes... Elle a pour expression l'aristocratie et comme dernier terme une inégalité extrême. Xénophon tient pour la première... Platon, favorable à l'aristocratie, est partisan de la seconde. Bodin se porte entre les deux philosophies comme médiateur. Il propose comme moyen terme la justice harmonique, qui concilie l'une et l'autre " (2).

Des trois proportions, la première, arithmétique, procède par "mesmes raisons" ou raisons égales, telles que 9, 15, 21; la seconde, géométrique, par "raisons semblables" telles que 3, 9, 27, 81; la dernière, "composée des deux" et dite harmonique, telle que 3, 9, 4, 6, 8, 12, est telle que 3 est à 4 comme 6 à 8 et que 3 est à 6 comme 4 est à 8. (Cf. 3, 14).

La justice "commutative", qui s'apparente à la proportion arithmétique, procédant par raisons égales, considérera tous les citoyens comme égaux et toutes les actions d'une même sorte aussi...

La "justice distributive" procédant comme la progression géométrique par raisons semblables... "récompensera ou punira le noble en noble, le manant en manant..." (3)

"Le gouvernement égal et par proportion arithmétique est naturel aux estats populaires, qui veulent qu'on partage également les estats, les honneurs, les offices"... (*Rep.* VI, 6, p.p. 710-712)

Par contre, "qui voudrait garder par le menu la justice géométrique et apposer la peine eu esgard aux biens et au delict, il ne faudrait jamais faire loy: car la variété des personnes, des faicts, du temps, du lieu, est infinie et incompréhensible..." "Bodin, avec une clairvoyance que nous attendrons après lui jusqu'à Rousseau, a nettement vu et dit que, dans le monde moderne, la question sociale serait avant tout d'ordre économique.

Voilà donc le prince placé entre deux extrêmes à éviter, une oligarchie financière qui écraserait la foule, un communisme qui découragerait l'élite... " (3, p. 369)

En appliquant les principes de la justice harmonique, Bodin espère voir prospérer une classe moyenne nombreuse, donc puissante, qui donnera l'équilibre à la République, car "une grande république

est plus malaisée à diviser: d'autant qu'entre les grands seigneurs et les petits... il s'en trouve de médiocres qui lient les uns aux autres par moyens qui tiennent des uns et des autres et s'accordent avec les extrémités" (*Rep.* VI, 1 p. 373). S'inspirant certainement d'Aristote et sans doute de Bodin, Bacon insiste sur les dangers de l'égalisation ("Shepherds of people had need know the calendars of tempests in state, which are commonly greatest when things grow to equality, as natural tempests are greatest about the Equinoctia" *Essay XV: Of seditions and troubles*) et sur les dangers d'une excessive prééminence de la noblesse ("Even as you may see in coppice woods: if you leave your staddles too thick you shall never have clean underbrush. So in countries if the gentlemen be too many, the commons will be base. *Essay: Of the true greatness of Kingdoms*)

II. — LA THÉORIE DE LA SOUVERAINETÉ

"For so work, the honey bees
Creatures that by a rule of Nature teach
The act of order to a peopled kingdom.
They have a king.

(*King Henry V.* Act I, Sc. II)

A. — L'ÉTAT ROYAL EST HARMONIQUE.

Pour Jean Bodin, "l'estat royal est harmonique et doit se gouverner harmoniquement" (*Rep.* VI, 6, p. 737) à l'exemple de l'harmonie établie dans "les trois mondes, élémentaire, céleste, intelligible, par le grand Roy éternel, pur, unique, simple, indivisible... (qui)... unit les trois ensemble, faisant reluire la splendeur de sa majesté et la douceur de l'harmonie divine en tout ce monde".

"Ce n'est pas par hasard," remarque L.T. More, "que l'idée Cartésienne de Dieu comme le Législateur de l'Univers s'est formulée quarante ans après que Bodin eut exposé sa théorie de la Souveraineté".

"A moitié plongé dans le Moyen Age..., et s'avançant jusqu'au 18^e siècle par ses vues hardies, Bodin semble donner une main à Paracelse, et l'autre à Montesquieu" (2, p. 111).

Cependant, Bodin a compris et défini la monarchie d'une manière personnelle, qui le "distingue fortement des autres publicistes, depuis Aristote jusqu'à Montesquieu. Vainement le pays a-t-il à sa tête une famille royale: si le roi n'y prononce pas *en dernier ressort*, ce pays ne sera pas une monarchie véritable..."

Gardot (g) explique comment Bodin a réussi à concilier les deux notions apparemment opposées de l'autorité absolue du souverain et de la limitation du pouvoir royal par les lois naturelles. "Le roi ne tient rien que de Dieu et de l'épée. Aucun pouvoir politique externe ne saurait s'imposer à lui, aucun pouvoir spirituel non plus (p. 623)... Mais la souveraineté est, d'autre part, limitée, et elle ne comporte pas le pouvoir de violer le *droit*. Elle l'est soit par une série de principes supérieurs d'ordre moral, soit par une série de règles spéciales, de caractère fondamental." (p. 624).

On ne peut donc envisager le partage de la souveraineté entre deux rois gouvernant ensemble... "beaucoup plus aisément se comporteraient trois princes que deux, car le troisième pourrait unir les deux, ou, se joignant avec l'autre, le contraindre de vivre en paix"... "cette vue ne s'applique pas seulement à la monarchie: on peut espérer l'harmonie de la coexistence de trois pouvoirs" (2, p. 288). En fait, remarque Bacon dans ses *Essays*, "During that triumvirate of kings, King Henry the Eighth of England, Francis the First, King of France and Charles the Fifth, Emperor... none of the three could win a palm of ground, but the other two would straightways balance it..."

B. — LA CONCEPTION BODINIENNE DU "POUVOIR CIVIL SUPREME".

La conception de justice harmonique avait conduit Jean Bodin à justifier la division de l'État en trois ordres. "Finis justicia cum cuique tribuens... quod in triplici proportione versatur, arithmetica, geometrica et harmonica, quæ quasi tres filiaè Themidos" (*Juris universi distributio*; cf. aussi *de Rep.* 1129)

L'État, pour Hobbs, devient le Leviathan: "he is a king over all the children of pride" (cf. (6) Walter Elliot, 1947). Georges Lawson adopte en 1657 dans son *Examination of the Political Part of Mr Hobbs, his Leviathan* la conception Bodinienne du pouvoir civil qui peut être qualifié d'absolu en tant qu'il est *solita legibus*, non soumis

aux lois civiles, quoique soumis aux lois naturelles qui expriment la loi divine.

D'ailleurs pour Lawson, il y a deux parties dans la Politique :

La Constitution, qui dispose d'un pouvoir suprême, en la personne d'un individu (ou de plusieurs) et l'Administration, par laquelle s'exerce ce pouvoir. L'indivisibilité de la souveraineté s'applique seulement à la Constitution, non à l'Administration: "There is then a three-fold power civil, or rather three degrees of that power. The first is Legislative, the second Judicial, the third Executive. For Legislation, Judgment, and Execution by the Sword are the three essential acts of Supreme Power Civil in the Administration of a State (1. c., p. 8).

L'actualité des conceptions Bodiniennes de la Souveraineté de l'État est attestée par une référence à Bodin dans un récent article publié par *Times* (11 oct. 1948, p. 29).

III. — LA SÉPARATION DES POUVOIRS

D'après Yung Chi Hœ (14, p. 363), Lawson "a anticipé d'un siècle moins une décade la fameuse théorie de la séparation des pouvoirs... On avait toujours supposé que Montesquieu avait tiré son inspiration de Locke, mais il aurait pu tirer ses propres mots de Lawson..."

Montesquieu a d'ailleurs fort bien pu être influencé par l'économiste Jean-François Melon, qui l'avait devancé, non seulement dans l'emploi de cette formule "*L'Esprit des Lois*", mais encore dans l'expression de la théorie des trois pouvoirs.

Comme Lawson, Melon préconise la séparation des trois pouvoirs dans l'administration.

Sous le couvert d'un conte oriental intitulé *Mahmoud le Gaznévide* (5) il a nettement indiqué le moyen d'effectuer une réforme radicale dans la France du XVIIIe siècle.

"Pour remédier à l'autorité immodérée des gouverneurs, Mahmoud limite leur pouvoir au commandement militaire, et établit, à côté d'eux, des Tribunaux pour juger les Particuliers et des Trésoriers pour la levée des Tributs."

"Ce (*sic*) trois Autoritez indépendantes entr'elles, et dont les fonctions étoient exactement prescrites, se balançoient réciproque-

ment. Aucune n'étoit assez forte pour s'ériger en tyrannie, aucune ne pouvoit anéantir les deux autres."

"D'ailleurs, Melon préconise très nettement la division du travail dans le gouvernement. C'est dans les Conseils particuliers, dit Mahmoud, où chacun de vous sera le Chef, que les Loix seront examinées pour être rapportées au Conseil.

La même théorie est exposée, presque dans les mêmes termes, dans l'*Essai politique sur le Commerce*.

Le système général a ses divisions: chaque ministre agit en conséquence d'un amas de principes qui le conduisent à l'objet principal. Il y a un système d'affaires étrangères, un système de commerce, un système de finance, etc... et chaque division a encore ses subdivisions systématiques."

Il appartenait cependant à Montesquieu de reprendre l'idée des "trois Autoritez indépendantes entr'elles" et de la développer en l'appliquant aux trois branches du gouvernement central, lesquelles deviennent, de ce fait, "trois pouvoirs qui s'équilibrent en s'arrêtant et se limitant réciproquement".(5)

CONCLUSIONS.

Nicole Oresme avait découvert que les phénomènes sociologiques, comme les phénomènes biologiques ou physiques, sont régis par des lois statistiques. Ces lois, dans lesquelles Nicole Oresme voyait l'expression des lois naturelles, ne pouvaient être transgressées par le Souverain, qui avait pour mission de faire respecter la "justice distributive".

Comme Nicole Oresme, Jean Bodin reconnaît la justice comme principe fondamental, initial et suprême des États. D'après lui, la justice est compatible avec l'inégalité, qui est équitable, utile et d'ailleurs naturelle. Hostile à la "justice commutative" destructrice de l'inégalité, Jean Bodin est également hostile à la "justice distributive", qui tend à exagérer les inégalités. Sa théorie de la "justice harmonique" lui permet de justifier la division de l'État en trois ordres et de déclarer qu'il existe un gouvernement bon par essence, parce que propre à assurer le jeu des lois naturelles. Cependant, le fruit que Bodin espérait retirer de ses études, c'était de mieux com-

prendre quelles lois sont nécessaires avec le pouvoir royal, avec l'état populaire et avec l'aristocratie.

Nous reconnaissons ici le plan même de Montesquieu. Mais celui-ci posera surtout le problème des formes de gouvernement, dans le but de trouver la meilleure forme, non pas en soi, mais suivant les temps et les lieux, c'est-à-dire celle qui est adaptée à certaines manifestations de la loi naturelle.

Que pouvons-nous conclure de l'examen des considérations qui précèdent?

Il semble que l'intuition de Nicole Oresme, les tâtonnements inspirés de Jean Bodin, les suggestions de Lawson et de Melon et l'analyse plus fouillée entreprise par Montesquieu permettent de donner une réponse positive à la question que nous avons posée au début de cet article. D'après les philosophes et les économistes-sociologues que nous avons interrogés, la Séparation des Pouvoirs paraît être conforme à la Loi Naturelle.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 — BABIN, E., "Le Tyran", *La Revue de l'Université Laval*, I (6), 403-413, fév. 1947.
- 2 — BAUDRILLART, H., *J. Bodin et son temps. Tableau des théories politiques et des idées économiques au 16e siècle*, Paris, Guillaumin, 1853.
- 3 — CHAUVIRÉ, R., *Jean Bodin, auteur de la République*, Paris, Champion, 1914.
- 4 — DEDIEU, J., *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*, Paris, Lecoffre, 1909.
- 5 — DUFRENOY, M.-L., *L'Orient Romanesque en France, 1704-1789*. T. I., Montréal, Beauchemin, 1946; t. II, Montréal, Beauchemin, 1947.
- 6 — ELLIOT, Walter, "The Centaurs, or Science and rulers," *The Lancet*, July 1947, p. 41-44.
- 7 — ÉRRERA, P., *Un précurseur de Montesquieu, J. Bodin*, Anvers, de Bæker, 1896.
- 8 — FOURNOL, E., *Bodin, prédécesseur de Montesquieu*, Paris, thèse Faculté de Droit, 1896.
- 9 — GARDOT, A., "Jean Bodin, sa place parmi les fondateurs du Droit international," *Académie de Droit International, Recueil des Cours*, t. 51, 1934, p. 545-547.
- 10 — MORE, L.T., *The Dogma of Evolution*, Princeton Univ. Press, 1924.
- 11 — MOURE, BARON, "Définitions de l'inégalité des revenus et utilisation de la formule de Pareto," *J. Soc. Statistique Paris*, 1943.
- 12 — ORESME, Maître Nicole, *Le Livre de Ethiques d'Aristote*, published from the text of M.S. 2902, Bibl. Roy. de Belgique, with a critical introduction and Notes, by A.D. Menut. New York, Stechert, 1940.
- 13 — OSTIGUY, R., "De la nature du Droit selon Saint Thomas," *Revue de l'Université d'Ottawa*, 17 (2) 69*-112*, 1947.
- 14 — YUNG CHI HOE, *The Origin of Parliamentary Sovereignty or "mixed Monarchy", being a study of the political implications of Calvinism and Bodinism*, Shanghai, 1935.

LES DEUX GUERRES CANADO-AMÉRICAINES

ROGER DUHAMEL

Professeur à la Faculté des Lettres

Pour dégager les lignes principales de notre politique extérieure envisagée dans son évolution historique, il est indispensable de s'arrêter à certains points marquants, à certaines bornes miliaires. Nous écartons immédiatement les événements du régime français. La Nouvelle-France n'étant qu'une colonie entièrement soumise à la couronne et ne disposant d'aucune initiative dans le choix de ses alliances, la question se fût-elle même posée. La lutte contre l'Iroquois d'abord, contre l'Anglais ensuite, était en quelque sorte inscrite dans la géographie du continent. Les colons devaient faire le coup de feu et labouraient leurs champs, tenant la charrue d'une main et le mousquet de l'autre. Des troupes régulières, toujours insuffisantes aux exigences d'un territoire étendu et peu densément peuplé, venaient de France pour tenter d'assurer l'autorité de la mère-patrie sur ces vastes espaces. Ce qui devait arriver se produisit fatalement: un jour, un drapeau différent flotterait sur la citadelle de Québec, Le grand rêve d'un empire français d'Amérique ne connaîtrait jamais son accomplissement.

Après la cession, les problèmes se posent différemment. Un groupe homogène de langue et de culture françaises doit s'adapter à des institutions britanniques pour lesquelles il n'est nullement préparé. C'est dire que dès l'instant où se poseront des difficultés internationales, il y aura lieu de s'inquiéter des réactions difficilement prévisibles de ce groupe. Et cette épreuve ne tardera pas à se présenter. Ce sera la révolution des treize colonies britanniques du littoral atlantique, désireuses de secouer le joug de Londres et de conquérir leur indépen-

dance. Dans cette conjoncture, comment se conduiront les autres colonies, celles de la Nouvelle-Ecosse et du Québec ?

Deux causes principales rendent compte de la rébellion des treize colonies. En premier lieu, il y a l'esprit d'indépendance d'une bonne partie de la population, qui dépasse deux millions et dont plusieurs n'ont jamais vu l'Angleterre. Ils se sentent avant tout attachés à leur pays et subissent malaisément les directives britanniques. Beaucoup d'immigrants sont au reste des mécontents : des puritains désireux de se soustraire aux influences des Stuarts, des catholiques redoutant les persécutions de Cromwell. Tous ces gens, pendant un temps ont de plus ou moins bon gré accepté la tutelle britannique, car ils craignent la colonie française de Québec, ils ont besoin de la marine anglaise pour protéger leurs propres établissements. Mais du jour où la Nouvelle-France n'est plus un danger, le sentiment évolue rapidement.

Il serait peut-être possible d'enrayer ce courant de désaffection, mais la Grande-Bretagne manifeste des signes de myopie politique. Elle multiplie les maladresses, à tel point que c'est à son impéritie qu'il faut attribuer la seconde cause de la perte des colonies américaines. Sans doute la Guerre de Sept ans lui a-t-elle coûté très cher ; il est alors naturel qu'elle songe à faire partager son fardeau par ses colonies. Cette opération fiscale ne tient aucun compte des légitimes susceptibilités de ses sujets d'Amérique qui la jugent sans retard comme une intolérable provocation et une entrave dangereuse à la liberté de leur commerce.

Le Parlement vote donc en 1763 l'Acte du Timbre, en vertu duquel les pièces officielles, testaments, hypothèques, contrats, polices d'assurances, ne sont légales que si elles portent un timbre officiel, dont le revenu doit défrayer le coût des dépenses coloniales. Le Parlement adopte également des mesures de navigation et de commerce, qui sont aussitôt jugées vexatoires, puisqu'elles obligent les colonies à s'approvisionner exclusivement dans la métropole, à n'exporter leurs produits qu'en Grande-Bretagne, et à n'effectuer ces transports que sur des navires anglais. L'opposition se fait aussitôt véhémement. En 1766, le gouvernement se voit dans l'obligation de rappeler cette législation, mais, l'année suivante, fait voter un projet de loi établissant de nouveaux impôts sur le verre, le plomb, les peintures, le papier et le thé. En 1770, lord North entreprend de corriger ces excès, mais pour maintenir le principe, pour sauver la face, il retient l'impôt sur le thé.

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

On ne saurait surestimer l'importance de l'enseignement des Beaux-Arts pour l'avancement de notre peuple. Cet enseignement a fait des progrès considérables, depuis quelques années, sous l'impulsion que lui a donnée le Secrétariat de la Province.

Jeunes gens, jeunes filles qu'attirent l'Architecture, le Dessin, la Peinture, l'Aquarelle, la Sculpture statuaire et ornementale et l'Art décoratif (théorique et pratique), etc., etc., suivez les cours des Ecoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec, deux institutions d'enseignement supérieur et foyers de haute culture.

ENSEIGNEMENT GRATUIT — FRAIS D'INSCRIPTION : \$1.00

Pour renseignements, s'adresser au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 3450, rue St-Urbain, Montréal, ou au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 37, rue St-Joachim, Québec.

OMER COTÉ, C.R.

Secrétaire de la Province.

Pour votre

LABORATOIRE

APPAREILS

VERRERIE

REACTIFS

Adressez-vous à

**CANADIAN LABORATORY
SUPPLIES, LIMITED,**

403 ouest, St-Paul
MONTREAL, Québec.

Un gant signé

ACME

est toujours chic

FORMES ET COULEURS

Revue des arts, du goût et des idées
MUSIQUE

Magnifique numéro sur la Musique contem-
poraine. Nombreuses illustrations.
PRIX : 3.00

MEDECINE

Médecine contemporaine et ses problèmes.
Nombreuses illustrations.
PRIX : 3.00

RAPPEL.

La scène — U.S.A. — La demeure — La mer
— Paris — La montagne — Le cheval — La
table — L'art et la guerre — Tapisseries —
Caractères —

PRIX de chaque numéro : 3.00

L'ILLUSTRATION DE NOEL

Superbe numéro. PRIX 3.50

PLAISIR DE FRANCE

PRIX numéro de Noël : 3.25

Demandez notre liste de prix pour abonnc-
ment aux meilleures revues de Paris.

LIBRAIRIE J. A. PONY Ltée

554 est, rue Ste-Catherine

“AGENCE LAROUSSE- CANADA”

- Larousse XXe siècle
- Grand Memento encyclopédique Larousse
- Larousse médical
- Larousse gastronomique
- La musique
- La mythologie, etc.

Agents exclusifs pour le Canada

LES SOCIETES JEAN BONNEL

4450 St-Denis

— PL. 9875*

— Montréal —

ÉTUDIANTS, PARENTS, ÉDUCATEURS, CHEFS D'ENTREPRISES

L'INSTITUT CANADIEN D'ORIENTATION PROFESSIONNELLE

vous offre ses services :

Examens complets d'orientation professionnelle et scolaire
Tests mentaux et d'aptitudes — Entrevues psychologiques

Directeur : Monsieur W. ETHIER, P.S.S., D.Ph.

4327, rue Saint-Hubert, MONTREAL

FRontenac 2414

MONTREAL

PARIS

BUENOS AIRES

MILLET, ROUX & CIE, LIMITÉE

Montréal :

1215-17, rue St-Denis



Québec :

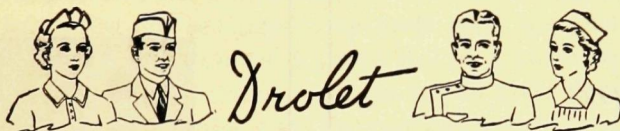
286, rue St-Joseph

PRODUITS SCIENTIFIQUES SELECTIONNES
INSTRUMENTS POUR LA MEDECINE ET LA CHIRURGIE

Tél. DOLLARD 7910

TEL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC

Tél. CR. 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

LA PLOMBERIE NATIONALE, ENRG.

Réparations et améliorations

Service rapide

Adéland Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue St-Viateur



Derniers devoirs ...

— Laissez-nous vous assister dans vos
derniers devoirs envers ceux qui partent.
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

●

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

CENCO

LA MARQUE
DE
QUALITE

APPAREILS

pour votre

LABORATOIRE

de

PHYSIQUE

de

CHIMIE

ou de

BIOLOGIE

Ameublement de classe et de laboratoire

CENTRAL SCIENTIFIC COMPANY

OF CANADA LIMITED

7275, rue Saint-Urbain

Montréal 14, Qué.

CALUMET 6077

*Galerie
de tableaux*

L'ART FRANÇAIS

Louis-A. LANGE

370 ouest, LAURIER

Spécialité d'œuvres
d'artistes canadiens

● NOUS FAISONS L'ENCADREMENT ●



En 1773, pour protester contre les soldats britanniques venus faire respecter la loi, des citoyens de Boston jettent à l'eau toute une cargaison de thé. C'est cet événement qui porte dans l'histoire le nom de *Boston Tea Party*, c'est cet événement qui déclenche la révolution américaine. Des engagements ont lieu à Lexington et à Concord, les troupes britanniques du général Gage subissent un échec à Bunker Hill. Peut-être serait-il encore possible de limiter les dégâts, mais les esprits sont trop montés, un congrès se réunit à Philadelphie dans l'hiver de 1775-6 et, le 4 juillet 1776, la Déclaration d'indépendance est proclamée.

Dans tout cela, quelle est l'attitude des Canadiens, mis en face de leur première décision de politique internationale? On comprendra que les révoltés n'aient rien négligé pour s'assurer des concours qu'ils jugent très précieux. En Nouvelle-Écosse, où une bonne partie de la population provient de la Nouvelle-Angleterre, on ne peut pas ne pas envisager avec une certaine sympathie les efforts des coloniaux pour parvenir à l'indépendance, mais cette sympathie ne se traduit jamais par une opposition ouverte au gouvernement britannique. Sans doute beaucoup de ces gens partagent-ils l'avis exprimé par la population de Yarmouth: « Nous professons tous être de véritables amis et de loyaux sujets de Georges, notre Roi. Nous sommes presque tous nés en Nouvelle-Angleterre, nos pères, nos frères et nos sœurs sont dans ce pays. Divisés entre nos sentiments naturels pour nos plus proches parents et la bonne foi et l'amitié à notre Roi et à notre pays, nous voulons savoir s'il nous est permis à ce moment de vivre dans un état de paix, la seule situation que nous envisagions pour pouvoir vivre avec nos femmes et nos enfants dans un état de sécurité tolérable ». Cette volonté d'abstention exprime le sentiment majoritaire. C'est peut-être à Halifax que l'opinion est la plus hostile contre la Nouvelle-Angleterre; Halifax est en effet une base navale et militaire qui tire d'importants revenus de l'argent qu'y dépense le gouvernement britannique.

Pour apprécier les réactions de Québec, il importe de distinguer entre la population française et la poignée de marchands anglais qui se sont installés au lendemain de la cession et entendent voir prospérer rapidement leurs affaires. Ces marchands sont très mécontents de l'Acte de Québec, adopté quelques mois plus tôt, et qui corrige certains dénis de justice commis lors du traité de 1763. D'autre part, ils

ne sont guère empressés à perdre le marché anglais pour l'écoulement de leurs fourrures. Les Canadiens de langue française n'ont pas évidemment les mêmes préoccupations. Ils n'ont pas eu le temps d'oublier les malheurs de la Guerre de Sept Ans et les exactions de leurs conquérants. D'autre part, ils reconnaissent les gains accomplis par l'Acte de Québec, même si on leur souffle, des treize colonies, qu'il ne s'agit que d'un leurre pour surprendre leur bonne foi. Ils n'entretiennent pas une confiance excessive à l'endroit des troupes américaines qui les obligent à accepter la monnaie américaine qu'ils estiment sans valeur.

Pendant un temps, il existe du flottement dans l'opinion canadienne-française, mais finalement la loyauté au souverain l'emporte sur les velléités d'indépendance, peut-être parce que l'on devine confusément que l'issue ne peut être l'indépendance, que le choix est posé entre demeurer une colonie britannique susceptible d'une émancipation progressive ou devenir une quatorzième colonie de la future Union américaine. La fidélité de la population française est surtout le résultat des directives données par notre élite. L'évêque de Québec, Mgr Briand, enjoint à ses ouailles de ne pas se laisser séduire par les agents américains. Dans son mandement du 22 mai 1775, il déclare: « Une troupe de sujets révoltés contre leur légitime souverain, qui est en même temps le nôtre, vient de faire une irruption dans cette province, moins dans l'espérance de s'y pouvoir soutenir que dans la vue de nous entraîner dans leur révolte, ou au moins de nous engager à ne pas nous opposer à leur pernicieux dessein. La bonté singulière et la douceur avec laquelle nous avons été gouvernés de la part de Sa Très Gracieuse Majesté le roi George III, depuis que, par le sort des armes, nous avons été soumis à son empire, les faveurs récentes dont il vient de nous combler, en nous rendant l'usage de nos lois, le libre exercice de notre religion, et en nous faisant participer à tous les privilèges et avantages des sujets britanniques, suffiraient sans doute pour exciter votre reconnaissance et votre zèle à soutenir les intérêts de la couronne de Grande-Bretagne. Mais des motifs encore plus pressants doivent parler à votre cœur pour le moment présent. Vos serments, votre religion, vous imposent une obligation indispensable de défendre de tout votre pouvoir votre patrie et votre vie. Fermez donc, chers Canadiens, les oreilles, et n'écoutez pas les séditeux qui cherchent à vous rendre malheureux, et à étouffer dans vos cœurs les sentiments de soumission à vos légitimes supérieurs que l'éducation et la religion y

avaient gravés. Portez-vous avec joie à tout ce qui vous sera commandé de la part d'un gouverneur bienfaisant, qui n'a d'autres vues que vos intérêts et votre bonheur. Il ne s'agit pas de porter la guerre dans les provinces éloignées: on vous demande seulement un coup de main pour repousser l'ennemi, et empêcher l'invasion dont cette province est menacée. La voix de la religion et celle de vos intérêts se trouvent ici réunies, et nous assurent de votre zèle à défendre nos frontières et nos possessions ». ¹

Un appel aussi précis emportera les dernières résistances. On comprend que Mgr Briand juge plus avantageux pour les Canadiens français de se refuser à la domination américaine. On comprend également qu'il voit dans la fidélité au gouvernement britannique des garanties plus solides pour la sécurité de l'Église catholique, puisque les puritains des treize colonies s'opposent à l'établissement d'une église épiscopaliennne et qu'ils interdisent à un évêque anglican de poser le pied sur leur territoire. Toutefois, on eût préféré que l'évêque de Québec n'employât pas des formules d'une aussi plate soumission. Son loyalisme nous paraît trop absolu, provenir d'un élan du cœur que nous ne parvenons pas à nous expliquer. Il pose au reste un précédent dangereux qui devra être à mainte reprise exploité contre nous plus tard.

En tout cas, notre élite partage les sentiments du clergé. Parmi les défenseurs du fort Saint-Jean, on trouve les noms de MM. de Belestre, de Longueuil, de Lotbinière, de Rouville, de Boucherville, de Lacorne, de la Bruère, de Saint-Ours, de Martigny, d'Eschambault, de la Madeleine, de Montesson, de Rigauville, de Salaberry, de Tonnacour, Florimont, Juchereau, Duchesnay, en plus de représentants de nos professions et de notre haut commerce, comme MM. Perthuis, Hervieux, Gaucher, Giasson, Beaubien, Lamarque, Demusseau, Foucher, Moquin, etc. ².

Montréal subit quelque temps l'occupation américaine. Québec est soumis à un siège; le 31 décembre 1775, Arnold et Montgomery tentent vainement de s'emparer de la ville. Au printemps, l'arrivée de vaisseaux anglais oblige les Américains à se retirer et Carleton

1. *Mandements des évêques de Québec*. A. Côté, Québec 1888, t. II, p. 264.

2. cf. Thomas Chapais, *Cours d'histoire du Canada*. B. Valiquette, Montréal 1944, t. I, pp. 202-3.

les repousse au delà des frontières canadiennes. La guerre anglo-américaine ne se poursuivra plus désormais sur notre territoire.

Le traité de Versailles de 1783 met fin à ce conflit et consacre officiellement l'indépendance des États-Unis. Dans la négociation de ce traité, on a reproché, non sans raison, aux Anglais de s'être assez peu souciés des intérêts de leurs colonies demeurées fidèles; c'est très probablement parce qu'à Londres même on ne se rendait pas suffisamment compte des éléments géographiques de la situation. La question des frontières est résolue avec un empirisme assez décevant. En premier lieu, les marchands canadiens sont extrêmement irrités du fait que la ligne de démarcation ne s'étend pas au sud de l'Ohio, tel qu'il avait été précédemment arrêté dans l'Acte de Québec; ils redoutent de perdre leur commerce au sud des Grands Lacs. Pendant plusieurs années, ils essaieront, sans obtenir satisfaction, de faire modifier cette décision.

Il y a aussi le problème de la frontière du Maine. Cet État américain se prolonge à tel point vers le nord qu'il menace de créer un couloir entre Québec et la Nouvelle-Écosse; le portage du Témiscouata, seule route de terre, n'est plus une voie de communication très sûre. En 1794, par le traité Jay, la Grande-Bretagne se lie à accepter les conclusions d'une commission au sujet de cette frontière. Mais l'on verra que la question du Maine rebondira au siècle suivant et suscitera de nouvelles négociations.

Les années passent. Nos rapports avec les nouveaux États-Unis manquent de cordialité, mais certains accrochages épisodiques ne justifieraient sans doute jamais un conflit, si des facteurs n'intervenaient qui nous sont étrangers, mais dont nous aurons à subir les conséquences. Et c'est ainsi que peu à peu se préparera le climat qui facilitera en 1812 le déclenchement de la seule guerre que, jusqu'à nos jours, nous aurons à livrer contre notre voisin du sud.

La guerre fait rage en Europe; Napoléon a conquis tout le continent, seule l'Angleterre résiste et s'épuise à lui tenir tête. Les États-Unis regardent la scène; certains Américains admirent l'obstination héroïque de leur ancienne mère-patrie, tandis que d'autres ne peuvent oublier l'aide qu'ils ont reçue de la France pour assurer leur libération de la tutelle britannique. Il existe une inévitable animosité entre ceux qui ont combattu les uns contre les autres trente ans auparavant.

Les Américains n'éprouvent aucun désir de participer à un conflit

européen qui ne les concerne pas directement. Ils souhaitent demeurer neutres et bénéficier de la liberté des mers, c'est-à-dire sillonner sans encombres les grandes routes maritimes pour transporter leurs produits dans les différents ports européens. Ce souci mercantile n'a rien que de très légitime, mais il s'accommode mal des exigences militaires des nations belligérantes. Ainsi, la Grande-Bretagne, fière de la supériorité de sa marine, entend-elle tenir le conquérant en échec en organisant le blocus de l'Europe. Elle tient à pratiquer le droit de recherche qui lui permet de visiter les navires en mer pour savoir s'ils ne contiennent pas des marchandises susceptibles d'aider Napoléon ou des marins britanniques servant sur des vaisseaux américains. Les États-Unis éprouvent beaucoup de ressentiment de ces mesures, qu'ils jugent attentatoires à leurs droits. Toutefois, pour éviter de graves inconvénients, le président Jefferson, en décembre 1807, a fait voter par le Congrès une loi d'embargo interdisant aux navires américains de faire le commerce océanique. La Nouvelle-Angleterre réagit très mal à cette décision qui la prive des revenus de son commerce et elle entreprend la contrebande en direction de la Nouvelle-Écosse et du Canada, si bien que pendant un temps les opérations commerciales s'intensifient à Montréal, à Québec et à Halifax.

Outre ces difficultés, les Américains se plaignent de la situation qui prévaut dans l'ouest. Les Indiens bravent constamment leur autorité et l'on croit que cette hostilité des premiers habitants du pays n'est nullement spontanée, qu'elle est soigneusement provoquée et entretenue par des éléments britanniques. Les Américains constatent aussi qu'il y a dans le Haut-Canada de bonnes terres qui ne sont pas exploitées. Pourquoi ne pas s'en emparer, d'autant plus qu'à l'heure actuelle l'Angleterre est entièrement absorbée en Europe et qu'il ne lui sera pas possible d'opposer une bien vive résistance aux assaillants ?

Nos voisins font preuve d'un optimisme sans mélange. Jefferson écrit à Monroe : « L'acquisition du Canada jusqu'aux environs de Québec, cette année, sera l'affaire d'une simple marche ». Le secrétaire à la Guerre, Eustis, parle à peu près le même langage : « Nous pouvons prendre les Canadas sans soldats ; nous n'avons qu'à envoyer des officiers dans les provinces, et le peuple désaffectionné de son gouvernement va se rallier autour de notre drapeau »³. On verrait tou-

3. William Wood, *Canada in the War of 1812*. Dans *Canada and its Provinces*, t. III, p. 201.

tefois à l'usage que les circonstances ne seraient pas tout à fait aussi favorables que les Américains l'imaginaient complaisamment.

Mais les événements se précipitent. Pour amadouer les États-Unis, Napoléon propose, en 1810, de révoquer ses décrets de Berlin et de Milan, qui ordonnaient la saisie de tout navire touchant un port anglais, à condition que les États-Unis fassent respecter leurs droits par l'Angleterre. Le congrès rompt alors tout commerce avec l'Angleterre. Et le sentiment antibritannique s'accroît de mois en mois. Si bien que le 1er juin 1812, le président réclame du Congrès une déclaration de guerre en invoquant l'enrôlement forcé des marins américains, la visite des navires marchands par des croiseurs britanniques et le blocus du littoral européen.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de s'étendre sur les opérations militaires. Qu'il suffise d'indiquer ici les grandes lignes. En 1812, les troupes anglo-canadiennes déjouent la confiance excessive des Américains : Brock repousse Hull, Sheaffe l'emporte sur Van Renselaer à Queenston Heights, Prevost enraie l'avance de Dearborn au lac Champlain. Mais les opérations navales ne sont pas aussi favorables, les Américains parvenant à s'emparer de la *Guerrière*, du *Frolic*, du *Macedonian* et du *Java*. En 1813, la fortune change de camp. Harrison a raison du général anglais Procter à Moraviantown, les Américains se saisissent de York et les armées de Wilkinson et de Hampton se dirigent vers Montréal. Toutefois, Wilkinson est arrêté à Chrysler's Farm, tandis que Salaberry remporte contre Hampton la remarquable victoire de Châteauguay. Les hostilités se poursuivent en 1814 avec des résultats variables ; les Américains échouent à Lundy's Lane et Prevost ne parvient pas à se rendre au lac Champlain, alors que bientôt la paix en Europe mettra fin à ces querelles d'Amérique.

Les négociations diplomatiques aboutissent au traité de Gand, signé le 24 décembre 1814. Chacun réclame évidemment le maximum. Les plénipotentiaires britanniques souhaiteraient plus de sécurité pour leurs colonies. En définitive, les revendications territoriales ne sont pas retenues, les frontières demeurent telles que fixées par le traité de 1783, sous réserve de quelques ajustements secondaires. En 1818, on établira au 49e degré de latitude la ligne de démarcation s'étendant du lac des Bois à la chaîne des Rocheuses ; il sera moins facile de s'entendre sur la frontière du Maine et du Nouveau-Brunswick, qui ne sera définitivement arrêtée qu'en 1842.

Les Anglais demandent le désarmement des vaisseaux américains sur les Grands Lacs. Grâce à l'accord Rush-Bagot de 1817, ce désarmement devient bilatéral, s'étendant aux navires des deux pays, chacun devant se limiter exclusivement à des forces policières. Jusqu'à nos jours, cet accord a toujours été respecté. C'est un exemple de règlement pacifique entre deux peuples voisins désireux de maintenir la bonne entente et l'harmonie.

Dans l'ensemble, nos marchands de fourrures sont mécontents de la tournure des événements. Ils espéraient que les Anglais corrigeraient leurs erreurs de 1783. D'autre part, il existe un texte peu connu et fort révélateur qu'il paraît opportun de citer ici. Il émane de John Strachan, qui deviendra plus tard évêque de Toronto, et qui est un impérialiste et un tory. Voici ce qu'il dit :

« ...Nous venons d'apprendre que les conditions de paix ont été signées à Gand et ratifiées par le Prince Régent. Nos plénipotentiaires ne possédaient pas beaucoup, je le crains, de sagesse et de fermeté. Je m'inquiète de voir les articles.

Ce pays a certainement retiré plusieurs avantages de la guerre et si une ligne politique opportune était adoptée, il deviendra un précieux élément dans l'Empire britannique.

Considérant les vastes dépenses occasionnées par la guerre, il est très vrai qu'on a dépensé dans ce pays beaucoup plus d'argent que vaut le sol, mais ce n'est pas la manière convenable de poser le problème. Ces colonies sont les vestiges de temps plus heureux, le souvenir de la puissance et du succès de l'Empire britannique sous le plus brillant de ses gouvernements, et elles ne pouvaient être abandonnées sans bassesse.

Elles ont également reçu les loyalistes pendant la rébellion américaine et elles ont des titres à la protection de la mère-patrie, des titres irrésistibles pour une nation magnanime. Mais les habitants des Canadas n'ont rien eu à voir à l'origine de la guerre, ils devaient devenir ses victimes, les causes étant des questions nationales d'intérêt vital pour le bien-être et la prospérité de l'Empire britannique. Les grandes dépenses entraînées par la conduite de la guerre ne devraient donc pas être imputable aux Canadas »⁴.

4. cité par Glazebrook, op. cit., pp. 41-2.

Ce texte est curieux, puisqu'il nous montre un impérialiste profondément convaincu qui ne peut toutefois s'interdire de protester contre des frais encourus par notre pays pour une guerre dont il ne fournissait que le théâtre, n'ayant aucun grief sérieux contre les États-Unis. Déjà, notre association avec la Grande-Bretagne se révélait lourde pour l'avenir du Canada.

La guerre de 1812 a toutefois pour nous cet avantage qu'elle constitue une épreuve de solidarité nationale. Tous les Canadiens se rendent compte qu'ils appartiennent à une patrie commune, qu'ils possèdent des intérêts en commun, des intérêts différents de ceux de tout autre pays. Les Canadiens français font magnifiquement la preuve de leur patriotisme canadien. Commentant la victoire canadienne-française de Châteauguay, un historien probe, quoique trop loyaliste à notre gré, sir Thomas Chapais s'écrie: « Châteauguay, c'était notre réponse aux imputations de Craig, de Ryland et de Sewell. Châteauguay, c'était notre vengeance. Châteauguay, c'était l'affirmation de notre indéniable loyalisme et de notre patriotisme ardent. Châteauguay, c'était l'illustration héroïque de la mentalité nationale qui s'était lentement formée, grâce à la direction clairvoyante de nos chefs religieux et civils, à travers nos vicissitudes et nos luttes, de 1763 à 1813! Quel chemin nous avons parcouru depuis 1775!⁵ » Certes l'historien a raison de se réjouir, puisqu'il voit, justement, dans la guerre de 1812, la démonstration de notre patriotisme canadien. L'ombre au tableau, c'est que trop de nôtres confondront abusivement patriotisme canadien et loyalisme britannique. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il ne s'agit pas là de synonymes?

Mais les peuples se désintéressent rapidement des guerres, qu'elles soient gagnées ou perdues; ils ont hâte qu'on leur permette de poursuivre leur existence quotidienne. Les Canadiens n'avaient pas au reste à se plaindre des règlements intervenus; c'était à peu près le *statu quo ante*. Il est donc naturel qu'à partir de 1815 la population se tourne davantage vers des questions domestiques, qui deviendront de plus en plus captivantes et qui aboutiront, après de nombreuses passes d'armes, à la levée de boucliers de 1837.

Toutefois, les deux guerres canado-américaines, dans l'espace d'une trentaine d'années, sont de nature à faire réfléchir les dirigeants

5. Thomas Chapais, op.cit., t. II, p. 268.

du pays, agissant ici au nom de la métropole. La défense canadienne se pose en termes précis; on ne sait le jour où, à la suite d'un incident de frontière ou d'une rivalité commerciale, de nouvelles hostilités se déclareront. D'autant plus qu'il est désormais possible d'utiliser l'expérience acquise, une expérience précieuse à plusieurs égards. Il est en effet démontré que si le Canada ne peut jamais espérer mener une campagne offensive contre les États-Unis, sur le territoire américain, la défense demeure possible, voire victorieuse. De même, on s'est rendu compte que la composition des forces militaires est satisfaisante. Il ne s'agit donc que d'améliorer le système dont le principe s'est révélé sage. Ce qui importe davantage, c'est d'établir des bases navales et des forts militaires. Si la valeur des troupes régulières britanniques et de la marine royale permet d'entrevoir dans l'avenir des résultats avantageux, d'autre part ces éléments qui entreraient en jeu dès le début d'une prochaine campagne ne seraient efficaces qu'autant qu'il est possible de compter sur d'importantes réserves de la milice canadienne.

En 1825, sir James Carmichael-Smyth arrive au Canada à la tête d'une commission d'enquête pour procéder à l'inspection de l'état des travaux de défense dans le pays. L'année suivante, il est en mesure d'émettre un certain nombre de recommandations dont toutes ne sont pas rigoureusement suivies, comme il est d'usage en pareille circonstance, dont plusieurs cependant deviennent des réalités. Sir Carmichael-Smyth reconnaît d'abord que la défense du pays n'est nullement chimérique, pourvu qu'on prenne les moyens requis pour l'assurer. Il suggère la construction de certains forts et de quelques nouvelles voies de communications, le maintien de positions solides sur les Grands-Lacs, l'utilisation des troupes régulières d'outre-mer à tous les points stratégiques et l'abandon des endroits d'intérêt secondaire à la milice locale⁶. C'est ainsi que le gouvernement entreprend la construction du Canal Rideau qui fournit un passage préservé entre Montréal et le lac Ontario et que des sommes considérables sont affectées à des travaux de fortification à Halifax, Québec, Kingston et ailleurs.

L'accord Rush-Bagot de 1817 prévoit bien le désarmement des navires américains et canadiens en service sur les Grands Lacs, mais

6. C. F. Hamilton, *Defence 1812-1912*. Dans *Canada and its Provinces*, t. VII, p. 386.

des clauses de cette nature ne s'exécutent pas du jour au lendemain. Il se produit toujours des résistances et des atteroiements de part et d'autre. Peut-on vraiment désarmer, quand l'on a quelque raison de croire que le pays voisin construit secrètement des vaisseaux de guerre? Et, au surplus, un navire marchand ne peut-il pas se transformer aisément en un navire de guerre? Ne perdons pas de vue l'expérience récente des avions de transport devenus, en un tournemain, des appareils de combat. De semblables inquiétudes hantent les esprits au siècle dernier. En fait, ce n'est pas avant 1843 que le gouvernement britannique estimera prudent de diminuer considérablement le tonnage en service sur les Lacs.

S'il est donc admis que le Canada peut être défendu, étant donné qu'il est prévisible qu'il ne sera attaqué que sur quelques points et non pas sur toute l'étendue de la frontière commune, reste à voir la question des troupes chargées d'assurer la sécurité de notre territoire. Des réguliers britanniques demeurent en permanence au Canada. Leur nombre toutefois varie avec les années; s'ils sont moins de 5,000 en 1835, leur chiffre dépasse les 15,000 quelques années plus tard. Quant aux milices locales, elles sont le sujet de beaucoup de discussions. A vrai dire, il est plutôt question d'une mobilisation, chaque fois que le besoin s'en fait sentir, que d'une véritable organisation militaire; un entraînement de six mois est nettement insuffisant pour faire de véritables soldats, d'autant plus qu'en dehors des militaires de carrière, les recrues ne témoignent pas d'empressement à embrasser le métier des armes. Comme à l'accoutumée, les Anglais voudraient bien compter sur des défenseurs du pays, pour leur permettre de faire porter leur effort en d'autres points menacés de leur vaste empire. Le duc de Wellington est d'avis que « le Canada peut être effectivement défendu par un corps de 10,000 réguliers britanniques, si ces troupes reçoivent l'appui d'une milice loyale et bienorganisée comprenant jusqu'à 35,000 hommes »⁷. En fait, cette milice est mal ou peu organisée et surtout indifférente. En face du danger, les Canadiens se dressent instinctivement devant l'envahisseur, mais une fois passé le moment d'alerte, ils répugnent à se laisser embrigader à seule fin de participer à des conflits probables nés des rivalités opposant la Grande-Bretagne et les États-Unis. Ils sont avant tout Canadiens et ils estiment être

7. cité par Glazebrook, op. cit., p. 46.

capables de vivre en paix avec leurs voisins, à condition qu'une tierce partie n'intervienne pas dans le débat.

A vrai dire, y a-t-il lieu de redouter, en ces années, une nouvelle guerre canado-américaine? Il ne le semble pas, mais il n'est pas toutefois permis d'oublier si vite 1775 et 1812. Quand éclate la guerre civile de 1837 et quand l'un des chefs de ce soulèvement, William Lyon Mackenzie, trouve refuge aux États-Unis, le gouvernement britannique n'est pas à blâmer de craindre que les Américains ne se saisissent de cette situation pour envahir le Canada. De cette façon, ils feraient d'une pierre trois coups: Ils affirmeraient hautement leur respect des exigences démocratiques, ils satisferaient leurs sentiments antibritanniques et ils conquerraient un riche territoire pour leur pays. Ces trois motifs jouent peut-être dans certains esprits. Mais à toutes fins pratiques, le résultat sera nul et les États-Unis n'interviendront pas dans cette querelle entre la métropole et sa colonie.

A un certain moment, un incident diplomatique assez grave se produit. Le navire *Caroline* est saisi à un quazi américain et le Canadien Alexander McLeod est mis en état d'arrestation; il est même accusé du meurtre d'un Américain tué dans la bagarre. Le ministre britannique à Washington écrit aussitôt à Palmerston que la condamnation à mort de McLeod aboutirait directement à la guerre. Heureusement, son exonération, qui survient en octobre 1841, écarte tout danger immédiat. D'autres accrochages se produisent à l'occasion, mais rien de définitif ne s'ensuit.

Une question beaucoup plus grave se pose à l'attention des hommes d'État; c'est la frontière du Maine et du Nouveau-Brunswick, depuis longtemps pendante et qui n'a pas encore reçu une solution satisfaisante. Cette ligne de démarcation doit-elle passer au sud de la rivière Saint-Jean ou suivre le milieu de la rivière? La question n'est pas académique, puisque dans ce dernier cas, nous perdons au bénéfice des États-Unis la région de l'Aroostook. Le compromis du traité de Gand n'avait rien donné, non plus que l'arbitrage du roi de Hollande de 1831 et la proposition du général Jackson de 1833. Pour éviter que le différend ne s'envenime, le gouvernement anglais nomme en 1842 lord Ashburton plénipotentiaire, avec pleins pouvoirs, pour en arriver à un traité acceptable. Ce grand financier est un homme charmant et affable, mais à qui il manque l'information et la fermeté nécessaires pour obtenir un règlement avantageux. Le secrétaire

d'État américain se montrera beaucoup plus soucieux des intérêts du pays qu'il représente dans cette négociation compliquée.

Le seul résultat heureux du traité Webster-Ashburton, c'est qu'il permet le maintien de relations pacifiques entre le Canada et les États-Unis. L'Assemblée législative du Canada en 1842 s'en félicite chaudement, mais elle eût sans doute tempéré ses témoignages d'appréciation, si elle eût connu toute la portée du traité. En fait, le Canada perdait toute la région au sud de la rivière Saint-Jean, qui devenait définitivement partie intégrante de l'État du Maine. D'aucuns prétendent qu'il s'agit d'un compromis diplomatique; on peut croire toutefois que Palmerston voyait plus juste quand il parlait de « la capitulation d'Ashburton ». ⁸

Un autre conflit ne tarde pas à se produire, celui-là sur la côte du Pacifique et ayant trait à la frontière de l'Orégon. Les passions sont très vives, les esprits sont très montés. Une fois encore, sans vouloir accepter une reddition sans conditions, le gouvernement britannique se rend compte de la nécessité d'entamer des pourparlers qui aboutissent, 15 juin 1846, au traité de l'Orégon, signé à Washington. La frontière est délimitée en suivant le 49e degré parallèle des Rocheuses jusqu'à 1 milieu de la voie d'eau qui sépare le continent de l'île de Vancouver; puis de là vers le sud à travers le milieu de ce détroit et du détroit de Fuca jusqu'au Pacifique, à condition toutefois que la navigation demeure libre pour les deux parties. Une fois de plus, l'Angleterre a fait preuve de modération; est-on aussi assuré qu'elle ait manifesté de la clairvoyance politique? La Compagnie de la Baie d'Hudson se rend bien compte qu'il lui sera à peu près impossible de conserver son monopole commercial. D'autre part, pour être tout à fait équitable, il importe de reconnaître qu'à cette époque, le gouvernement canadien n'exerce aucune juridiction sur ce lointain territoire occidental et qu'il est alors bien difficile de prévoir qu'un quart de siècle plus tard, le Canada s'étendra d'un océan à l'autre. L'attitude conciliatrice de la Grande-Bretagne nous vaut la paix, que des éléments extrémistes nombreux aux États-Unis n'auraient pas tardé de violer, s'ils n'avaient obtenu satisfaction. ⁹

8. cité par Chapais, op. cit., t. V, p. 127.

9. cf. James White, *Boundary Disputes and Treaties*. Dans *Canada and its Provinces*, t. VIII, p. 865 et suiv.

Les motifs de conflits au sujet de la délimitation des frontières ont donc disparu; le Canada a payé les frais de ces diverses opérations, mais les incertitudes et les risques de la guerre lui ont été évités. C'est déjà un bénéfice appréciable. L'Angleterre préfère ne pas pousser trop âprement ses avantages; elle se soucie assez peu que ces colonies possèdent une superficie plus ou moins étendue. Ce qui compte pour elle, ce sont les possibilités des relations commerciales qu'elle peut entretenir avec ces territoires éloignés. On accepte d'avance de ne rien comprendre à l'orientation de la politique coloniale britannique, si l'on ne conserve pas toujours présent à l'esprit que pour la Grande-Bretagne, les colonies ne sont pas tellement des territoires de peuplement que des comptoirs commerciaux, qu'elle veut créer un empire mercantile beaucoup plus qu'un empire politique ou militaire. Ce qu'elle voit dans les colonies, c'est à la fois une source abondante de matières premières qui, après avoir été ouvrées dans ses usines, seront revendues à ces colonies et au monde entier auquel elles seront exportées à bord de navires britanniques.

Dans cet état d'esprit, il est facile d'imaginer qu'elle ait mal réagi, de même que d'autres nations européennes également désireuses d'exploiter des colonies, à la promulgation de la Doctrine Monroe, destinée à mettre un terme aux empiètements européens en Amérique. On considère aussitôt ce réflexe de défense comme la négation de la politique de la porte ouverte indispensable à l'expansion commerciale des grandes nations européennes. Et ces nations traditionnellement impérialistes accusent sans retard les États-Unis de pratiquer un détestable impérialisme! C'est l'éternelle répétition de la parabole de la paille et de la poutre... A vrai dire, l'attitude américaine est susceptible de provoquer certaines inquiétudes. Nos voisins entendent bien élargir les limites de leurs territoires et c'est ainsi que successivement le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie s'ajoutent à la République, qui essaie même, mais vainement, d'acheter Cuba à l'Espagne. Les craintes ne sont donc pas entièrement injustifiées, car l'impérialisme américain, s'il est ingénu, bon enfant et nullement théorique, n'en est pas moins singulièrement agressif.

Que pensent de tout cela les colonies? Elles redoutent avec raison que la soif américaine de conquêtes ne se limite pas à l'ouest et au sud du continent, mais qu'elle s'oriente un jour vers le nord. Sans même en venir à cette extrémité, elles se demandent si ces incessants dif-

férends anglo-américains ne précipiteront pas les deux pays dans une guerre à laquelle le Canada participerait automatiquement, à laquelle il fournirait même les champs de bataille par excellence. Un article de la *Quebec Gazette* exprime, semble-t-il, le point de vue des esprits les plus avertis :

« L'ambition d'acquérir du territoire, sans être très scrupuleux sur les moyens, paraît être inhérente à la population des États-Unis. Ces gens vivent sur des terres en grande partie arrachées aux habitants autochtones, qui ont été exterminés ou repoussés vers des régions aujourd'hui réclamées par les États-Unis, et sur lesquelles ils prétendent détenir « des titres indiscutables ». Ils ont acquis la Louisiane et la Floride plutôt comme des voisins encombrants qu'à la suite d'une négociation honnête. Leurs citoyens ont occupé le Texas, l'ont déclaré indépendant et il va maintenant s'ajouter aux États-Unis. Ils ont échoué deux fois dans leurs tentatives de conquérir le Canada, et par la suite, de façon détournée, ils ont manœuvré pour favoriser des efforts en vue de le soustraire à l'autorité du gouvernement britannique. Il semble que pour beaucoup d'entre eux, « le droit, c'est la force »...

Quel peut être le résultat de l'état de choses actuel, il est impossible de le prévoir; mais il est évident qu'aucun pays ne peut être assuré de sa sécurité dans le voisinage des États-Unis, à moins de disposer de moyens suffisants pour se protéger et, si nécessaire, pour punir l'agresseur ».¹⁰

Pendant un temps, le Canada croit à une attaque navale de la Russie sur le littoral du Pacifique. Il y aurait même des agents russes aux États-Unis qui s'emploieraient à recruter des hommes pour monter un navire acheté par le tzar, en vue d'une attaque contre le Nouveau-Brunswick. Cette rumeur fait se délier les langues, mais elle ne dépasse jamais le stade de la rumeur.

Chaque fois que l'Angleterre éprouve certaines difficultés dans le monde, que ce soit en Chine comme en 1840 ou en Afghanistan comme en 1842, le loyalisme des colonies britanniques d'Amérique s'alarme aussitôt. Il ne peut pourtant alors être question d'une menace, même lointaine, à la sécurité de notre territoire. Cet intérêt marqué pour tout ce qui touche la Grande-Bretagne, ce regard constamment braqué sur les moindres soubresauts de Londres, s'accuse davantage en

10. *Quebec Gazette* du 28 avril 1845.

1854 lors de la guerre de Crimée, livrée par la Russie contre la coalition de la France, de l'Angleterre, de la Turquie et du Piémont. Le Canada veut aussitôt aider la métropole. Le maire de Montréal convoque une grande assemblée pour se réjouir de l'alliance franco-anglaise, pour fustiger le tzar autocrate et despote qui pourtant ne nous a jamais rien fait et pour aviser aux meilleurs moyens à prendre pour apporter un appui immédiat. Des volontaires s'offrent spontanément à combattre, les Assemblées législatives et des associations votent des sommes pour contribuer à défrayer le coût de la campagne. La même effervescence se répète quelques années plus tard lors de la révolte des cipayes aux Indes; rien de ce que concerne l'Angleterre ne nous laisse indifférents! A cette occasion, on lève même un régiment, le 100^e Royal Canadiens, qui quitte le Canada pour s'intégrer à l'armée régulière¹¹. Notre zèle ne se démentira donc jamais...

Si l'on y réfléchit bien, la sécurité du Canada ne justifie guère cette folle prodigalité. Les troupes britanniques au Canada se font de moins en moins nombreuses. En 1855, les troupes impériales stationnées dans notre pays ne comptent que 1,887 hommes. D'autre part, les milices locales ne donnent point satisfaction. Elles ont toujours été négligées et les autorités ne se sont jamais souciées vraiment de les organiser avec méthode et efficacité.

Absorbée de plus en plus par ses guerres européennes et les exigences de la sécurité de colonies plus immédiatement menacées, la Grande-Bretagne diminue donc sans cesse ses garnisons au Canada, d'autant plus qu'elles sont dispendieuses à entretenir et que la population britannique estime trop élevés les budgets militaires. Ces retraits périodiques ne sont pas toutefois sans inquiéter certains impérialistes. Ainsi le gouverneur, lord Elgin, écrit-il à son ministre Grey pour lui recommander la prudence et pour lui indiquer qu'il peut être dangereux, du point de vue impérial, que les colonies assument elles-mêmes une proportion plus élevée des frais de la défense: « Cela accrédi-tera l'opinion, déjà trop généralement répandue, que la Grande-Bretagne commence à considérer ses colonies comme un fardeau et un embarras (*a nuisance*); qu'elle désire rompre un à un les liens qui l'attachent à elles; que ces relations ne subsistent donc que pour une durée incertaine; et que l'annexion aux États-Unis doit forcément être envisagée

11. C. F. Hamilton, op. cit., p. 395.

comme le destin inévitable, le seul moyen pratique de mettre fin au provisoire et d'entreprendre une existence nationale définitive ». ¹² En d'autres termes, si le Canada n'appartient plus à l'Angleterre, il devra se donner aux États-Unis. Le noble lord ne s'arrête même pas à étudier l'hypothèse de l'indépendance.

Quant à notre défense, y a-t-il lieu de s'alarmer ? Il reste encore quelques troupes britanniques capables d'encadrer nos milices peu ou point disciplinées et entraînées aux conditions de la guerre moderne, mais en cas de besoin, l'Angleterre pourvoirait à notre sécurité. C'est ce qu'écrivit le secrétaire aux Colonies Newcastle à Elgin : « Les facilités des communications à vapeur ont grandement diminué la nécessité d'une force militaire, comme une simple précaution de défense contre un danger éloigné, et il y a lieu de se souvenir que, si la sécurité du Canada devenait jamais en péril, des troupes pourraient être dépêchées à son secours avec la plus grande célérité ». ¹³ Devant cet optimisme excessif, comment ne pas se rappeler ce ministre français de la Guerre qui affirmait cavalièrement qu'on ne se soucie pas de l'écurie quand la maison est en flammes ? Il est certain en tout cas que Newcastle ne s'exprimait pas comme un cheval !

Car cet optimisme, peut-être de commande ou de complaisance, était sûrement exagéré. Le Canada, au milieu du siècle dernier, n'est pas à l'abri de toutes les attaques. Si un envahisseur franchissait ses frontières, il est permis de se demander s'il pourrait répéter ses campagnes de 1775 et de 1812. Nous avons souligné à plusieurs reprises combien les troupes impériales sont peu nombreuses, combien les soldats des milices sont peu utilisables. Les travaux entrepris à certains points stratégiques n'ont pas été poussés très loin. D'autre part, la construction rapide des chemins de fer américains permettrait à nos voisins d'opérer de vastes concentrations de troupes aux endroits les plus vulnérables. De grands dégâts seraient déjà accomplis que les navires à vapeur britanniques, transportant des militaires impériaux, seraient encore en haute mer. Enfin, de graves événements eussent

12. A G. Doughty, *The Elgin-Grey Papers, 1846-1852*. Ottawa 1937, t. I, p. 267.

13. Archives publiques du Canada, vol. 143, p. 200, Newcastle à Elgin, 31 mars 1853.

GABRIEL DORAIS

INGENIEUR CIVIL ET
ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est. SAINT-JACQUES

Tél.: PLateau 3014

DORURE ARGENTURE

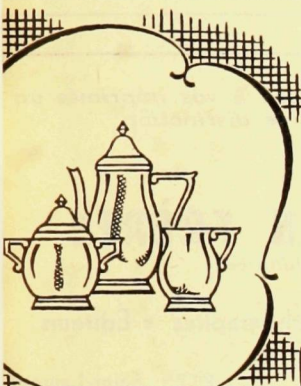
Pour la réparation
de vos argenteries
consultez une mai-
son responsable.

32 années
d'expérience.

Plaqueur durant 20
ans pour la maison
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775

987, St-Laurent
Montréal



J. Henri Achim

LISEZ

LE DEVOIR

5 SOUS LE NUMERO

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres: \$10,000,000.00

Siège social:

1306 est. rue Sainte-Catherine — Montréal

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES — SCIENCES —
CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIALES, ÉCONOMIQUES ET
POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE — AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉ-
RINAIRE — COMMERCE — ENSEIGNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSI-
QUE — DESSEIN — ART MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNE-
MENT SUPÉRIEUR DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

Pour tous renseignements, s'adresser au

SECRETARIAT GÉNÉRAL

2900, boulevard du Mont-Royal — MONTRÉAL

BERNARD BERNARD DENIS TREMBLAY

(CORPORATION GENERALE DE
RECouvreMENT et de CREDIT)

Licenciés en vertu de la loi
des Agents de Recouvrement
**RECouvreMENTS ET ACHATS DE
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000**

10 ouest, rue ST-JACQUES

TEL.: PL. 3011

Votre Banque est celle où ..

Vous pouvez déposer en toute sécurité vos épargnes, vos documents et vos valeurs. . .

Vous pouvez emprunter pour améliorer vos affaires, acquitter une échéance, parer à des imprévus. . .

Vous pouvez obtenir lettres de crédit, chèques de voyageurs, mandats de banque, remise de fonds à l'étranger. . .

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

MAquette 0421-9963

CAFÉ MARTIN, LIMITÉE

Léo Dandurand, prés.

Le plus chic restaurant français à Montréal
Sea Food Bar — Salons privés

1521, rue de la Montagne

*L'atelier qui donnera à vos imprimés un
caractère de distinction*

THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs • Lithographes • Éditeurs

DUpont ★ 5781

8125, Saint-Laurent

Montréal - 14

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ECOLE POLYTECHNIQUE

École d'ingénieurs — Fondée en 1873

Le programme d'études prévoit la formation générale dans toutes les branches du génie et l'orientation dans les spécialités suivantes:

**TRAVAUX PUBLICS - BATIMENTS; MÉCANIQUE-ÉLECTRICITÉ;
MINES-GÉOLOGIE; CHIMIE INDUSTRIELLE-MÉTALLURGIE.**

Les élèves reçoivent à la fin du cours les diplômes d'ingénieur et de Bachelier ès Sciences Appliquées avec mention de l'option choisie.

Des études post-universitaires peuvent être entreprises à la fin du cours régulier et conduire aux grades universitaires de Maître et de Docteur ès Sciences Appliquées.

Centre de recherches et laboratoires d'analyses.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, rue Saint-Denis,

Montréal.

pu se produire qui ne se sont pas produits. Et notre territoire est demeuré à l'abri, sinon de toute convoitise, du moins de toute tentative d'accaparement.

ANDERSEN ET SES CONTES

Claire GERVAIS

« Le postulat du conte exige la foi et la bonne foi de l'enfance. Je veux dire qu'il faut y croire à l'origine et admettre que cueillir une rose puisse entraîner une famille dans l'aventure, qu'un homme puisse être changé en bête et vice versa. Ces énigmes rebutent les grandes personnes promptes à préjuger, fières du doute, armées de rire... »¹

Lorsqu'un enfant réclame une histoire, ce qu'on lui propose ce sont toujours ces vieux récits que l'humanité a composés quelquefois au tout début de son histoire et que la croyance au merveilleux a maintenus avec des variantes infinies à travers les âges. Pénétrer les contes de fées, c'est accepter de se laisser transporter dans un pays étrange et laisser évoluer autour de soi une multitude d'esprits de l'air, des eaux et des forêts: les géants destructeurs, les nains pacifiques; les ogres et les fées, les elfes et les korrigans; les sylphes, les lutins et les ondines. Dans cet esprit on peut lire *Andersen*, *Perrault* ou *Grimm* à vingt ans et s'en trouver fort aise!

Le nom de *Hans Christian Andersen* évoque pour des millions de lecteurs le jardin toujours mystérieux de l'âme enfantine. Combien d'enfants depuis un siècle ont reçu du grand Danois leurs plus beaux rêves et combien de générations lui doivent leurs premiers enchantements!

« Andersen, poète de la lune. C'est sous le signe de la campagne des songes que se place son génie. Il en a la poésie mélancolique... »

1. COCTEAU (Jean) *La Belle et la Bête. Journal d'un film*. Paris, Janin, 1946.

colique et le mystère et lorsque aujourd'hui encore, on prononce les trois syllabes de son nom, que voyons-nous, sinon, par la fenêtre mi-close, des flocons de neige tomber sous un fantastique clair de lune... »²

Ce soir, il ne neige pas comme dans la *Petite marchande d'allumettes*, aucune *cigogne* ne se pose sur les toits, aucune *magicienne* ne nous enchante par ses incantations et dans notre monde de 1948, les belles princesses de légende sont absentes pour toujours. Cependant grâce au génie éternel d'Andersen, des milliers de garçonnets et de fillettes les retrouvent à volonté.

Les *Contes* qui ont rendu Andersen célèbre, ne sont pas uniquement des produits de son imagination, ils sont vécus. Ils prennent racine profondément dans l'histoire de la vie de leur auteur, dont la destinée et les tribulations sont déjà une très belle histoire. D'abord, le pays à l'époque où il naît, le Danemark, au littoral imprécis baignant dans une mer presque éternellement brumeuse et où se profile, sur des plaines dénudées, la silhouette de vieux manoirs romantiques. Puis, la maison de son père à Odense, dont l'unique pièce sert de cuisine, de chambre à coucher et d'atelier. Seuls, quelques rayons chargés de livres aident à en surmonter la pauvreté et la tristesse. Andersen y voit le jour le 2 avril 1805, d'un père simple cordonnier et d'une mère qui est enfant naturelle et devint à la fin de sa vie complètement alcoolisée. Par sa naissance, Andersen appartient donc au peuple vraiment pauvre. Étrange destinée, celle de naître sur les restes d'un catafalque transformé en lit de noces ! Telle est pourtant son entrée dans le monde.

Son père doué d'une imagination chimérique, féru de contes de fées avait construit un théâtre pour y faire jouer des pièces de son choix par des marionnettes qu'il sculpte et habille lui-même. Le grand-père Andersen, taille lui aussi dans le bois, de curieuses figurines qu'il distribue à tous les enfants du village. Le soir, le père du petit Hans, lui fait la lecture des *Mille et une nuits* et des *Comédies* d'Holberg. Ceci excite l'imagination de l'enfant et les récits d'Andersen en gardent un souvenir éternel.

« J'étais un étrange enfant rêveur », écrit-il dans l'*Aventure de*

2. ANDERSEN (H.C.) 33 *Clairs de lune. Le livre d'images sans images*. Paris, La Nouvelle Société d'édition, 1929.

*ma vie*³. C'est un miracle que la vie d'Andersen soit devenue si différente de celle des siens et qu'elle l'ait mené jusqu'aux sommets de la culture de l'esprit.

A 12 ans, il entre comme ouvrier dans une fabrique de drap. Le soir, par une sorte d'intuition, sans rien savoir du génie qu'il porte, il cherche déjà en allant à l'école des pauvres et dans les livres qu'il lit cette sorte d'évasion enchanteresse que lui apportera le conte et qui, toute sa vie lui sera nécessaire. Andersen ressent cette sensation affreuse d'une âme en exil parmi les autres hommes. Cette solitude, cette aspiration vers une vie intellectuelle supérieure où s'engloutissent toutes les petites choses quotidiennes.

De son enfance, il a conservé le goût du théâtre. A 13 ans, il compose sa première pièce, imparfaite à cause de son peu d'instruction. Doué d'une voix très pure et d'un certain sens de la diction, il se croit destiné à devenir acteur. Il se décide alors à partir pour la grande ville de Copenhague. Sans conseil, après des déboires multiples, il rencontre par un heureux hasard le vieux poète Guldberg qui le prend en affection et lui fournit les moyens de parachever son instruction.

« Dès cet instant, écrit-il, j'entrai dans la vie sérieuse. J'allais chercher l'instruction dont j'avais besoin, j'allais poser les bases de mon avenir »⁴.

C'est en 1835 qu'il publie ses trois volumes de *Contes universellement populaires*. Peu apprécié au début au Danemark, Andersen devint célèbre en Angleterre et en Allemagne en quelques années. Des amitiés premières et jusqu'à la faveur du roi lui permirent de voyager en Europe et en Orient. Sa vie toute adonnée au travail fut simple et laborieuse. Il ne se maria pas. Sa gloire extraordinaire lui faisait dire :

« Ma vie est un joli conte de fées, si plein d'événements heureux que si, lorsque je vins au monde, petit garçon pauvre et dénué de tout, une fée m'avait dit: Choisis ta route et je te protégerai et te conduirai, ma destinée n'aurait pu être meilleure »⁵.

3. ANDERSEN (H.C.) *The true story of my life*. Trad. anglaise de l'*Aventure de ma vie*. New York, The American-Scandinavian Foundation, 1926.

4. BOOK (Frederik) *Hans Christian Andersen*. Paris, Editions « Je sers », 1942.

5. *Encyclopédie (L') de la Jeunesse*. Montréal, Grolier, 1923. v. 9.

Avec Andersen, nous entrons dans le royaume infini du conte. Quel monde mystérieux à parcourir! Tout ce qu'une imagination géniale, exaltée par sa vision de l'univers, tout ce qu'une âme peut contenir d'expériences humaines, un cœur de nostalgie, de tendresse refoulée, un esprit d'ironie et d'innocente gaieté, se trouve dans son œuvre. Que de fraîcheur, que de pureté, il a su conserver dans toutes ses aériennes fantaisies. Mais, un conte n'est pas seulement pour lui, une histoire pour grands et petits. Il est aussi un motif pour interpréter la vie. Les réalités de ses expériences se mêlent aux richesses de sa poésie. Ici, nous ne sommes pas comme avec Grimm ou Perrault qui empruntent leurs sujets au vieux fonds légendaire de l'humanité. L'âme d'Andersen joint à la fantaisie mythique, une observation aiguë des êtres et de tous les objets de la nature. On y distingue aussi une tendance de l'esprit vers une philosophie qui juge la vie et tente de lui donner un sens. Toutes ces données échappent sans doute, en grande partie à l'enfant, mais inconsciemment elles préparent en lui la compréhension future. Lorsque, plus tard, il retrouve Andersen, que d'idées n'y découvre-t-il pas qui lui reviennent embellies des souvenirs de son enfance.

Dans ses *Contes*, on trouve un don intarissable d'invention et une manière bien à lui de communiquer la vie. Il faut se dire que ses procédés qui semblent parfois un peu spéciaux, sont voulus et que dans ce pays sans frontière, tout peut arriver. Ainsi, une cosse s'ouvre et laisse tomber ses pois et c'est l'histoire charmante de *Cinq dans une cosse*. Un jouet d'enfant tombe dans un ruisseau et c'est l'odyssée de *l'Intrépide soldat de plomb*. Voici le peuple féérique des vieilles légendes: *La Fée des Marais*, la *Messagère de la fortune* qui offre aux hommes ses fameuses *Galoches du bonheur*. Les maléfices de la *Vieille-femme-qui-sait-la-magie* et la petite *sirène*, la plus émouvante de ses créations, qui abandonne sa voix à la sorcière de la mer pour obtenir l'amour du jeune prince qu'elle aime. *La petite fille aux allumettes* qui meurt de froid à la porte du riche, le *Vilain petit canard*, si pitoyable, si nostalgique et combien d'autres...

Traduits dans toutes les langues, les *Contes* de Hans Christian Andersen, sont le plus grand apport du Danemark à la littérature mondiale. Sa place s'inscrit à côté de Cervantès et de Shakespeare. Andersen a aussi écrit des romans, de nombreuses pièces de théâtre,

des poésies. Il ne nous appartient pas de les discuter ici, puisque cette courte étude ne s'adresse qu'au conteur.

Andersen avait connu des personnalités aussi célèbres que Litz, Tieck, Heine, Hugo et surtout Dickens qui lui a voué une chaleureuse admiration. Son influence littéraire est considérable. N'est-il pas le maître incomparable qui a contribué à former Strindberg, Selma Lagerlöf et même Oscar Wilde ?

Mort à Rolighed en 1875, Andersen joint « au sentiment et à la mélancolie rêveuse des races du nord, la vigueur et l'abondance des pensées, la fertilité de l'imagination, un coloris plein de richesse et d'éclat »⁶. Il est le plus national entre tous les écrivains de son pays et le plus lu.

« Hans Christian Andersen est un Danois type, voire un mythe danois, et on serait en droit de l'appeler prince du Danemark »⁷.

Dans sa révolte, il n'est peut-être pas tellement différent de l'autre Danois mythique, l'immortel Hamlet.

« Sa gloire ne se fanera jamais tant que les enfants de tous les pays - public immense et fidèle, sans cesse accru et renouvelé, liront ses histoires »⁸.

6. *Larousse du XXe siècle*. Paris, Larousse, 1932.

7. BOOK (Frédéric) *Hans Christian Andersen*. Paris, Editions « Je sers », 1942.

8. CAPART (Jean) *Que lire ?* Paris, Vromant, 1945.

L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE DANS LES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

PIERRE CAMU, JR

La géographie occupe une place relativement récente dans l'enseignement universitaire aux États-Unis. William Morris Davis introduisit à Harvard, au début du siècle, les premiers cours de géographie physique. Les élèves formés par Davis ou Johnson, à Columbia, se dirigeaient plutôt vers la géologie ou la géomorphologie. Isaiah Bowman orientait les siens vers les sciences politiques et économiques. H. Barrows de Chicago et Ellsworth Huntington de Yale appartenaient également à cette première équipe de géographes américains, dont la mission fut jusqu'à la première guerre mondiale, de donner à la géographie une place encore obscure mais respectée.

Jusqu'en 1944, on ne rencontrait des chaires de géographie qu'ici et là, la plupart du temps affiliées au département de géologie.⁽¹⁾ Les grandes universités traditionalistes de l'est américain ne reconnurent que très tard, l'autonomie de la géographie en tant que discipline. Avant 1939, elles n'avaient pas encore de département de géographie. Ce sont des universités d'État ou privées, mais plus libérales telles que : l'université de Californie, Clark et Chicago, qui fondèrent les premiers départements de géographie. En 1924, Clark University fondait la revue: "Economic Geography".

Du début du siècle à 1935, sur un total de 170 thèses de géographie présentées dans les universités américaines, pour l'obtention du

1. Le département dans une université américaine correspond, selon le système français, à l'institut. Quelquefois, il possède plus ou moins d'autonomie. Son directeur ne relève que du doyen de la faculté.

doctorat, plus de 45 étaient présentées à Clark et 32 à Chicago.⁽²⁾ Plus d'une dizaine étaient soutenues dans chacune des universités suivantes: Cornell, Michigan, Nebraska, Pennsylvania, Wisconsin et Yale; quelques autres à l'université de Californie, Columbia et Harvard.

De 1935 à 1945, le même nombre de thèses environ était présenté soit autant que de 1900 à 1935.⁽³⁾ Clark et Chicago, avec 35 ou 30 soutenances de thèses chacune, étaient encore les centres qui formaient le plus de jeunes géographes. A côté d'anciens centres, de nouveaux surgissaient comme l'Ohio State University, l'université de Syracuse et de la Louisiane. Plus des deux tiers des sujets de thèse portaient sur les États-Unis eux-mêmes. Tous ces jeunes géographes trouvaient facilement un emploi dans les universités qui agrandissaient sans cesse leurs cadres.

Le dernier conflit donna un grand essor aux études géographiques aux États-Unis. On avait besoin dans les services armés, de cartographes qui connaissaient non seulement la photogrammétrie, mais encore l'art de lire des cartes, d'officiers d'intelligence qui possédaient des notions de géographie politique, d'experts très recherchés à cause de leurs connaissances sur les pays étrangers. Beaucoup de géographes répondirent à l'appel du gouvernement américain. Après la guerre, leur retour permit à plusieurs universités de réorganiser leur département de géographie ou, d'en fonder de nouveaux tels que ceux de Johns Hopkins et de l'université de Virginie. Aujourd'hui, de plus en plus, toutes les universités cherchent à posséder un département de géographie ou, à avoir un enseignement de cette science, si rudimentaire soit-il.⁽⁴⁾

Les départements d'aujourd'hui.

L'enseignement de la géographie dans les universités est assuré soit par l'entremise du professeur unique, attaché pour fins d'adminis-

2. Derwent WHITTLESEY, ed. — Dissertations in Geography Accepted by Universities in the U.S.A. for the Degree of Ph. D. as of May 1935, in *Annals Assoc. Amer. Geogr.* vol. 25 (1935) pp. 211-237.

3. Leslie HEWES. — Dissertations in Geography Accepted by Universities in the United States & Canada for the Degree of Ph.D. June 1935, to June 1945, and those currently in Progress, in *Annals Assoc. Amer. Geogr.* Vol. 36, (1946) pp. 215-247.

4. Sur le développement de la géographie aux États-Unis pendant la guerre, voir:

J. GOTTMANN — La Géographie aux E.U. pendant la guerre, dans *Bulletin de l'Ass. des Geog. Français*, Nos 171-172, juin-juillet 1945, pp. 76-83.

tration, aux départements de géologie ou de sciences sociales et économiques, soit par des départements semi-autonomes ou autonomes.

Le cas du professeur unique se fait de plus en plus rare. Il est plus un pédagogue qu'un chercheur. Son rôle est de donner des cours d'initiation à la géographie et quelques cours de géographie régionale. (La première année portera sur les États-Unis et ainsi de suite). Cet enseignement s'adresse d'abord aux "undergraduate" qui désirent compléter leur formation collégiale. Les "undergraduate students" ou sous-gradués correspondent aux élèves de Belles-Lettres à Philo II; ils appartiennent au "College" de l'Université. On les oppose aux "Graduate students" ou gradués qui préparent des thèses en vue de l'obtention de la maîtrise (M.A.) ou du doctorat (Ph. D.); ces derniers font partie de l'École des Gradués. (Graduate School.) (5)

Le département de géographie semi-autonome est le type d'organisation le plus fréquent. C'est le cas de cinq ou six professeurs qui offrent un programme varié de géographie générale et régionale. Ces cours sont orientés, cependant, selon les besoins du département avec lequel ils sont affiliés ou, l'école dont ils font partie, d'où leur nom de semi-autonomes. Ainsi, à Columbia, la géographie économique est enseignée à l'École des Hautes Études Commerciales, tandis que la géographie physique l'est au département de géologie; à Harvard, le département de géographie n'était qu'une division du département de géologie. Selon son affiliation, le département appuie sur la géographie physique ou humaine, politique ou économique. On y présente des cours pour "undergraduate" et "graduate" ainsi que des séminaires. Les séminaires sont des réunions de professeurs et d'étudiants, où pendant deux heures et plus, autour d'une table, on discute le travail de l'un des participants, les résultats des recherches d'un autre, ou les chapitres d'une future thèse.

Le département de géographie autonome correspond à l'institut de géographie. L'enseignement et la recherche couvrent toutes les phases de l'activité géographique. L'administration est centralisée dans la personne du "Chairman" ou directeur, qui fixe les programmes

5. La revue « *The Journal of Geography*, » dans son numéro d'avril 1948, vol. XLVII, no. 4, publiait plusieurs articles sur la place qu'occupe la géographie dans les études intermédiaires et supérieures. On relève les articles suivants: Stephen B. Jones — *Geography in Inter departmental Curricula* et, Clifford M. Zierer: *Geography for the Undergraduate Major*.

et horaires. L'enseignement se donne exactement comme dans les départements semi-autonomes. Les séminaires sont plus avancés, ainsi, par exemple, les membres du séminaire de géographie politique travailleront sur l'idée de frontière et ceux du séminaire de géographie humaine, sur les genres de vie dans les pays tropicaux. Les cours pour gradués porteront quelquefois sur des sujets très spécialisés. Le département possède ordinairement sa bibliothèque, son laboratoire de cartes, son secrétariat et quelquefois, son édifice à lui.

Les étudiants occupent des bureaux situés soit dans la bibliothèque soit aussi des chambres privées. Tout ce qui est susceptible d'améliorer la recherche et l'enseignement est encouragé. L'un des grands mérites des universités américaines est de procurer aux chercheurs, les instruments et les conditions de travail les plus favorables.

L'étudiant qui prépare sa maîtrise ou son doctorat, travaille sans répit. Que ce soit en géographie ou dans une autre science, il n'a pas de temps à perdre. Il suit un ou deux cours (2 heures) et un ou deux séminaires (3-4 hrs), son directeur de thèse lui accorde également une heure de consultation par semaine. Dans certains départements cependant, le nombre d'heures de cours est plus élevé; l'étudiant peut avoir jusqu'à quinze et vingt heures par semaine. Quand le nombre des gradués est trop grand, les interviews hebdomadaires se limitent à quinze minutes. A part ces quelques heures organisées, et quelquefois, une excursion géographique dans la campagne ou les villes avoisinantes, le reste de la semaine lui appartient. C'est-à-dire six jours de onze heures et plus; les "samedis soirs" n'existent pas, et les dimanches libres sont rares. Dans certaines universités, le "Graduate" ne peut appartenir à des associations sportives ou autres. Même s'il le désire, il s'aperçoit rapidement qu'il a trop de travail.

Ce travail comprend en plus de suivre des cours et de participer à des séminaires, à écrire la thèse, à subir des examens périodiques sur des parties intégrantes ou connexes de la géographie. De plus, il doit lire dans le texte original, deux langues étrangères, ordinairement l'allemand et le français. Quand tout ceci est terminé, il soutient sa thèse et passe l'examen oral.

Les tendances nouvelles.

La géographie elle-même évolue; de descriptive, elle devient explicative. Aux programmes traditionnels de géographie générale

et régionale où l'on décrit les différents pays, se sont ajoutés des cours de géographie que l'on pourrait appeler explicatifs. On présente la géographie d'un pays, sous forme de problèmes à résoudre. Ainsi: comment expliquer le surpeuplement des îles de la Madeleine.⁽⁶⁾ Cette méthode est très fructueuse pour la formation du géographe, car pour résoudre ou solutionner certains problèmes, il fait appel à toutes ses connaissances à la fois. C'est une occasion d'assouplir sa méthode et de mettre au point certaines idées.

On peut diviser les écoles de géographie en deux groupes: les départements traditionalistes et progressifs. Les départements traditionalistes dont les programmes varient très peu, où la géographie générale et régionale demeure la base de l'enseignement; leurs étudiants y reçoivent leur formation de A à Z. Ces départements conservateurs sont nécessaires pour la sauvegarde des disciplines géographiques. Les deuxièmes se transforment plutôt en centres de recherches et s'attaquent à des problèmes qui appartiennent à plusieurs disciplines. Ils travaillent dans des zones frontières ou "no man's land"; leurs étudiants reçoivent leur formation dans plusieurs départements à la fois. Pour illustrer le cas d'un département de géographie progressif, on dirait que sur quatre professeurs, le premier s'est spécialisé en géologie, le second, en sociologie, le troisième, en économique et le quatrième, en climatologie. Un étudiant de ce département progressif qui désirerait s'orienter vers la géographie économique, suivrait des cours d'économie politique et de statistique dans d'autres départements de l'université qu'il fréquente. Les départements progressifs sont aussi nécessaires, ils étendent le champ de la géographie; le danger est qu'ils se perdent dans le champ des sciences voisines.

A côté de cet enseignement traditionaliste et progressif, il faut mentionner ce qu'on pourrait appeler l'enseignement dispersé de la géographie. Ainsi, la géographie de certaines régions est enseignée dans des instituts spéciaux qui se consacrent à la recherche exclusive d'un pays ou groupe de pays. A Yale, on a le "South East Asia Institute", à l'Université de Pennsylvanie, "l'India Institute". La géographie y occupe une place au même titre que l'histoire, l'économie politique ou la sociologie. On appelle ordinairement ces genres d'études spécialisées des "Area Programs."

6. 8,940 hab. en 1941, sur une superficie de 102 m². soit 87.65 au mille carré. *Canada Year Book* 1947, p. 109.

La géographie occupe une place de plus en plus importante dans l'enseignement universitaire aux États-Unis, non seulement parce qu'elle comble une lacune, mais encore parce qu'elle apporte aux jeunes Américains de nouveaux débouchés. Au professorat d'université, se sont ajoutées de nouvelles carrières: celles de commissaire industriel, de géographe-urbaniste, de secrétaire d'ambassade etc.(7) Le gouvernement américain en emploie de plus en plus dans tous ses services; de grandes industries s'adjoignent des géographes comme conseillers sur des questions de matières premières, d'importation et d'exportation, de marchés et de transports. La géographie devient davantage une science utile et attire à elle de plus en plus d'étudiants.

7. *The Journal of Geography*, dans son numéro de mai '48 (vol. XLVII, no. 5) publiait plusieurs articles sur les carrières nouvelles qui s'offraient aux jeunes géographes. Ainsi: Eugene VANCELEFF: Training for Geography & Business, Harold V. MILLER: Training Geographers for Planning, Richard L. TUTHILL: Training Geographers for Transportation, et Earl B. SHAW: Foreign Trained Geographers: Their Preparation & Job Opportunities.

LE LIVRE D'ART

Madeleine GARIÉPY

Toute vie humaine a un besoin très vif de beauté plastique. C'est là une aspiration, le plus souvent inconsciente, mais elle a des racines profondes et elle est capable de donner des joies exquises.

En réalité, ce besoin n'a pas été suffisamment compris par nombre d'éducateurs qui l'ont négligé et il est honteusement exploité par certaines entreprises commerciales, revues et films qui ont tant fait pour fausser le goût du public, même du public soi-disant cultivé.

La puissance de l'image est quelque chose de magique; aussi quelle n'est pas la valeur éducative et esthétique du livre d'art, qui peut réveiller l'apathie, redresser des tendances inquiétantes pour le banal, le pompier.

Le livre d'art est certainement un des meilleurs moyens pour intéresser peu à peu la jeunesse dans une manifestation nécessaire de l'activité humaine et capable de former en elle une source de joie et de compréhension.

Il est désolant d'autre part, de voir des hommes instruits et intelligents, rester indifférents pour tout ce qui est du domaine pictural ou encore s'y aventurer avec un mauvais goût désarmant. Ici encore, le livre d'art généreusement illustré pourrait aider à une meilleure compréhension. D'ailleurs, feuilleter un de ces grands cahiers est une détente pleine d'imprévu et capable d'apporter une sérénité d'une qualité supérieure.

Ce n'est pas une fois ou deux qu'il faut parcourir un livre d'art mais plusieurs fois. Peu à peu, le goût s'affine et l'on découvre des valeurs nouvelles, l'œuvre nous sourit bientôt à travers le carton et on y revient pour trouver le calme d'une vieille amitié.

Il existe différentes catégories de reproductions, beaucoup sont excellentes. Les qualités de la matière disparaissent souvent, mais cela est surtout désarmant pour l'artiste qui y cherche avidement une réponse. Pour nous qui restons à distance, la plupart de ces cahiers d'art sont des sources vraiment fécondes.

Encore faut-il s'accorder ses préférences et tenir compte de certains facteurs. Les reproductions en couleur, lorsqu'elles sont bien faites sont de beaucoup les plus intéressantes. Surtout lorsqu'il s'agit de grands coloristes comme Delacroix et Bonnard, alors il n'y a vraiment que celles-là qui valent la peine d'être achetées.

Et ainsi l'intérêt s'accroît, le goût s'affine, allant d'une amitié à une autre. Certains peintres nous intéressent plus que d'autres, leurs œuvres nous attirent vers les expositions où elles nous apparaissent, déjà pleines de sens pour nous.

Proust qui a écrit des pages magnifiques sur l'émotion esthétique s'exprime ainsi :

« Nous étions comme des étudiants connaissant tout d'avance des tableaux qu'ils sont avides d'aller voir à Dresde ou à Vienne. Tandis que les femmes riches, au milieu de la multitude de leurs chapeaux et de leurs robes, sont comme ces visiteurs à qui la promenade dans un musée n'étant précédée d'aucun désir, donne seulement une sensation d'étourdissement de fatigue et d'ennui. »

Pour goûter la peinture, il est nécessaire de posséder sur ce sujet un certain nombre de notions aussi justes que possible. Mais il faut surtout, c'est une idée chère à Marcel Proust, avoir développé le goût de l'œuvre d'art, la curiosité plastique et une véritable affection pour certains peintres qui nous permettront d'éprouver une émotion esthétique et nous gagnerons pour toujours à la vie de l'art.

Le livre d'art, toujours disponible sur notre table, et qui nous révèle peu à peu le charme un peu désuet d'un Botticelli ou la vigueur d'un Giotto, ou l'équilibre et le calme d'un Matisse est un excellent moyen pour s'approcher des grands peintres et aussi pour les approfondir s'il se peut.

Après quoi, une visite à un musée sera un véritable plaisir, que ce soit le Louvre, le Metropolitan de New-York ou quelque exposition montréalaise. D'ailleurs, dans les grands musées dont les collections sont d'une richesse incroyable, il ne faut pas aller tout voir d'un seul

coup, il suffirait de désirer y entrer voir une seule toile, tout au plus l'œuvre d'un seul peintre.

En effet, le musée n'est vraiment attirant que pour celui qui s'y rend comme à un rendez-vous avec un ami intime, perdu de vue et qui peut nous apparaître un peu différent de l'image que bien des fois nous évoquons dans notre pensée. Notre mémoire a des pouvoirs déformants comme aussi la reproduction photographique qui doit changer les dimensions et par là modifie le tableau.

Cette restriction faite, il demeure certain que le livre d'art apporte à chacun des trésors de beauté et des possibilités étonnantes pour affiner son goût et délier son imagination. Sans compter, que peu à peu un public, jusqu'ici indifférent, se rapprochera de l'art moderne qui est, qu'on le veuille ou non, l'expression plastique de la pensée, de la vie contemporaine.

Dans l'excellente revue *Psyché*, Andry Gybal écrit: « Les audaces d'une peinture qui de nouveau s'évade, il ne faut pas seulement les monter; il faut les imposer. Le goût de l'art moderne requiert une vaste culture et une longue pénitence ». Une bonne partie de notre classe instruite se doit de posséder cette culture et d'être capable d'effort intellectuel.

Il ne s'agit pas bien sûr d'atteindre le grand public qui pose des problèmes différents et auquel pourtant il faudra aussi inculquer une culture humaine. Mais l'ouvrier manuel comprend par ses mains et c'est par elles qu'il atteindra à la beauté plastique. Ce sera le rôle et de l'artisanat et des métiers d'art.

L'homme quel qu'il soit, pour être vraiment enrichi par une expérience, doit y prendre une part active et y mettre de lui-même. Ne reprochons donc pas aux peintres d'aujourd'hui d'être difficiles. Ils nous offrent par là l'occasion de faire une partie de la route nous-mêmes et c'est là que réside le véritable intérêt. Le livre d'art nous aidera à franchir les siècles qui séparent Raphaël de Rouault et de Chagall et ainsi nous posséderons une attitude plus compréhensive de ce qui se passe dans ce monde qui est le nôtre.

A TRAVERS LA VIE ARTISTIQUE

Jean VINCENT

Ce n'est pas sans espoir, ni sans appréhension, que les Montréalais ont assisté dernièrement à la première représentation, dans leur ville, du *Ballet de Winnipeg*.

Leur attente a-t-elle été déçue ? Je ne le crois pas. Leur crainte a-t-elle été dissipée ? Je ne le crois pas non plus.

En ouverture, Mlle Jean McKensie et M. Arnold Spohr, accompagnés du Corps de Ballet, ont interprété une courte pièce intitulée *Étude*, sur une musique de Chopin, d'après une chorégraphie de Mme Gweneth Lloyd, directrice fondatrice de la troupe. Incontestablement, Jean McKensie s'avère dès les premiers pas une danseuse de grande classe. Souple et nuancée, elle exprime à la fois dans ses interprétations la grâce physique et cette note délicate et indéfinissable qui fait de la danse, suivant le mot de Serge Lifar, "le plus artistique de tous les sports."

Il n'en est pas de même de M. Arnold Spohr dont la complexion adéquate ne supplée pas au manque de technique. Certes M. Spohr exécute d'irréprochables entrechats, pirouettes, voltes et autres figures classiques. Tous ces morceaux, malheureusement, manquent d'ensemble et ne paraissent avoir lieu que pour donner la réplique, opportune il est vrai, à une partenaire impatiente.

Les mêmes, secondés d'une vingtaine d'autres, présentent ensuite, toujours sur une chorégraphie de Gweneth Lloyd, l'adorable *Concerto* pour violons et orchestre de Rachmaninoff. L'étoile féminine déploie les mêmes qualités que dans *Étude* et M. Spohr, qui cette fois-ci exécute plusieurs solos, semble plus assuré et aussi plus personnel. Néanmoins, c'est surtout M. David Adams que l'on applaudit dans ce *Concerto*. Sa carrure imposante, surprenante même chez un danseur, ne lui

L'agent
d'assurance
de la

DOMINION LIFE

Assurance Co.

est un homme de
carrière. Consultez-le
pour tous vos problèmes
d'assurance.

PAUL BABY

Gérant provincial

1405, rue Peel — Montréal

Emile Daoust

— A.-J. Pinard

Gérants adjoints.

Téléphone : PLateau 9709

Anderson & Valiquette

COMPTABLES AGRÉÉS

84 ouest, rue Notre-Dame

MONTREAL

CHerrier 3337

ALBERT
Gouppil
BIJOUTIER-DIAMANTAIRE

2011 EST, RUE MONT-ROYAL
MONTREAL

RÉPARATIONS DE TOUS GENRES

1 9 2		COUVERTURES <i>en gravois, tôle, etc.</i> VENTILATION IMPERMEABILISATION <i>Estimés sur demande</i>		1 9 4 8
	AIME SIGOUIN			
DOLLARD 2459 5315, BOULEVARD ST-LAURENT-MONTREAL				



Accessoires et Ameublements Dentaires

DÉPÔT DENTAIRE DE MONTRÉAL Ltée
Montréal - Québec - Ottawa - Moncton

44 ouest, Port Royal

VEndome 2261

Delorimier Construction

Ltd. C Ltée.
Ingénieurs et Entrepreneurs

Directeur-gérant :
J.-M. Portugais, B.Sc.A.,
Ingénieur professionnel

Montréal 14

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES



1604, rue St-Denis

Montréal

Examen de la vue

LORENZO FAVREAU, o.o.d.
et ses assistants

Verres correcteurs

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie
BUREAUX DE CONSULTATION :



Bureau du centre :
265 est, rue Ste-Catherine Tél.: LA. 6703

Bureau du nord :
6890, rue Saint-Hubert Tél.: CA. 9344

Les plus grands spécialistes en fourrures au détail du Canada depuis plus de soixante ans.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}

LIMITÉE

1770, rue Saint-Denis, MONTREAL

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

Téléphone : HArbour 8191

interdit pas les difficiles mouvements. M. Adams fait montre en outre, par sa rapidité et précision raffinée, d'une heureuse compréhension de la partition musicale.

Dans l'ensemble, la chorégraphie de ces deux premiers morceaux est fort satisfaisante; sauf dans les dénouements, si l'on peut dire, où les superpositions et les alignements tiennent un peu trop de la pyramide de gymnastique.

Après l'entr'acte, Viola Busbay et David Adams interprètent le célèbre *Pas De Deux* de Tschaikowsky, (L'Oiseau Bleu, chorégraphie de Petipa). Il est impossible d'évoquer cette pièce sans immédiatement en comparer l'exécution avec le traitement que lui firent subir d'autres troupes, et non des moins fameuses. La cote d'amour mise à part, les deux Canadiens n'ont rien à envier à personne. On pourrait argumenter dans les détails; personnellement je ne crois pas avoir vu de bien meilleur *Pas de Deux* que celui du Ballet de Winnipeg.

Une composition moderne pour terminer, *Chapter 13*, musique de Robert Fleming, chorégraphie de Gweneth Lloyd. L'œuvre de M. Fleming, un Canadien lui aussi, peut entrer dans ce que l'on a défini comme le "classique du Jazz". Rappelant, par instants, du Gershwin moyen, *Chapter 13* accuse des coups de trompettes et des "cascades" dont les faubourgs de New Orleans n'auraient pas renié la parenté.

Reste à savoir si cette musique, dont la qualité est indiscutable, et la chorégraphie quasi théâtrale qui la traduit convient dans une représentation de ballet. Le propre de cet art est, me semble-t-il, de transmettre visuellement ce qu'a forgé l'imagination après l'audition de certaine musique. Cette concrétisation pourtant devrait ne pas dépasser les limites de la danse, et surtout ne jamais imposer une farce simplette et quelquefois grossière. Mais s'attarder serait faire le procès de nombreux morceaux de ce genre qu'ont consacré des troupes de réputation internationale.

Sous la direction de M. Coleman, un Montréalais, l'orchestre, sauf dans certains passages du *Concerto* de Rachmaninoff, s'est fort bien tiré d'affaire. Les décors, composés, pour la plupart, d'une tenture unie, contribuaient au possible. Rien à dire sur les costumes, ni sur l'éclairage, sinon que les réflecteurs supérieurs étaient placés beaucoup trop bas et formaient un réseau de faisceaux assez disgracieux.

Rappelons sans commentaires superflus que le *Ballet de Winnipeg* est composé d'artistes canadiens, que les trois quarts de la choré-

graphie qu'il présentait étaient l'œuvre d'une Canadienne, et qu'il dansait au son d'un orchestre également composé et dirigé par des Canadiens, sur de la musique, en partie, canadienne.

* * *

Pour inaugurer leur *Nouveau Théâtre* (ça sent son Molière), les *Compagnons de St Laurent* ont choisi une pièce de Tennessee Williams, "La Ménagerie de Verre". Présentée à Paris, la pièce n'y a, renseignements pris, obtenu que peu de succès pour la raison bien simple que les Français ne connaissent pas la vie américaine, et n'en ont compris ni la satire ni le rythme.

Auteur de trois œuvres principales, "The Glass Menagerie," "A Streetcar Named Desire" et "Summer And Smoke" (les deux dernières passent actuellement sur le Broadway), Tennessee Williams y a inclus l'âme de son pays natal, les états sudistes, un personnage singulier souvent inspiré de sa mère et une sorte de philosophie du regret, dont le résultat n'est pas optimiste comme on pourrait s'y attendre, mais exprime plutôt une tristesse douce et sans appel.

Problème donc: trouver le bonheur. Quel Bonheur? Peu importe, celui qui vous plaît le mieux; mon sort peut-être serait votre bonheur mais vous n'en savez rien car vous n'êtes pas à ma place et je n'en sais rien car je ne suis pas dans votre peau. C'est un peu, à l'aide de cinq personnages, la question que pose, sans la résoudre, Tennessee Williams.

Le père d'abord, dont le rôle est aussi lourd de conséquences que celui d'Astyanax et qui comme ce dernier ne paraîtra pas en scène; il trouvé, lui, il a quitté sa famille pour les filles et le whisky. La mère qui ne trouvera jamais, parce qu'elle ne sait pas que ça existe et qui cependant prononce d'étranges réflexions chez une personne aussi innocente. Le fils, simplet également, qui espère si fort que les illusions lui suffiront sans doute. L'invité, curieux homme dont la pitié passagère n'effacera pas les obligations, David Golder en herbe. La fille enfin a admis son sort de "ratée" et l'acceptera sans un cri de révolte.

Tout ceci en fait est bien compliqué pour dépeindre ce qu'en deux mots M. Cocteau aurait sûrement désigné comme "la résignation calculée". Cette, appelez ça comme vous voudrez, ne bénéficie

malheureusement pas des deux facteurs nécessaires à sa bonne exposition, l'interprétation et la mise en scène, si bien que toute l'ingéniosité que comporte l'historiette de M. Williams ne suffira pas, chez les Compagnons, à pénétrer le spectateur.

Respectons l'anonymat des comédiens. Amanda, la mère, se tient très bien et personnifie avec naturel la tyrannie inconsciente. Si habituée qu'elle soit à ce genre de personnage (c'est elle qui jouait Antigone et Lucrèce), la fille n'en mérite pas moins des louanges pour avoir mis quelque consistance dans son rôle, la seule de toute la pièce d'ailleurs. Les hommes sont moins heureux, en particulier le fils dont les tirades bruyantes ne convainquent personne.

La mise en scène dans son ensemble n'est pas adroite et donne trop d'importance au côté comique qui n'était là que pour corser le relief de ce que nous avons décrit plus haut. Parfois même, l'action se transforme en une comédie de mœurs assez vulgaire.

Les décors, ou plutôt l'unique décor, ne se montre pas particulièrement intéressant. Les éclairages par contre méritent une mention spéciale. Un reproche d'abord pour être un peu trop "des éclairages pour des éclairages", c'est-à-dire pour se manifester exagérément. Ils réussissent fort habilement par ailleurs à diviser le décor en différents compartiments et, mieux encore, à en effacer une partie pour ne laisser vivant qu'un tout petit coin de la scène.

* * *

Ce qu'a réalisé dans le domaine de la danse le *Ballet de Winnipeg*, Gratien Gélinas l'a donné plus pleinement encore sur la scène avec son "Tit-Coq"

Tit-Coq, bâtard et conscrit, s'apprête à quitter son Québec natal pour aller faire la guerre en Europe. Mais, peu avant son départ, il trouve la famille qu'il cherchait depuis toujours, celle de la tendre et pure jeune fille qu'il a choisie pour fiancée. Tit-Coq pourtant est un méfiant, avec raison, puisque la veille de sa démobilisation il apprendra que celle qu'il aime l'a délaissé et, sur les instances de ses parents, en a épousé un autre. Confrontation; dénouement triste et plausible.

Fridolin a mis tout lui-même pour interpréter le rôle principal. Sa personnalité, sa verve, son âme y sont si présentes que l'on se de-

mande même quelle allure aurait Tit-Coq incarné par un autre. Aujourd'hui le problème ne se pose pas encore et il suffit de reconnaître en Gratien Gélinas un comédien sincère et compréhensif dont le talent crée, à une moyenne élevée, cette fameuse communion spectateur-acteur.

Il est secondé par une équipe, excellente dans l'ensemble, comprenant notamment: Albert Duquesne, Clément Latour, Juliette Béliveau, Fred Barry et Juliette Huot.

Bien que, comme il l'a répété maintes fois lui-même, Gratien Gélinas ait écrit *Tit-Coq* à l'intention des Canadiens français d'abord, son sujet n'est pas typiquement canadien, et seul le climat qui l'accompagne représente vraiment Québec et ses habitants.

Tout de suite, on a évidemment demandé, cette pièce aurait-elle du succès en France? C'est en fait poser le problème de l'universalité, à savoir: Tit-Coq appartient-il aux histoires de villages dont seuls les initiés peuvent goûter la substance, ou au contraire cette œuvre tant goûtée des Canadiens, il serait imbécile de ne pas l'admettre, garderait-elle son intérêt traduite dans une langue étrangère ou présentée dans un autre pays de langue française?

En penchant pour la deuxième alternative, il faut envisager une adaptation car les Français, par exemple, ne goûteraient que peu les boutades de Tit-Coq pour la raison qu'ils ne les entendraient pas. La question du langage mise à part je ne vois pas pour quelle raison un problème aussi humain et aussi international, surtout dans les pays dits civilisés, n'occasionnerait pas la même émotion à New-York, Londres ou Paris qu'à Montréal et Québec

Bien des œuvres contemporaines françaises, certaines pièces de Salacrou ou Roussin en particulier, n'ont pas déployé plus de connaissance de l'âme humaine.

Cette simple histoire est encadrée de décors heureux. Un bon point également pour l'accompagnement musical à chaque changement de tableaux

Je sais bien qu'en France Tit-Coq ce serait du Théâtre de Boulevard, du théâtre un peu mélo, comptant sur le nom de ses interprètes pour obtenir du succès, et après? S'il n'y avait pas eu de Théâtre de Boulevard, d'ailleurs il y en a eu et il y en a encore du très bon, nous n'aurions pas eu de réaction, pas de Pitoëff, pas de Dullin, pas de Baty. C'est déjà pas si mal de nécessiter une réaction.

* * *

Partiellement calquée sur l’Affaire Lafarge, l’intrigue de “The Paradine Case” retrace d’une part les efforts d’une femme accusée d’avoir tué son mari pour rejoindre son amant, d’autre part les efforts de son avocat pour sauver sa cliente, dont il est évidemment devenu amoureux.

Les grandes scènes ont lieu, pour la plupart, dans la salle d’un tribunal et l’on doit reconnaître sans contestations possibles un extraordinaire travail de photographie. La caméra se promène sur tous les murs, y compris le plafond, dans tous les angles; les perspectives, les gros plans, tout y est. Ceci révèle un gros emploi des “travellings”, mais aussi et surtout une habileté peu commune de la part du cameraman et du metteur en scène.

Sur le terrain psychologique par contre, le film est beaucoup moins adroit. Le personnage principal par exemple se montre si indéchirable que même l’éclat en principe explicite du dénouement ne décrit pas vraiment son caractère. L’élément mystère et la solution finale intéressent forcément le spectateur mais enlèvent du cachet à cette œuvre que l’on aurait souhaité un peu plus spirituelle, c’est-à-dire un peu moins “thriller”.

Gregory Peck, qui joue l’avocat, fait toujours preuve du même naturel spontané qui, dès ses débuts, le classait grande vedette. Autre intérêt, “The Paradine Case” marque les débuts, sur l’écran américain de deux artistes importés d’Italie et de France, respectivement Alida Valli et Louis Jourdan. Tous deux s’en tirent fort bien; ajoutons que Valli est superbe et que Jourdan, qui n’est pas mal non plus, parle très doucement afin d’effacer son accent français, ceci bien sûr n’est que passager. Ann Todd, Charles Coburn et l’inimitable Charles Laughton font également partie de cette distribution qui prend place parmi les plus brillantes de l’année.

* * *

Décidément Rosalind Russel est une grande comédienne, elle le prouve une fois de plus dans un de ses derniers films “The Velvet Touch”. Notons tout de suite que, contrairement au préjugé général, “The Velvet Touch” n’est pas un film à un personnage et que, malgré

le jeu de Rosalind Russel, les autres interprètes ont toutes possibilités de montrer leur talent, ce que, dans l'ensemble, ils font avec une grande habileté.

Le scénario n'apporte guère d'originalité et rappelle quelque peu celui de "The Big Clock" ou même de "A Double Life". Dans un moment de colère une actrice renommée frappe son directeur et le tue. Les apparences désignent un autre coupable, lequel se suicide de dégoût.

De cette histoire classique, le metteur en scène n'a pas exploité la sensation (même pas de coup de théâtre final) et n'en crée pas moins tout au long du film cette inquiétude dont le spectateur est si friand.

L'interprétation bien entendu est de premier choix. C'est la "Roz" des grands jours que l'on retrouve dans cette actrice du Broadway à la recherche de l'amour et de l'idéal. Elle affiche un peu les mêmes expressions que dans "Mourning Becomes Electra", mais elles étaient si excellentes que ce ne saurait être un reproche de le signaler. Son jeu enfin, tout en nuances et en subtilités, la classe, me semble-t-il, tant pis si c'est un paradoxe, dans la lignée des grands comédiens de théâtre à la André Luguet; sûrement le cinéma et tout son appareil technique ne lui rendent pas just ce.

Claire Trevor ne dément pas sa composition de "Key Largo" et cette fois encore campe à merveille les abandonnées. Leo Genn dont on connaît le timbre métallique se tient comme il faut et Sydney Greenstreet, quoique un rien conventionnel en policier (pipe et chapeau mou) donne à ses "trucs" habituels un renouveau intéressant.

Le tout étant encadré dans une mise en scène de bon goût, récité dans un dialogue naturel, photographié avec intelligence et adroitement monté, on ne peut que conseiller ce film qui non seulement est au-dessus de la moyenne mais prouve que, quand ils oublient les gros sous au bénéfice de l'art, les réalisateurs américains eux aussi peuvent donner quelque chose de sérieux.

COURRIER DES LETTRES

Roger DUHAMEL

La révélation littéraire de ces dernières semaines, au Canada français, c'est assurément André Giroux. Ce jeune homme n'est pas un inconnu; il a déjà habilement dirigé une revue, *Regards*, qui a subi le sort à peu près inévitable des feuilles trop ambitieuses dans un pays où les lecteurs ne le sont pas assez. Depuis lors, il a travaillé dans le silence et il nous offre un premier livre, *Au delà des visages* (Variétés) qui le classe d'emblée parmi nos quatre ou cinq romanciers qui comptent.

Un premier roman peut être un point de départ et un point d'arrivée. Un point de départ pour une œuvre qui s'élargit sans cesse de livre en livre, un point d'arrivée pour un écrivain qui livre, dès son premier ouvrage, tout de lui-même, et retourne ensuite à l'oubli définitif. Cela, on ne le sait cependant que quelques années plus tard. Au risque de me tromper lourdement, j'inclinerais très fort à penser qu'André Giroux n'en est encore qu'à un coup d'essai qui doit augurer très favorablement d'une œuvre romanesque dont l'intensité ne pourra que s'accroître.

Il ne s'agit pas de reprendre ici le détestable poncif du jeune homme plein de promesses. Je veux ignorer l'âge de Giroux pour ne retenir que son roman et le juger sans considérations accessoires. C'est d'abord un ouvrage travaillé; j'entends par là que l'auteur ne nous offre pas ses brouillons, comme il arrive à des écrivains victimes d'une trop grande facilité. La structure est solide, les plans sont soigneusement équilibrés. Peut-être lui reprochera-t-on cette rigueur inflexible; dans un pays où l'on se fie trop commodément au premier jet, j'y vois un mérite additionnel. Combien de parties de ce roman eussent pu être longuement développées! Cette retenue, au contraire, m'enchanté; quelques phrases révélatrices, un ou deux traits bien choisis, n'est-ce pas suffisant pour percer la nature véritable des personnages, pour recréer l'atmosphère, pour nous insérer dans le contexte du drame?

André Giroux recourt à une technique qui n'est pas fréquente, mais il en use avec habileté. Dès les premières pages, la donnée fondamentale nous est présentée: un jeune homme de bonne famille a étranglé une fille dans une chambre d'hôtel. Tour à tour, nous apprenons la réaction des différentes personnes que ce fait-divers intéresse pour telle ou telle raison; et chacune nous permet de connaître davantage la personnalité ondoyante de ce Jacques Langlet. Il y a là une tentative de reconstitution psychologique très dextrement menée: ses patrons, MM. Laberge et Giguère,

Marie-Eve, la seule femme qui l'ait vraiment aimé et qu'il a repoussée, la femme de peine de sa famille, le bibliothécaire à qui il empruntait régulièrement des livres, les amis de sa mère, l'avocat qui accepte de prendre sa défense devant le tribunal, la serveuse de restaurant, ceux qui se prétendaient ses amis, son père et sa mère enfin, tous ces personnages apportent leur témoignage; l'assemblage de toutes ces pièces contribue à recréer le portrait du héros, à lui donner l'existence. Le procédé est louable; notons toutefois qu'il simplifie singulièrement la tâche du romancier, en lui épargnant la difficulté de composer son récit en y mêlant tous les éléments qu'il a préféré traiter séparément. Cette remarque n'est pas faite pour diminuer son mérite, mais pour indiquer la limite de son effort.

Sur les mobiles de l'assassinat, la discussion demeurera ouverte: Jacques a tué pour se rendre jusqu'au bout de sa quête de pureté; il a voulu passionnément la découvrir au delà d'un visage. Dans la lettre du Père Brill'art adressée à la mère du jeune homme, lettre qui livre la clé de l'énigme, on peut lire les lignes suivantes: "J'affirme qu'à cette minute précise où l'illusion fuyait honteusement devant l'horrible réalité, Jacques découvrit, dans une illumination soudaine, ce qu'est la pureté. Il la connut dans sa plus grande splendeur, alors qu'il l'obscurcissait dans sa chair. Et dans un déchirement affreux, il ressentit l'atroce désespoir de l'absence. L'espace d'un éclair, il entrevit un Visage qui se détournait de lui. La divine présence l'abandonnait..." On avouera que la nature de ce drame métaphysique qui aboutit, dans les faits, au meurtre le plus sordide, est loin d'être banale. Elle exigeait, du romancier, une maîtrise peu commune pour la rendre plausible et pour nous faire partager les angoisses de ce héros. Que Giroux y soit parvenu nous convainc de l'authenticité de ses dons.

L'observateur des mœurs pourra se régaler, comme de hors-d'œuvres, de petits tableaux satiriques de bonne venue. Les réflexions de M. Giguère nous dépeignent un type d'homme plus fréquent qu'on ne l'imagine; le papotage des dames mûrissantes, à l'heure du bridge, est d'une cruauté étudiée; et qui ne s'enchanterait de l'article de la soi-disant bonne presse, d'un pharisaïsme écœurant! Un style dépouillé, nerveux, allègre ajoute à notre joie. *Au delà des visages* appartient à la grande tradition du roman français, dont ce dernier s'éloigne parfois, mais qu'il retrouve toujours pour nous donner des œuvres durables.

Roger Lemelin a obtenu un succès tapageur et presque entièrement mérité avec son premier roman, *Au pied de la pente douce*. On y découvrirait une observation judicieuse et amusée d'un milieu social, des traits d'une cocasserie fort divertissante, quelques caractères bien campés. Malgré la composition un peu floue, le plan indécis, ce roman révélait un écrivain en passe de maîtriser les difficultés d'un rude métier.

Cette fois-ci, Lemelin a démontré que l'haleine ne lui fait pas défaut: un gros bouquin de 470 pages! C'est peut-être impressionnant; il y a là aussi un risque considérable. Il faut être parfaitement sûr de soi pour espérer retenir l'attention du public à la lecture d'un texte aussi abondant. S'il s'agit d'une gageure, l'auteur ne l'a que partiellement gagnée.

Nous pénétrons dans l'intimité d'une famille ouvrière, les Plouffe; nous y trouvons le père, Théophile, typographe à *l'Action chrétienne* — l'allusion est trans-

parente —, empressé de se vanter de ses exploits anciens de coureur cycliste et anti-britannique enragé; la mère, Joséphine, une bigote pleurnicharde, capable toutefois de petites méchancetés domestiques; l'aînée, Cécile, une vieille fille grincheuse qui a voué un grand amour platonique à un conducteur de tram, Onésime; Napoléon, collectionneur effréné des photos des vedettes sportives et qui vouera à la première femme qui ne l'ait pas repoussé un amour naïf et profond; Ovide, le pseudo-intellectuel de la maison, qui raffole des opéras et qui exerce sur les siens une espèce de tyrannie discrète et efficace; Guillaume, un tout jeune homme qui ne rêve que de sport où il obtient au reste des succès considérables. Autour de cette famille nous voyons évoluer deux figures connues "au pied de la pente douce", le curé Folbèche, dépeint sous des traits assez méprisants, et Denis Boucher, devenu reporter. Nous apercevons aussi un type nouveau dans la ménagerie de Lemelin: Rita Toulouse, qui exprime très justement les aspirations et le comportement de nombreuses jeunes filles, saines sous des allures évaporées.

Je n'entreprendrai pas de raconter les nombreuses péripéties de l'intrigue; la plupart sont d'une veine excellente et confirment les dons d'invention de l'auteur. D'un petit fait-divers sans conséquence, il est prompt à tirer toutes les possibilités romanesques. Il fait preuve d'une adresse particulière pour broser certains tableaux où s'agite toute une foule, comme le championnat d'anneaux, l'assemblage des grévistes et la procession en l'honneur du Sacré-Cœur. Ces vastes fresques populaires lui permettent de donner la mesure de son talent. Tout y est noté avec une minutie qui ne nuit en rien à l'équilibre de l'ensemble.

Ses caractères sont également d'une exceptionnelle vigueur; chacun possède en propre ses notes individualisantes, chacun réagit conformément à la logique intérieure de son être. Le plus fouillé, le plus approfondi, c'est sûrement Ovide Plouffe, un bonhomme faible et inquiet malgré ses airs fanfarons. On s'y attache insensiblement, tellement le romancier parvient à nous le rendre présent et presque fraternel. En général, cependant, je ne puis accepter l'attitude de Lemelin à l'égard de ses personnages; il les regarde vivre avec trop de hauteur, et son récit dévie trop volontiers vers la caricature. Je ne conçois pas qu'il éprouve le besoin de se moquer de ces petites gens et qu'il donne l'impression de les rapetisser pour se hausser lui-même.

Sur l'esprit général qui transparait dans *les Plouffe* (Bélisle), je n'insisterai guère, sauf pour noter que l'auteur n'épargne aucune flèche aux nationalistes, qui ne s'en porteront pas plus mal, tant ces petites attaques sont puériles et révèlent une méconnaissance sereine de nos problèmes locaux. Il s'en prend également à une conception étriquée de la religion. Il a tout à fait raison; si brave homme qu'il soit le curé Folbèche représente un état d'esprit rétrograde et n'exprime pas la plénitude du catholicisme. Encore souhaiterait-on qu'il se glissât moins d'amertume dans cette description irritée des petites gens du ministère paroissial. Lemelin se refuse de voir tout ce qu'il y a de grandeur authentique dans ces tâches souvent routinières, si humbles en apparence. Je signale, le fait sans vouloir l'en blâmer, car un romancier demeure toujours libre de la position qu'il prend en face de l'univers qu'il anime de son souffle.

Je ne dissimulerai pas que ce roman est beaucoup trop long et que l'intérêt du lecteur n'est vraiment éveillé qu'après les deux cents premières pages environ. Il

était facile de resserrer davantage l'action, de sacrifier beaucoup de morceaux de bravoure qui ralentissent le rythme. Du même coup, pourquoi l'écrivain n'a-t-il pas davantage soigné son style ? Il se fie à sa facilité ; c'est un péril. C'est extraordinaire comme ces personnages clignent souvent des yeux ! (Pour sa part, le père Théophile cligne des yeux trois fois d'affilée, pp. 162-4). De telles négligences sont nombreuses et agaçantes. Certains dialogues sonnent aussi terriblement faux. A Guillaume, qui lui demande si elle a déjà eu des cavaliers, Rita, petite fille de manufacture, répond sans hésitation : "Tu comprends que je n'en suis pas à un homme près !" Denis Boucher, qui demande une lettre de recommandation de son curé, lui déclare : "Je suis mûr pour le journalisme. Donnez-la moi. Et vous verrez de quelle plume je balafre la face de nos ennemis les Anglais". Ce jeune homme s'exprime comme un cinglé ; et s'il l'était vraiment, il n'userait pas de ce langage.

"Un roman qui fera le tour du monde", nous apprend la bande publicitaire. Je veux bien qu'il en soit ainsi. Je m'inquiète toutefois à la pensée, que le lecteur étranger, non prévenu, incline à généraliser ces scènes de mœurs, à nous juger en fonction d'elles. Ce serait une grossière erreur. Les êtres qui vivent dans *les Plouffe* existent en réalité, du moins dans une certaine mesure, mais on ne me fera jamais croire qu'ils sont représentatifs de notre peuple, non pas même de notre classe ouvrière. Il y a lieu de voir dans ce roman une caricature particulièrement réussie, mais nullement un tableau révélateur de nos aspirations profondes. Lemelin soutient sa réputation de romancier sûr de ses moyens — un peu trop sûr peut-être, et c'est ce qui l'a empêché de franchir, dans sa carrière, l'étape considérable que nous anticipions avant la lecture de son dernier roman.

Gérard Morisset s'est surtout fait connaître et apprécier comme historien d'art. Il a inventorié avec un zèle patient les richesses artistiques de notre province, remettant sous nos yeux les principales œuvres du régime français au Canada et les accompagnant d'un commentaire judicieux, érudit et élégant. Il a dû, au cours de ses recherches, parcourir un nombre considérable d'archives et il y a acquis pour notre passé un goût non équivoque. Ce penchant eût pu l'entraîner à nous livrer mille et un secrets sur nos commencements et à ajouter son nom à la liste de nos chroniqueurs et de nos amateurs de la petite histoire. Nous nous en serions sans doute réjoui, moins cependant que de constater qu'il a décidé d'aborder la littérature d'imagination et de nous offrir une œuvre d'une grande fraîcheur, écrite dans une langue simple et exacte, où l'émotion se fait discrète, d'un ton presque confidentiel, à la Fromentin nous racontant les blessures secrètes de son *Dominique*.

Littérature d'imagination, entendons-nous bien. Morisset situe son intrigue dans un cadre historique très précis où évoluent des personnages que nous reconnaissons facilement au passage. J'ignore si ses héros, qui tiennent le devant de la scène, ont réellement existé ; ce qui importe, c'est qu'ils sont doués d'une vie débordante dans le récit qu'il intitule modestement, sans doute en raison de son étendue, une nouvelle. Julien et Louise nous sont fraternels par les préoccupations qui les agitent, par les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Et la grand'mère Loubier domine ces deux jeunes gens de toute la hauteur de son détestable despotisme.

Léo-Paul Desrosiers et Robert de Roquebrune, pour ne citer ici que deux de nos bons écrivains, avaient tracé la voie à Gérard Morisset. Comme lui, ils avaient emprunté à notre histoire le décor de leurs affabulations romanesques et même quelques personnages de premier plan, nous permettant ainsi de pénétrer plus avant dans la connaissance de nos origines, sans nous imposer un fatras d'informations historiques. Qu'on soit bien convaincu qu'un esprit aussi exigeant que Morisset n'a rien laissé au hasard, qu'il s'est solidement documenté. Mais une fois en possession de ses matériaux, il s'est dégagé de cette érudition pour s'abandonner à la joie de la création littéraire. Ce dont nous lui savons grandement gré.

Un jeune homme, encore élève au Séminaire, apprend la mort accidentelle de son père à L'Islet. Il est désolé et trouve réconfort auprès de la très belle Louise, jeune femme saine et ardente, d'une vigoureuse sensualité. Des drames ont existé naguère entre les deux familles, qui jettent une ombre sur leurs relations. Les jours s'écoulent dans une atmosphère troublée: les Américains s'avancent vers Québec. Les milices recrutent des défenseurs; piqué dans son amour-propre, Julien s'engage. Il témoigne d'une belle hardiesse qui lui vaut la mort. Sa fiancée en demeure inconsolable.

S'il n'y avait que cet argument ramené à des lignes aussi schématiques, *Novembre 1775* nous laisserait assez indifférent. Le grand art de Gérard Morisset, c'est d'avoir brossé un tableau à la fois descriptif et psychologique auquel on s'attache beaucoup. Non pas que l'auteur nous éblouisse par un style d'une grande originalité. Son ambition est plus modeste et, tout aussi louable. Il vise à reconstituer quelques heures, quelques jours de notre histoire dans leur véritable climat et à nous montrer des êtres d'autrefois déchirés par des sentiments identiques à ceux que nous pouvons nous-mêmes ressentir. Il est grandement à souhaiter qu'il persévère dans un genre pour lequel il est aussi manifestement doué.

L'édition, à tirage limité, s'étale sur un beau papier où se gravent des caractères précis. L'auteur l'a enrichie d'une douzaine de ses compositions, qui illustrent le récit de tons chauds et harmonieux. A notre échelle, c'est sûrement un bel ouvrage d'art.

Le journaliste devient, par déformation professionnelle, sceptique, blasé, blagueur; c'est du moins ce qu'on affirme volontiers, c'est ainsi que nous l'a décrit Robert Charbonneau dans son dernier roman. Or, par un paradoxe curieux, Pierre de Grandpré, journaliste attaché à la rédaction du *Devoir*, publie un roman d'amour d'une très grande fraîcheur. A notre époque revenue de tout et qui hume partout le remugle de la nausée existentialiste, il y a quelque coquetterie, un certain courage aussi, à raconter une histoire d'amour qui ne se soutient que par la droiture d'un sentiment fort et sain. "Un roman de mœurs d'un réalisme brutal", nous avertit la prière d'insérer; il va de soi qu'il n'en est rien. On sait surtout gré à l'auteur d'avoir réussi à traiter un sujet tout à fait conventionnel sans s'enliser dans la fadeur et la mièvrerie.

De Grandpré a voulu se jouer de toutes les embûches; il a ramené son récit aux lignes les plus sobres, sans s'accorder les avantages d'une intrigue compliquée. Un jeune avocat de Montréal, Georges Simon, passe quelques jours de vacances à la

campagne. Il fait la connaissance d'une jeune fille de l'endroit, Marie-Louise Cordeau, qui a reçu une éducation supérieure à celle de son milieu, qui est naturellement fine, cultivée, pleine d'entrain et par surcroît très jolie. Une idylle s'amorce; pour la jeune fille perdue en son isolement rural et idéaliste à souhait, c'est le coup de foudre: ce bonheur, elle fera tout pour le retenir. De son côté, Georges est épris, mais ne veut pas transformer en une option définitive ce qui n'est encore pour lui qu'une passade de villégiature.

Pour se rapprocher de lui, Marie-Louise quitte sa famille et se trouve une situation à Montréal. Les deux jeunes gens se voient beaucoup; ensemble, ils vont au cinéma, au concert, ils visitent les expositions, ils discutent art et littérature. Camaraderie franche et gaie qui suffit à Georges, mais dont sa compagne ne peut indéfiniment se contenter. Le beau rêve s'achève: par ambition, l'avocat doit épouser une jeune fille dont le père favorisera son avenir. Effondrée sous ce coup brutal, Marie-Louise croit perdre à jamais le bonheur, elle retourne à la campagne où l'attend, patient et fidèle, un compagnon d'enfance, Côme Germain, — l'Eutrope Gagnon de cette nouvelle édition de Maria.

On s'imagine sans peine toutes les banalités qu'il était possible d'accumuler au cours d'une trame aussi conformiste. C'est le mérite du jeune romancier de nous avoir rendu son récit tout à fait plausible et de se faire lire jusqu'à la dernière ligne, même parfois de nous émouvoir très sincèrement. Contrairement à d'autres écrivains qui font des débuts fracassants avec des œuvres présomptueuses, de Grandpré a cru, et il a eu raison, qu'il était plus sage d'acquiescer son métier en choisissant un sujet de tout repos.

C'est ce qui lui a permis de soigner tout particulièrement le style. *Marie-Louise des Champs* (Fides) est un roman bien écrit, d'une langue souple, assez imagée, d'un tissu solide. Une écriture peut-être trop retenue, qui manque un peu d'originalité, mais cela vaut mieux pour une première tentative que des audaces aussi vaines que ridicules. Style de bonne compagnie, qui n'a pas la sécheresse désolée d'un Pierre Baillargeon, qui se permet même à l'occasion une vision poétique de la nature.

Il y a lieu aussi de louer sans réserve la délicatesse des sentiments. Le romancier doit se substituer à ses personnages, singer l'acte du Créateur. C'est ici que Pierre de Grandpré se révèle lui-même; il fouille la psychologie de Marie-Louise, de Georges, de Côme, des autres, avec une grande sûreté tempérée par le respect des âmes. Il ne cherche pas à juger, il veut comprendre. Le lecteur attentif observera aussi avec quelle habileté il se débrouille dans le dédale d'un jeune cœur féminin, cet univers insondable. Cette maîtrise est le fait d'un écrivain qui aime la vie et les êtres, qui communique à la poésie du monde, qui ne se fige pas dans une attitude hautaine de refus en face du spectacle innombrable offert à notre prise.

Si Jean Anouilh peut poursuivre une double activité dramatique et publier successivement des recueils de pièces noires et de pièces roses, Roger Viau obéit lui aussi à cette loi profonde de l'alternance qu'a dégagée en termes d'une admirable précision Henry de Montherlant, partagé entre le jansénisme et la sensualité, deux dominantes de sa complexe nature. L'auteur des *Contes en noir et en couleur* (L'Arbre)

n'a pas essayé d'adopter un genre défini et de s'y tenir; il a préféré s'abandonner aux sollicitations d'une imagination variée et nous offrir dix récits de ton entièrement différent. Il a ainsi fourni la preuve de son éclectisme et il a évité le reproche de la monotonie. On lit son livre avec un intérêt qui ne se dément pas, même si toutes les pages ne sont pas d'une égale valeur.

Passé défini, qui ouvre le bouquin, est une assez longue nouvelle d'une conception très originale. C'est la recherche des souvenirs d'adolescence après que plus de vingt ans ont passé. Une femme encore belle s'efforce de retrouver ses émois de jeune fille en faisant appel aux trois jeunes garçons d'une époque révolue. Y parviendra-t-elle? Le sujet est adroitement traité, encore qu'il y ait beaucoup d'arbitraire dans la situation. *Compassion* est d'un trait beaucoup plus net, plus cruel, à la Maupassant: la dureté des hommes, attirés par le gain, éclate dans une lumière atroce. On frémit devant une scène d'une telle inhumanité et nullement invraisemblable. Avec *l'Inauguration*, Viau s'est appliqué avec verve à un exercice sur un thème historique. On parvient difficilement à s'intéresser à ce récit un peu scolaire.

Pastorale — quel titre féroce-ment ironique! — donne la mesure du robuste talent de l'écrivain. Ce conte paysan est d'un réalisme achevé; il contribue à nous désintoxiquer de ces bergeries auxquelles on nous a trop habitués dans le passé. La vie à la campagne n'est pas aussi idyllique qu'on veut bien le prétendre. Les passions des hommes y sont aussi fortes, aussi exigeantes que dans les villes, peut-être même davantage puisqu'ils vivent souvent en vase clos, à l'abri des distractions qui amo- lissent les sentiments forts. Amanda et Rosa Séguin vivent avec une intensité dra- matique; le dénouement est sobre, sans la moindre concession aux effets faciles.

Déclin et Triomphe sont beaucoup plus faibles; l'anecdote se soutient pénible- ment. L'auteur intervient trop volontiers et nous le voyons manœuvrer ses pièces de façon trop apparente. Il reprend rapidement de l'altitude avec *l'Inconnaisable*, qui est une belle méditation sur le destin des êtres, sur les difficultés qu'ils éprouvent à se rejoindre, sur la solitude qui sera toujours le lot des hommes et qui se heurtera toujours à l'infranchissable rempart d'une poitrine. *Prévoyance* est une caricature d'un excellent métal; la sottise de Vital nous enchante et ses déboires, véritables, nous ne parvenons jamais à nous en émouvoir, tant il met d'obstination à nous indisposer par une raideur ridicule et un souci pué- ril de respectabilité. Dans *Pros- périté*, le conteur trace le portrait véridique et précis de la carrière d'un Juif beso- gneux et avare, victime de son âpreté au gain. Chaque détail est observé avec une minutie sans défaillance. *Chevalerie* demeure une agréable fantaisie.

On répète que Roger Viau entreprend une carrière littéraire tardive, après avoir délaissé l'industrie pour la peinture. Il aurait même deux romans prêts à être livrés à l'impression. Il n'est jamais trop tard pour bien faire! Il aura évité les tâtonnements et les erreurs de la jeunesse, il aura attendu d'avoir amassé une somme d'expérience humaine avant d'y puiser la matière de ses écrits. C'est une aventure peu banale, mais l'on souhaite qu'il la poursuive jusqu'au bout. Il possède une maîtrise très convenable de sa langue, qui pourra d'ailleurs s'assouplir à l'usage. Il devra aussi éviter certaines naïvetés d'expression dans ses descriptions; le dialogue de ses per- sonnages est en général naturel et de bonne venue. Les *Contes en noir et en couleur* nous révèlent un nouvel écrivain dont les débuts sont plus qu'honorables.

Trois nouvelles de Michel Veber. Un Français qui connaît bien les États-Unis pour y résider, semble-t-il, car l'action se passe à Chicago ou à New-York, ou en Californie et ses personnages sont tous des Américains. Des personnages assez fous, d'ailleurs, d'une très légère humanité. C'est de la satire, sans aucun doute, qui exécute ses victimes avec le sourire et un mépris serein. Est-ce vengeance? ou libération? On trouvera peut-être la réponse dans cette phrase de Pirandello, placée en exergue: "Quoi qu'il arrive, je resterai dans mes attributions qui consistent à manœuvrer impassiblement un appareil de prises de vues".

C'est une attitude qui en vaut une autre; l'auteur s'y conforme rigoureusement. Il emprunte même à la caméra ses particularités techniques et il ne serait pas malaisé de rédiger, de ces nouvelles, un scénario. Le mouvement rapide, le changement d'angles, les personnages grossis à dessein, les brusques coups de théâtre, les effets faciles, tout y est. Néanmoins, ce sont des nouvelles qu'on est censé nous offrir ici.

Elles se lisent sans ennui, et c'est déjà beaucoup. Veber a le sens des situations cocasses et exploite sa veine avec drôlerie. On souhaiterait toutefois à ces récits plus de densité. Il est difficile de prendre un instant au sérieux ces bonshommes qui ne sont que des fantoches. Pas une once de psychologie. C'est voulu? Peut-être bien, mais c'est insuffisant pour retenir longtemps le lecteur. Le livre n'est qu'un divertissement très frivole.

Je tique surtout devant l'in vraisemblance de l'intrigue et les trop commodes retournements. Certes, nous ne sommes pas en face d'êtres dont on puisse dire que leurs actes les suivent! Ils sont dépourvus de tout sens des responsabilités; et ce n'est pas d'un point de vue éthique que je me place ici. Mais enfin, dans la vie, on ne s'attend pas à croiser des individus aussi peu rattachés à l'ensemble des préoccupations humaines. Ils ne sont même pas sauvés, on s'en doute un peu, par une grâce ailée et un peu irréaliste, par le don de la poésie giralducienne.

En parcourant la liste des ouvrages antérieurs de Michel Veber, je constate qu'il s'est surtout consacré à l'opérette et à la comédie musicale. Tout s'éclaire désormais. Il a transposé dans la nouvelle les procédés du vaudeville; qu'il nous permette toutefois de préférer Maupassant à Feydeau. Le lecteur qui ne cherche qu'un passe-temps perdra deux heures agréables à lire *Celluloid et Gélatine*.

Si Louvigny de Montigny, qui a de l'esprit, n'avait pas eu la prudence d'inscrire au-dessous de son titre l'indication: "Divertissement philologique", plusieurs de ses lecteurs eussent été déroutés. Nous n'aurions pu raisonnablement les en blâmer, puisque l'auteur ne fait aucun effort pour assurer un équilibre stable à son livre. Il bavarde avec nous, sans aucun souci d'ordonnance rigoureuse, multipliant les brocards et s'amusant lui-même de ses saillies. Une simplicité d'un aussi bon aloi n'est pas faite pour me déplaire. D'autant moins que notre auteur, sous le ton badin qui lui est familier, rappelle des vérités bonnes à réentendre, sans au reste se faire la moindre illusion sur l'influence de ses propos.

Le grand mérite de Louvigny de Montigny, traducteur de profession, c'est d'aimer intelligemment la langue française et de l'avoir dévotement servie, sa vie durant. Un tel esprit chevaleresque n'a pas été inutile, puisqu'il a permis les redressements qui s'imposaient, puisqu'il a en tout cas empêché ou retardé certaines détes-

tables manifestations de corruption linguistique. L'écrivain s'emporte avec infiniment de justesse contre Henri d'Arles qui, un jour d'égarement, réclamait *une langue à nous*, c'est-à-dire une parlure hybride et invertébrée, et fondait sa thèse sur la réflexion désabusée de Crémazie: *Plus je réf échis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions huron ou iroquois, notre littérature vivrait.* (Plus près de nous, Albert Pelletier, qui écrivait une langue d'une remarquable fermeté, se faisait lui aussi l'artisan d'un langage indigène). On a raison de s'élever contre de telles billevesées; c'est un signe d'incompréhension à l'égard du génie français. Par contre, on peut se demander pourquoi Louvigny de Montigny impute hargneusement des mobiles exclusivement mercantiles à ceux qui revendiquent notre affranchissement littéraire. Ne partageant en aucune façon l'exclusivisme arbitraire de Robert Charbonneau, je me sens tout à fait à mon aise pour reconnaître le désintéressement absolu de ses positions intellectuelles.

Pour excuser les fautes de notre langage, nous invoquons souvent l'usage. Certes l'usage est un élément à ne pas négliger dans l'évolution d'une langue vivante. Encore ne faut-il pas indûment le charger de tous nos péchés ! Il y a un bon et un mauvais usage, comme il y a un bon et un mauvais goût, — et il arrive souvent que l'usage soit affaire de goût. Nous avons besoin, c'est entendu, d'expressions nouvelles pour désigner des idées qui n'avaient pas cours autrefois ou des objets qui n'existaient pas. Ce n'est pas une raison suffisante pour surcharger notre langue de barbarismes et de solécismes qu'aucune nécessité ne justifie. L'anglicisme demeure notre plus redoutable ennemi; nous devons sans cesse le traquer en ces pourchas laborieux. C'est à ce prix seulement que nous le rendrons inoffensif. Le plus grand péril, c'est que nous en venions à ne même plus remarquer sa présence, que nous lui accordions sans examen préalable, de trop hâtives lettres de naturalisation.

Nous trouvons, dans *Écrasons le perroquet !* (Fides) il s'agit, vous l'avez deviné, d'un pamphlet dirigé contre notre psittacisme paresseux et coupable — quelques-unes des expressions vicieuses les plus fréquentes. Sur certaines d'entre elles, il serait loisible de discuter un peu; mais passons. Un seul point: L'auteur s'irrite de ce que Lemelin fasse dire à un gamin québécois: "Les flics !" C'est une désignation argotique des agents de police, nous en convenons tous. Mais ne devrait-on pas y voir le fait de l'influence du cinéma français dans notre peuple? Il y a là un beau sujet de thèse.

Et puis, tout à coup, Louvigny de Montigny a décidé de se divertir. Le grammairien se tait pour céder la place au causeur qui s'abandonne à de longues dissertations allègres sur deux expressions qu'il abomine particulièrement: "Comment êtes-vous?" et "Excusez mon gant". Il fait preuve d'une belle érudition qu'il étale complaisamment mais ces gloses sont presque un défi à l'impatience de notre époque. Souhaitons que ce petit ouvrage devienne un *bon vendeur*. Mais non, j'encours déjà les foudres du censeur outaouais ! Que son livre obtienne la préférence du public et le plus considérable débit, c'est ce qu'il désire, pour l'amour du français !

Les thèses n'ont pas la réputation d'apporter une lecture attrayante. Dans ces sortes de travaux, l'auteur s'emploie diligemment à inventorier toute la bibliographie du sujet concerné, à dépouiller toutes les sources accessibles. Ce labeur méthodique

entraîne généralement une certaine sécheresse dans l'exposé, qui doit se plier à des règles rigoureuses et écarter toute intervention intempestive du tempérament de l'écrivain. Il ne s'ensuit pas néanmoins que ces ouvrages ne soient pas féconds; ils nous permettent de faire le point et de mieux nous assurer de nos positions.

Le R.P. Gilles Langlois, o.m.i., s'est assigné la tâche de découvrir le véritable visage de Léon Bloy (Université d'Ottawa). Ce n'était pas une entreprise facile. Cet écrivain excessif et fougueux, dont le style lance des éclairs, se détourne de toutes les sympathies offertes comme d'autant de tentations mauvaises. Il veut être seul, pour mieux se plaindre de sa solitude. Il veut être méprisé, pour mieux prendre Dieu à témoin de l'ignorance des hommes. Il veut vivre en marge de son temps, pour mieux vitupérer son siècle. Enfin, il s'exprime avec une injustice tonitruante contre les catholiques, car il est confortable de se croire intérieurement le seul juste. Une telle personnalité défie l'amitié littéraire. L'auteur regrette que *trop souvent on a répété que, au sujet de Léon Bloy, il n'y a pas de milieu: on lui est complètement sympathique ou totalement opposé*. Mais à qui la faute, sinon à Bloy lui-même?

Pour cerner cet homme bouillonnant, le Père Langlois a eu raison de le ramener à une idée centrale: la souffrance. Elle a été l'inséparable compagne de sa vie. Souffrances corporelles et morales ne lui ont pas été épargnées. Il les a acceptées à la fois avec des larmes de reconnaissance et avec des rugissements de lion blessé. Il en a surtout dégagé une doctrine de la souffrance que l'auteur analyse avec une maîtrise parfaite et une louable pondération de ton. Malgré l'antipathie que je ressens pour cet écrivain qui complaisamment étale ses misères sur la place publique, c'est-à-dire dans ses livres, je me range volontiers à l'opinion exprimée par le Père Langlois: *pour qui sait dépasser sa première impression souvent désobligeante pour ne pas dire révoltante; pour qui sait fermer l'œil sur des défauts réels de composition (tous les livres de Bloy sont mal composés), sur les fautes de mesure et de goût, sur l'ornementation fréquemment excessive et romantique de son style, sur l'audace, la crudité et le déséquilibre de beaucoup de ses jugements, pour qui sait franchir ce chaos aux aspérités rebutantes et s'élever, jusqu'à une sympathique compréhension, le contact de ce violent et de ce héraut de Dieu réserve des heures de joie et d'émotion esthétique difficilement comparables*. Je le veux bien, mais cela suppose plusieurs conditions préalables! On frémit à la pensée de ce qui se fût produit si Bloy, comme il en fut question, avait obtenu une situation de journaliste dans notre province: que fût-il advenu de notre soi-disant bonne presse habituée à reprendre jour après jour les mêmes thèses de tout repos!

Le reproche le plus grave que l'on doive adresser à Léon Bloy, ce n'est pas tellement les boursoufflures de son style où l'on découvre aisément d'authentiques beautés, c'est son outrance verbale qui traduit un manque absolu de charité à l'égard de ses semblables. Il mord la main qui le nourrit; ce défaut de gratitude devient choquant. Il déverse des flots d'injures sur des hommes dont le sens chrétien se compare avantageusement au sien. Nous donnons entièrement raison au Père Lenglois quand il écrit: *Ce que nous réprouvons chez Léon Bloy, c'est son orgueil qui l'aveugle et explique bien des faux pas; c'est son sans-gêne et son manque de respect à l'égard des plus hautes autorités ecclésiastiques et civiles qu'il traite d'égal à égal; c'est encore le manque le plus élémentaire de décorum par l'emploi des termes orduriers*

à côté des pensées les plus sublimes; c'est enfin les écarts déplorables de jugement, en certaines circonstances où la passion l'emporte et l'orienté vers des généralisations injustes
En d'autres termes, Bloy a oublié que l'amour de Dieu se confondait avec l'amour du prochain. On reconnaîtra que c'est une négligence grave...

Le travail approfondi du Père Langlois mérite de chaleureux éloges. Il s'est acquitté consciencieusement d'une tâche que nous estimons aride. S'il n'est pas parvenu à déterminer mon adhésion à Léon Bloy, ce qui n'était pas son but, il aura contribué à le faire mieux connaître. Son livre enrichit la bibliographie du sujet.

ÉCHOS ET NOUVELLES

- L'A.G.D.U.M. a tenu son assemblée générale annuelle le 13 novembre. **ME ÉMILE MASSICOTTE** a été réélu par acclamation, et pour un troisième mandat, président de l'Association. On trouvera en page 2 de la couverture de la présente livraison, la liste des autres officiers de l'Association et des représentants des Facultés et Ecoles.
- M. LÉON LORTIE** professeur à la Faculté des Sciences, a été élu président de l'ACFAS et de la Société d'Éducation des Adultes du Québec. **M. LORTIE** a également reçu un doctorat d'honneur de l'Université d'Ottawa.
- M. ROGER DUHAMEL**, président du Comité de Publication de l'A.G.D.U.M., devient membre de l'Académie canadienne-française.
- M. ADRIEN BORDUAS**, chargé du service de chimie immunologique à l'Institut de Microbiologie et d'Hygiène, a obtenu un doctorat ès sciences chimiques avec grande distinction.
- M. PAUL KOCK** devient docteur ès sciences chimiques avec distinction.
- M. JULES BRUNEL**, directeur de l'Institut botanique de l'Université, est élu président de la Société de Phycologie d'Amérique.
- Les **DRS PAUL GEOFFRION** et **GUSTAVE GAUTHIER** ont été reçus Fellows de l'American College of Dentists et le **DR GÉRARD DEMONTIGNY**, Fellow de l'International College of Dentists. Ces trois dentistes sont professeurs à la Faculté de Chirurgie dentaire de l'Université.
- Le **DR LÉON LONGTIN**, professeur agrégé, a été invité par l'Université de Genève à y enseigner les méthodes modernes d'anesthésiologie.
- Mes **F.-A. ANGERS**, **JACQUES MELANÇON** et **LIONEL MANTHA** ont été les conférenciers à la Journée d'Etude H.E.C.
- M. GÉRARD AUMONT**, p.s.s. a été élu président de la Société de Géographie de Montréal.
- La Faculté de Médecine annonce la nomination du **DR EUGÈNE ROBILLARD** comme titulaire de la chaire de physiologie et celle de **M. VICTORIEN FREDETTE** comme agrégé à la chaire de bactériologie.
- L'Association des Diplômés de Polytechnique a tenu un forum qui avait pour thème: "Le rôle de l'ingénieur dans l'industrie".
- ME HERMANN PRIMEAU**, avocat, a été nommé membre du Contentieux de la ville de Montréal.

- M. J.-C. CUSSON a été réélu président de l'Association des Pharmaciens détaillants de Montréal.
- ME J.-ALBERT PAQUIN a été nommé recorder de la ville de St-Eustache, district de Terrebonne.
- M. JEAN BRUCHÉSI sous-secrétaire de la Province, vient de publier "Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui". M. Bruchési a également été fait docteur Honoris causa de l'Université de Caen en même temps que le Général Eisenhower et l'écrivain anglais CHARLES MORGAN.
- ME YVES LEDUC a été nommé professeur à l'école des Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université.
- Ont été faits conseils du roi: MES CHARLES-J. GÉLINAS, A.-J. O'MEARA, ROMÉO DESJARDINS, MARIO BEAUDRY.
- ME GUY GUILBEAULT, c.r., est nommé juge de la Cour des Sessions de la paix.
- Ont été nommés Juges de la Cour des Magistras: ME MAURICE FORTIN, c.r., et ME LIGUORI LACOMBE, c.r.
- ME PASCAL LACHAPELLE, c.r. devient recorder de la ville de Montréal et ME MARCEL BÉDARD pour la cité de Sherbrooke.
- ME ANDRÉ DEMERS, c.r., est nommé juge puiné de la Cour Supérieure.
- Le recorder IRÉNÉE LAGARDE est nommé Juge de la Cour des Sessions.
- ME PAULT GALT MICHAUD a dirigé le concours de français tenu dans toutes les écoles supérieures de la Commission des Écoles protestantes du Québec.
- A la Faculté d'Optométrie: M. GUY LOISELLE nommé assistant-professeur en optique physiologique; M. MARCEL GAUVREAU, aide-clinicien; M. JEAN HOTTE, aide-technicien au laboratoire d'optique. Le DR GEORGES MONFETTE professeur titulaire en ophtalmologie, CHARLEMAGNE BOURCIER professeur agrégé en histoire et en déontologie, DR CLAUDE MONFETTE professeur agrégé en anatomie et en physiologie, M. YVES PAPINEAU professeur agrégé en optique géométrique, M. L.-P. RAYMOND professeur agrégé en myologie et en orthoptique.
- Le DR MARTIN TRÉPANIÉ a représenté l'École de Médecine vétérinaire au Council on Education de l'AVMA, tenu à Chicago.
- Le DR MAXIM VEILLEUX a été élu président du Collège des Médecins vétérinaires.
- M. PIERRE DANSEREAU directeur de l'Institut de biogéographie, est délégué au Pacific Science Congress qui se tiendra en Nouvelle-Zélande.
- L'abbé OVILA FOURNIER a été délégué à la Conférence internationale pour la protection de la nature, tenue à Fontainebleau, France.
- Le Père LÉO-G. MORIN, c.s.c. a représenté l'Université au Congrès international de Géologie.
- M. CHARLEMAGNE BOURCIER est nommé secrétaire du Collège des Optométristes en remplacement de M. LIONEL HÉBERT décédé.
- Le Canadian Mathematical Congress a octroyé une bourse à M. PAUL-ÉMILE LÉSPÉRANCE, polytechnique '46, pour lui permettre des études spécialisées en mathématiques à la Faculté des Sciences.

M. MAURICE L'ABBÉ après un séjour de trois ans à l'Université de Princeton, a repris son enseignement à l'Institut de Mathématiques, tandis que M. FRANÇOIS MUNIER, assistant à ce même Institut, est en congé d'études à l'Université Brown.

Chez les agronomes: M. J.-P. RAYMOND CRISTEL a obtenu sa maîtrise en génie rural au Virginia Polytechnic Institute et M. ALEXANDRE DION, sa maîtrise en sciences naturelles à l'Université de Montréal. M. AUBERT HAMEL a obtenu sa maîtrise en sciences à l'Université de Montréal et M. PAUL-ÉMILE LAROSE de la Virginia Polytechnic Institute. M. RAYNALD FETTON devient trésorier de la Coopérative Fédérée de Québec. M. LÉO FILION prend charge du service de l'éducation et de la propagande à ce même organisme. L'Université Laval a confié au DR ÉDOUARD PAGÉ la direction de son Institut d'Hygiène et de biologie humaine. M. JEAN-BAPTISTE ROY assume la direction du périodique « Le Québec avicole ». M. PIERRE-ÉMILE ROY est nommé gérant-adjoint de la Cie Omega de St-Hyacinthe. M. THOMAS SIMARD a obtenu un doctorat ès sciences de l'Université McGill.

Le DR PAUL LETONDAL professeur agrégé, a été élu président de l'Association des Médecins de l'Est.

A l'Institut de Physique: M. MARCEL BENOIT devient professeur de Physique à l'École Technique de St-Hyacinthe. M. PIERRE CHARLEBOIS est entré comme physicien au laboratoire de la Shawinigan Chemical. Le professeur A. ROUSSET titulaire de la chaire de physique générale à l'Université de Bordeaux et le professeur Yves ROCKARD, directeur de laboratoire de physique de l'École Normale supérieure de Paris ont été invités à donner des conférences. Le service civil offre 58 emplois permanents pour des physiciens en particulier pour la météo et des communications. La Marine Canadienne recherche pour occuper des fonctions d'officiers spécialistes des physiciens diplômés de nos Universités. Plusieurs laboratoires de recherches industrielles font aussi des offres d'emplois.

A la Faculté de Philosophie: le R. PÈPE LOUIS LACHANCE, o.p. a représenté la Faculté au dixième congrès international de philosophie tenu à Amsterdam. Le T.R. PÈRE RÉGIS, directeur de l'Institut d'Études Médiévales a donné une série de cours au St. Louis University, U.S.A. Le R.P. NOEL MAILLOUX, o.p. a donné des conférences à l'American Psychiatric Association et à l'American Psycho-analytic Association, et à Topeka, Kansas.

La Maison Casgrain & Charbonneau offre un Prix de \$500.00 à être attribué au meilleur travail de recherches et d'améliorations scientifiques se rapportant à la médecine, à la pharmacie, à la dentisterie, à la chimie ou bio-chimie. Peuvent prendre part au concours les diplômés de l'Université de Montréal; les travaux, inédits, devront être envoyés au Recteur avant le 1er mai 1949.

Nous déplorons la perte de MM. J.-P. CALLAGHAN, C.F., P.-L. MARCHAND, H.E.C., ANTONIO GRENIER, I.A.O., EUGÈNE PELLETIER, POLY, ROGER GRAVEL, Sc., CLAUDE TAILLON, droit, JOSAPHAT JOYAL, I.A.O.

Aux familles des disparus nous offrons nos sincères condoléances.